

INTRODUCTION GENERALE

PARCOURS DIONYSIENS

Avertissement

Toutes les citations de l'œuvre historique de Denys d'Halicarnasse dans les pages qui suivent se réfèrent au texte édité entre 1885 et 1905 par K. Jacoby pour la *Bibliotheca Teubneriana*, à l'exception des passages issus des livres premier et troisième, qui ont récemment bénéficié de très bonnes éditions commentées, dues à V. Fromentin et J.-H. Sautel, dans la Collection des Universités de France. Pour les *Excerpta* des livres XIV-XX, nous nous référons au texte ainsi qu'au nouvel ordonnancement des fragments proposés par S. Pittia et ses collaborateurs : leur travail, récemment paru dans l'excellente collection *Fragments* des Belles Lettres, force l'admiration. D'autre part, pour les citations issues des *Opuscules rhétoriques* de Denys, l'édition de référence est celle publiée en cinq volumes par G. Aujac dans la Collection des Universités de France. Les textes traduits qui ne portent aucune indication du traducteur l'ont été par nous-même.

INTRODUCTION GENERALE :

PARCOURS DIONYSIENS

LONGTEMPS, DENYS D'HALICARNASSE N'A RECOLTE QUE LE MEPRIS. ESPRIT ETROIT ET flagorneur, La Palice des temps anciens, fieffé menteur, il est cet « arm Geselle »¹ dont on regrette que l'œuvre ait survécu. Certes, on lui reconnaît de réelles qualités lorsqu'il traite d'art oratoire – mais qu'un personnage si médiocre prétende écrire l'histoire, cela dépasse l'entendement ! Naître dans la patrie d'Hérodote et proposer – suprême outrecuidance – quelques leçons de style à Thucydide ne confère pas l'admission dans le cénacle des historiens. Denys, pour ne l'avoir pas compris, paiera un lourd tribut aux συγγραφείς modernes. Il s'en faut de peu que son *Histoire de la Rome archaïque*, travail d'une vie, ne sombre dans l'oubli, sacrifiée sur l'autel du positivisme. Certes, on la cite encore çà et là, puisqu'elle demeure la somme la plus complète sur les premiers temps de Rome, mais les études d'envergure, celles où l'œuvre est considérée dans sa complexité, se font rares. Pour Denys, qui voit dans son *Histoire* un éternel μνημεῖον, c'est une seconde mort.

Aujourd'hui cependant la peine semble purgée, et l'heure est au retour en grâce. Depuis quelques décennies en effet, Denys a repris la place qu'il mérite dans l'attention des Modernes. Non que les *primordia Urbis* tels qu'il les ressuscite soient désormais pris pour de l'histoire authentique, non que les thèses défendues dans son œuvre trouvent un nouvel écho : simplement, le point de vue s'est déplacé. Un champ d'investigations renouvelé s'est ouvert, qui permet de penser différemment le projet dionysien. Qu'il nous soit permis de retenir ici, parmi les bouleversements que les recherches récentes ont opéré dans la compréhension de celui-ci, trois traits significatifs. Il n'est plus personne de nos jours – et c'est là le premier point qu'il importe de souligner – pour s'enthousiasmer des *Opuscles rhétoriques* tout en décrivant les *Antiquités romaines* : la profonde unité des deux pôles de recherches de Denys est enfin reconnue, et l'on cherche désormais à éclairer les *Antiquités* entre les pages des *Opuscles*. D'autre part, les Modernes se refusent aujourd'hui à considérer celles-ci comme l'œuvre d'un penseur original et isolé : ils s'efforcent au contraire de lire en elles le reflet d'une époque et l'une des contributions les plus significatives apportées à la création d'un Empire gréco-romain unifié. Enfin, les recherches les plus récentes ont bien mis en valeur le caractère paradigmatique de la reconstruction dionysienne des origines de Rome : soucieux de fournir à ses lecteurs des modèles éthiques auxquels se conformer, Denys puise dans

¹ Selon la fameuse expression de U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Asianismus*, 1900, p. 51.

l'héritage de la pensée politique grecque classique pour présenter l'*Vrbs* comme la cité réalisant au mieux les valeurs et les vertus de l'hellénisme. La Rome de Denys apparaît dès lors sous de nouvelles couleurs, celles d'une ville idéale, d'une Utopie qui aurait trouvé une réalisation concrète.

C'est autour de Denys et de ses *Antiquités romaines*, tout juste sortis du purgatoire de l'historiographie, que les pages qui vont suivre sont centrées. Nous tenterons d'y montrer comment l'historien d'Halicarnasse réconcilie deux mondes, la Grèce et Rome, trop souvent pensés avant lui sous l'angle de l'antagonisme, ou à tout le moins de la différence irréversible. Denys pour sa part lit l'histoire romaine à travers le filtre du plus noble passé hellénique, cet âge d'or qui s'étend sur les V^e et IV^e siècles. Aussi s'emploie-t-il, tout au long des *Antiquités romaines*, à construire une Rome exemplaire, πόλις idéale à laquelle chaque génération apporte de nouvelles vertus. Denys inscrit en quelque sorte son œuvre dans la tradition des éloges de villes, forgée dès le V^e siècle par les oraisons funèbres athéniennes et magnifiée dans le *Panegyrique* d'Isocrate : héritières de ces textes prestigieux, ses *Antiquités* ouvrent également la voie aux nombreux éloges de Rome qui fleuriront sous la Seconde Sophistique, et dont le fameux discours *À Rome* d'Aelius Aristide n'est que le plus célèbre joyau. Or l'éloge de l'*Vrbs* contenu dans les *Antiquités romaines* n'est pas seulement, n'en déplaise aux détracteurs de Denys, un acte de soumission par lequel un Grec reconnaît et accepte la domination romaine. Il s'agit davantage d'un outil de dialogue, conçu pour inciter les Romains à se montrer dignes de leurs ancêtres grecs. Dès lors, l'œuvre de l'historien d'Halicarnasse ne paraîtra pas tant comme un brillant exercice de rhétorique que comme une arme politique au service de l'Hellade – miroir du passé romain visant à transformer l'avenir des Grecs au sein de l'Empire.

Avant d'en venir à l'étude de ce processus, nous voudrions poser d'indispensables jalons et évoquer, en guise d'introduction, les parcours suivis par Denys d'Halicarnasse : parcours personnel, tout d'abord, qui le mène de sa cité natale à la capitale impériale et à ses cercles intellectuels éminents ; parcours professionnel ensuite, dont nous tenterons d'identifier quelques étapes significatives dans l'élaboration de ses conceptions historiographiques ; parcours posthume enfin, qui nous permettra d'approcher la question de la réception de l'œuvre au fil des deux mille ans qui nous séparent de sa parution. Au terme de ce triple périple, le temps sera venu de proposer le schéma d'articulation des diverses pièces de notre recherche.

Ἄρχομαι δ' ἐνθ' ἐνδε².

² DION. HAL., *AR*, I, 8, 4.

I. Sur la frontière... Fragments d'une vie

Quelques instantanés, fragments épars d'une vie pourtant bien remplie : en eux tient tout ce que nous savons de Denys d'Halicarnasse. Avare de confidences, l'homme se dérobe derrière l'historien, le critique littéraire, le conférencier à succès. Ses *Antiquités romaines* s'ouvrent pourtant sur une promesse : τοὺς εἰωθότας ἀποδίδοσθαι τοῖς προοιμίοις τῶν ἱστοριῶν λόγους ἥκιστα βουλόμενος ἀναγκάζομαι περὶ ἑμαυτοῦ προειπεῖν³. Las ! Facétieux, Denys reporte ses aveux programmés et ce n'est qu'au terme de sa *Préface*, avec l'air de ne pas y toucher, qu'il laisse tomber en un souffle rapide : ὁ δὲ συντάξας αὐτὴν Διονύσιός εἰμι Ἀλεξάνδρου Ἀλικαρνασεύς⁴. D'une phrase à l'autre, de l'alpha à l'oméga de la *Préface*, l'ironie creuse toute une vie. Tentons d'en dénouer les fils les plus apparents.

I. 1. « Maudite Carienne ! »⁵ : Halicarnasse, le berceau

Fondée à la fin du second millénaire a.C.n.⁶ sur les terres des « Cariens au parler barbare »⁷, Halicarnasse est fille de Trézène⁸. Son œciste reste mystérieux ; il a nom Anthès, ou Anthas. Cette incertitude onomastique reflète le statut particulier de la cité qui, malgré sa langue ionienne, choisit d'appartenir à l'hexapole dorienne⁹. Ville de frontière entre les différentes zones d'influence helléniques qui strient l'Asie Mineure, elle l'est aussi entre mondes grec et barbare. C'est que Halicarnasse ouvre les portes de la Carie, une région profondément hellénisée mais qui n'en oublie jamais pour autant son identité propre. La cité se colore de tous ces métissages et gagne, pour de longs siècles, son statut de creuset multiculturel : l'on dirait forgés pour elle les célèbres vers d'Euripide chantant les « cités aux beaux remparts, pleines de Grecs mêlés à des races Barbares »¹⁰...

³ DION. HAL., *AR*, I, 1, 1 : « bien que je ne veuille pas le moins du monde donner les explications qui sont d'usage dans les prologues des Histoires, je suis néanmoins obligé de parler d'abord de moi-même » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

⁴ DION. HAL., *AR*, I, 8, 4 : « quant à l'auteur, c'est moi, Denys d'Halicarnasse, fils d'Alexandre » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

⁵ L'expression est de Denys d'Halicarnasse lui-même : DION. HAL., *DAO*, I, 7 : Καρικόν τι κακόν.

⁶ Des délégués d'Halicarnasse reçus par Tibère en 26 p.C.n. soutiennent devant l'Empereur que leur cité est vieille de douze cents ans : voir TAC., *Ann.*, IV, 55, 2.

⁷ Selon l'expression de HOM., *Il.*, II, 867 : Καρῶν [...] βαρβαροφώνων, commentée déjà par STR., XIV, 2, 28 (C 661-663) et que l'on éclairera par les intéressantes remarques de P. DESIDERI, *Popoli misti*, 1992, p. 29-30.

⁸ Comme l'affirment Hérodote, Strabon et Pausanias (HDT., VII, 99 ; STR., VIII, 6, 14 [C 374] et XIV, 2, 16 [C 656] ; PAUS., II, 30, 8-9 et 32, 6).

⁹ HDT., II, 178 et VII, 99 ; STR., XIV, 2, 6 (C 653). La cité aurait été expulsée de l'hexapole pour des raisons religieuses relatées par HDT., I, 144 – mais peut-être n'est-ce là qu'une construction fictive, destinée à expliquer le refus des Doriens d'intégrer une cité carienne : voir T. RAFFAELLI, *Origini*, 1995, p. 310.

¹⁰ EUR., *Bacch.*, 18-19 : Ἑλλησι βαρβάροις θ'ὁμοῦ / πλήρεις [...] καλλιπυργώτους πόλεις (trad. H. GREGOIRE et J. MEUNIER, C.U.F., 1968).

Halicarnasse connaît son heure de gloire sous la dynastie des Hécatomnides, dont elle reçoit le titre de capitale¹¹. La ville se trouve du même coup à la tête d'une région disposant d'une large autonomie au sein de l'Empire perse¹², et sa prospérité s'incarne dans une politique artistique et urbanistique de grande ampleur. Halicarnasse attire à elle les plus brillants artistes grecs de l'époque. Ainsi Scopas, pour ne citer que lui, participe-t-il aux travaux de décoration du monument dédié par la reine Artémise à la mémoire de son époux Mausole¹³ – ce Mausolée qui compte parmi les sept merveilles du monde¹⁴ et constitue une source d'influence majeure pour l'art funéraire antique¹⁵. Quelques décennies plus tard cependant, lors de la conquête de l'Asie Mineure par Alexandre le Grand, Halicarnasse choisit, comme Milet, de soutenir le siège des armées macédoniennes – erreur stratégique qui se solde dans la violence¹⁶. La cité de Mausole passe alors successivement sous la domination des Séleucides et des Lagides, puis de Rhodes dotée par les Romains, lors de la signature de la paix d'Apamée, de la Carie et de la Lycie mais qui s'empresse d'accorder la liberté à nombre de πόλεις, et notamment à Halicarnasse¹⁷. La tutelle romaine s'exerce dès cette époque sur l'Asie Mineure, mais devient plus prégnante lorsqu'en 133 a.C.n. Attale de Pergame fait de l'*Vrbs* l'héritière de son royaume. Commence alors un long processus de provincialisation, marqué de violences, de révoltes et de guerres¹⁸. De ces années difficiles, Halicarnasse ne sort pas indemne : en témoigne la célèbre lettre de Cicéron à Quintus, où l'Arpinate félicite son frère, gouverneur d'Asie, d'avoir rendu la vie à une cité à l'abandon : *urbes compluris dirutas ac paene desertas, in quibus unam Ioniae nobilissimam, alteram Cariae, Samum et Halicarnassum, per te esse recreatas*¹⁹. Le paysage de désolation décrit en cette lettre est peut-être quelque peu exagéré, pour davantage valoriser les mérites de Quintus. Il n'en reste pas moins qu'Halicarnasse et sa région ont dû souffrir dans la tourmente de

¹¹ C'est Mausole en effet qui transfère la capitale carienne de Mylasa à Halicarnasse dans le second quart du IV^e siècle a.C.n. – transfert qui se double d'un important synœcisme : voir S. HORNBLLOWER, *Mausolus*, 1982, p. 68 et 78-105 ; M. SARTRE, *Asie Mineure*, 1995, p. 45-46.

¹² Par la Paix d'Antalcidas, les villes grecques d'Asie Mineure ont été livrées au Roi, qui a maintenu une certaine autonomie des cités au sein des satrapies.

¹³ PLIN., *NH*, XXXVI, 30-31. Sur la conception et la réalisation du Mausolée, on se reportera à S. HORNBLLOWER, *Mausolus*, 1982, p. 223-274.

¹⁴ STR., XIV, 2, 16 (C 656) ; PLIN., *NH*, XXXVI, 30.

¹⁵ STR., V, 3, 8 (C 236) ; PAUS., VIII, 16, 4 ; voir aussi J.-CL. RICHARD, *Mausoleum*, 1970, p. 383.

¹⁶ STR., XIV, 1, 7 (C 635).

¹⁷ M. SARTRE, *Asie Mineure*, 1995, p. 23-33 et 110-111.

¹⁸ Sur ces années difficiles, on verra J.-L. FERRARY, *Cités grecques*, 2001, p. 93-106. Lors de la révolte d'Aristonikos qui ensanglante la région vers 133-130 a.C.n., Halicarnasse participe à l'effort de guerre romain en fournissant un vaisseau équipé aux armées du consul : F. DELRIEUX, *Étrangers*, 2001, p. 144-145.

¹⁹ CIC., *Ad Quint. fr.*, I, 1, 25 (= 30, 25 CONSTANS) : « maintes villes, détruites et presque abandonnées, dont deux, Samos et Halicarnasse, avaient été les perles de l'Ionie et de la Carie, ont été par tes soins ressuscitées » (trad. L.-A. CONSTANS, C.U.F., 1962).

l'époque. C'est dans cette ville qui peine à retrouver son lustre d'antan que naît Denys, soixante années environ avant notre ère²⁰.

Pour autant, tout écho de la grandeur passée de la cité carienne n'est pas éteint. Halicarnasse demeure un centre culturel régional, grâce notamment à l'organisation de concours littéraires et à l'existence d'une bibliothèque publique²¹. D'autre part, il souffle toujours sur la ville un vent de prospérité et de richesse, dont Strabon rend compte en des propos acerbes : ἐνταῦθα δ'έστιν [...] ἡ Σαλμακίς κρίνη, διαβεβλημένη, οὐκ οἷδ'όπόθεν, ὥς μαλακίζουσα τοὺς πιόντας ἀπ'αὐτῆς [...]· τρυφῆς δ'αἵτια οὐ ταῦτα, ἀλλὰ πλοῦτος καὶ ἡ περὶ τὰς διαίτας ἀκολασία²². Ce climat délétère évoqué par Strabon, Denys n'a certainement pas manqué de le rencontrer : le tableau peu amène que ce fils du pays dresse de la rhétorique d'Asie pourfend l'εὐπορία et la τρυφή liées à ce genre d'éloquence prétendument vulgaire²³. Et si la politique culturelle des Romains semble avoir triomphé de cet asianisme, il n'est pas mort encore et subsiste dans quelques cités d'Asie, αἷς δι'ἀμαθίαν βραδεῖά ἐστιν ἡ τῶν καλῶν μάθησις²⁴. On ne peut affirmer avec certitude que Denys compte Halicarnasse parmi les villes incriminées, mais il est tentant de penser que c'est là, dans ce dégoût maintes fois manifesté pour l'éloquence asiatique, que s'inscrit le choix dionysien de quitter la terre natale.

²⁰ Dans sa *Lettre à Pompée Géminos*, Denys d'Halicarnasse affirme qu'il est plus de douze générations plus jeune que Platon, dont nous savons qu'il est né en 427 a.C.n. (DION. HAL., *Ad Pomp.*, 1, 15 : Πλάτων [...], πλείοσιν ἢ δώδεκα γενεαῖς ἑμᾶντοῦ πρεσβύτερος). Si l'on prend pour valeur de référence une génération de trente ans, Denys doit avoir vu le jour après 67 a.C.n. : voir K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 1. On notera cependant la difficulté d'une datation plus précise : il faut en outre insister sur la fragilité de toute reconstruction basée sur le calcul générationnel : dans les *Antiquités romaines*, Denys considère qu'une génération représente vingt-sept ans et six mois (*AR*, I, 44, 3) ; à vrai dire, un module générationnel de trente ans ne représente qu'une valeur moyenne : pour Hérodote, par exemple, une génération s'étend sur trente-trois ans et un tiers (F. MITCHELL, *Genealogical Chronology*, 1956, p. 63-69 [qui émet des réserves] ; R. BALL, *Generation Dating*, 1979, p. 276-281 ; O. DE CAZANOVE, *Détermination chronographique*, 1988, p. 81-82).

²¹ G. AUJAC, *Introduction*, 1978, p. 11. Sur les nombreux concours littéraires qui émaillent la vie culturelle de l'Asie Mineure à la fin de la République et au début de l'Empire, voir E. FREZOULS, *Hellénisme*, 1991, p. 130 et 139.

²² STR., XIV, 2, 16 (C 656) : « il y a à Halicarnasse la fontaine Salmakis, qui a, pour je ne sais quelles raisons, la fâcheuse réputation d'amollir ceux qui boivent de son eau [...] ; cependant la cause de la mollesse ne réside pas là mais plutôt dans la richesse et les désordres du mode de vie ». Strabon, qui suivit en Carie l'enseignement d'Aristodème de Nysa, a peut-être visité Halicarnasse (STR., XIV, 1, 48 [C 650] ; voir aussi G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 127 ; D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 8-9 et 19).

²³ DION. HAL., *DAO*, 1, 4-5 ; cette forme d'éloquence provient ἔκ τινων βάραθρων τῆς Ἀσίας (*DAO*, 1, 7 : « de quelque infâme trou d'Asie » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978]). Denys est l'un des premiers critiques à souligner que la forme de rhétorique qu'il honnit est particulière à l'Asie : G. W. BOWERSOCK, *Historical Problems*, 1979, p. 65. Sur le développement de la condamnation du style asiatique à Rome, voir F. DELARUE, *Asianisme*, 1982, p. 170-178. Le terme 'asianisme' n'apparaît pas dans la littérature antique : il s'agit d'une invention des philologues allemands du XIX^e siècle, qui occupe le centre d'une querelle scientifique fameuse, retracée par K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 595-677 ; voir aussi P. DESIDERI, *Dione di Prusa*, 1978, p. 524-536 ; J. ADAMETZ, *Asianismus*, 1992, col. 1114 ; J. BOMPAIRE, *Atticisme*, 1994, p. 66 ; J. WISSE, *Rise of Atticism*, 1995, p. 65-67.

²⁴ DION. HAL., *DAO*, 2, 4 : « qui, restées incultes, sont lentes à faire l'apprentissage du beau » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978). Denys est particulièrement sévère envers la Mysie, la Phrygie et la Carie (*DAO*, 1, 7), régions que stigmatise déjà Cicéron (CIC., *Orat.*, 25). Quant à Caecilius de Calé-Acté, ami de Denys, il a intitulé l'un de ses opuscules polémiques Κατὰ τῶν ὀργῶν (*FGrH*, 183 T 1 [= SUID., s. u. Καικίλιος]).

I. 2. Rome, la ville d'élection

a. « O wie föhl ich in Rom mich so froh ! »²⁵

Lorsque, en 31 a.C.n., Octave l'emporte sur Antoine, posant enfin le terme d'un siècle de guerres civiles, Denys prend aussitôt conscience de l'importance de l'événement et décide de s'installer en Italie. Il y arrive, de son propre aveu, au milieu de la cent quatre-vingt-septième Olympiade²⁶, à l'âge de trente ans environ. De son voyage vers la capitale impériale, nous ne connaissons pas les étapes. Peut-être Denys fait-il escale à Athènes ? Il insiste en effet à plusieurs reprises dans ses *Antiquités* sur l'importante superficie occupée par la cité attique²⁷, et donne ce faisant l'impression de s'y être déjà promené – à moins qu'il ne faille lire dans ces évocations une allusion aux propos similaires de Thucydide²⁸, un auteur que Denys a beaucoup lu. En revanche, s'il n'est pas impossible que, à son départ d'Halicarnasse, Denys ait séjourné à Athènes, il semble en tout cas acquis qu'il n'a pas visité le Péloponnèse : les nombreuses références à cette région qui émaillent son œuvre appartiennent davantage au registre des idées communément acceptées qu'à celui des *realia* observés *in situ*.

De Denys, nous ne savons donc pour ainsi dire rien avant son arrivée dans l'*Vrbs*. Sa formation intellectuelle, ses maîtres, les événements qui ont marqué sa jeunesse : autant de voies d'accès à la compréhension de son parcours qui nous demeurent irrémédiablement fermées. À Rome cependant commence pour lui une nouvelle vie. Tout indique qu'elle fut heureuse. Denys en effet remercie ses hôtes Romains pour les ἀγαθὰ ὅσων ἀπέλαυσα διατρίψας ἐν αὐτῇ²⁹. Il aime aussi l'Italie, son pays d'adoption, qu'il chante en un éloge certes convenu, mais où l'on sent poindre des accents personnels : οὐδ'εἰσέρχεται με ζῆλος οἰκίσεως ἐν ἧ μόνον εἰσὶν ἄρουραι πίονες, τῶν δ'ἄλλων οὐδὲν ἢ βραχὺ τι χρήσιμον, ἀλλ'ἥτις ἂν εἴη πολυαρκεστάτη τε καὶ τῶν ἐπεισάκτων ἀγαθῶν ἐπὶ τὸ πολὺ ἐλάχιστον δεομένη, ταύτην κρατίστην εἶναι λογίζομαι· τοῦτο δὲ τὸ παμφόρον καὶ πολυωφελὲς παρ'ἥντινα ἄλλην γῆν Ἰταλίαν ἔχειν πείθομαι³⁰. Ce ζῆλος de Denys, ce « désir

²⁵ J. W. VON GOETHE, *Römische Elegien*, 8, 1.

²⁶ DION. HAL., *AR*, I, 7, 2 : ἐγὼ καταπλεύσας εἰς Ἰταλίαν ἅμα τῷ καταλυθῆναι τὸν ἐμφύλιον πόλεμον ὑπὸ τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος ἐβδόμης καὶ ὀγδοηκοστῆς καὶ ἑκατοστῆς ὀλυμπιάδος μεσοῦσης (« j'ai pour ma part débarqué en Italie quand César Auguste mit fin à la guerre civile, au milieu de la cent quatre-vingt-septième olympiade » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]). Denys arrive donc en Italie en 30-29 a.C.n. On notera que T. N. Gantz situe étrangement en 36 a.C.n. l'installation de Denys en Italie – une datation absolument irrecevable puisqu'elle contredit l'aveu dionysien (T. N. GANTZ, *Lapis Niger*, 1974, p. 355).

²⁷ DION. HAL., *AR*, II, 54, 3 ; IV, 13, 5 ; IX, 68, 2 : voir ci-dessous, p. 149-157.

²⁸ THC., I, 10, 2. Cl. E. Schultze estime que Denys n'a sans doute jamais séjourné à Athènes, et note que ses allusions à la cité de Périclès se distinguent par « a distinctly second-hand flavour » (CL. E. SCHULTZE, *Authority*, 2000, section 5, n. 54).

²⁹ DION. HAL., *AR*, I, 3, 2 : « les avantages dont j'ai bénéficié pour avoir séjourné [à Rome] » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

³⁰ DION. HAL., *AR*, I, 36, 3 : « il ne me vient pas le désir de vivre dans un pays où il y a seulement de riches terres arables, sans aucun autre avantage ou à peu près ; mais celui qui produirait de tout en suffisance et n'aurait

d'Italie »³¹, il l'égrène complaisamment, évoquant tour à tour la richesse des terres – n'a-t-il pas observé lui-même que la Campanie donnait trois récoltes chaque année³² ? □, la beauté des paysages et les qualités du vin de Falerne³³, avant de conclure : οὐδὲν δὴ θαυμαστὸν ἦν τοὺς παλαιοὺς ἱερὰν ὑπολαβεῖν τοῦ Κρόνου τὴν χώραν ταύτην, τὸν [...] δαίμονα τοῦτον οἰομένους εἶναι πάσης εὐδαιμονίας δοτῆρα καὶ πληρωτὴν ἀνθρώποις³⁴. On sent en ces lignes que l'homme de lettres sévère et studieux dont Denys nous offre souvent l'image se laisse à l'occasion entraîner aux plaisirs simples offerts par le pays qui l'accueille. Aussi son éloge de l'Italie, passage obligé pour les écrivains de l'époque augustéenne³⁵, se révèle-t-il une des pages les plus personnelles des *Antiquités romaines*.

Rome elle-même comble Denys³⁶. L'historien a de la Ville une connaissance intime, et maints indices épars en son œuvre indiquent qu'il l'a longuement arpentée. L'on pourrait multiplier à l'envi les références de Denys aux édifices qu'il a visités dans l'*Vrbs* et alentour : elles laissent percevoir la curiosité de l'historien et la variété de ses centres d'intérêt³⁷. On constate également que nombre des monuments auxquels Denys fait allusion connaissent, au moment de son séjour à Rome, une rénovation dans le cadre de la politique augustéenne de

généralement que fort peu besoin d'importer, c'est lui que je considère tout compte fait comme le meilleur ! Or cette fertilité générale et cette multiplicité d'avantages, l'Italie les possède plus que tout autre terre, j'en suis convaincu » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998). Pour Denys, l'Italie court depuis le Golfe d'Ionie jusqu'aux Alpes (DION. HAL., *AR*, I, 10, 1 ; voir aussi 41, 3) : il y inclut donc la Cisalpine, conformément à la réorganisation augustéenne du territoire de la péninsule : CL. NICOLET, *Inventaire du monde*, 1988, p. 208-209 ; M. A. LEVI, *Esame critico*, 1989, p. 121. Sur les qualités rhétoriques de l'éloge de l'Italie par Denys, voir P.-M. MARTIN, *Éloge*, 1987, p. 65-69.

³¹ Selon le titre d'un essai de J.-N. SCHIFANO, *Désir d'Italie*, 1996.

³² DION. HAL., *AR*, I, 37, 2 : ἐγὼ [...] ἐθαεσάμην.

³³ DION. HAL., *AR*, I, 37, 2 ; voir aussi la digression de I, 66, 3 sur les qualités du vin albain, οἶνος ἡδὺς καὶ καλός.

³⁴ DION. HAL., *AR*, I, 38, 1 : « il n'y avait rien d'étonnant à ce que les Anciens eussent la conviction que cette terre était consacrée à Cronos puisque [...] ils considéraient cette divinité comme celle qui donne aux hommes le bonheur sous toutes ses formes et en assure l'accomplissement » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

³⁵ Les *Géorgiques* virgiliennes en proposent la version la plus célèbre : VERG., *Georg.*, II, 136-176 ; voir aussi VARR., *RR*, I, 2, 3-8 ; STR., VI, 4, 1 (C 285-286) ; plus tardifs sont les éloges proposés par PLIN., *NH*, III, 39-41 et XXXVII, 201-203.

³⁶ Dans le quatrième livre des *Antiquités romaines*, Denys promet de consacrer un excursus ὑπὲρ μὲν τοῦ μεγέθους τε καὶ κάλλους τῆς πόλεως (IV, 13, 5 : « sur la grandeur et la beauté de la ville ») ; cet excursus, s'il a jamais été écrit, devait appartenir aux livres qui ne nous sont pas parvenus.

³⁷ Voir par exemple DION. HAL., *AR*, I, 32, 2 (les autels de Carmenta et d'Évandre) ; 32, 4 (le Lupercal) ; 34, 4 (l'autel de Cronos) ; 38, 3 (le *pons Sublicius* ; voir aussi III, 45, 2 et V, 24, 1) ; 39, 4 (l'autel de Zeus Heurésios) ; 40, 6 (l'*Ara Maxima* consacrée à Héraclès) ; 68, 1 (le temple des Pénates sur la Vélie) ; 79, 11 (la *casa Romuli*) ; II, 31, 2-3 (l'autel dédié à Consus) ; 34, 4 (le temple de Zeus Férétrios) ; 42, 6 (le *lacus Curtius*) ; 66, 4 (la statue de L. Caecilius Metellus sur le Capitole) ; III, 22, 7-8 (le *Tigillum sororium*) ; 68, 1-4 (le *Circus Maximus* ; voir aussi IV, 44, 1) ; 69, 5 (les autels de Iuventas et Terminus dans l'enceinte du temple capitolin) ; 71, 5 (la statue d'Attus Navius sur le *Comitium*) ; IV, 13, 3-5 (à l'époque de Denys, la muraille servienne est imbriquée dans le tissu urbain, et il est donc malaisé d'en suivre le tracé) ; 26, 5 (la stèle gravée du temple de Diane Aventine) ; 27, 7 et 40, 7 (les temples de la Fortune) ; 58, 4 (le texte du traité entre Rome et Gabies conservé dans le sanctuaire de Semo Sancus) ; 61, 4 (description du temple capitolin) ; VI, 13, 4 (le temple des Dioscures) ; IX, 68, 2-3 (les murs de Rome) ; X, 32, 4 (la stèle portant le texte de la *lex Icilia de Aventino publicando*). Voir aussi I, 55, 1-2 ; 57, 1 ; 59, 5 et 64, 5 (le site de Lavinium et le *heroon* d'Énée – sur la visite de Denys à Lavinium, voir A. DUBOURDIEU, *Lavinium*, 1993, p. 71 et 74) ; I, 66, 2-3 (le site d'Albe, abandonné au temps de Denys) ; II, 54, 3 (le site de Véies) ; IV, 53, 1 (le site de Gabies, lui aussi abandonné).

revalorisation du passé romain : c'est le cas notamment du sanctuaire du Lupercal ou de la *Casa Romuli*, de l'*Aedes Penatium* de la Vélia ou du temple romuléen de Jupiter Férétrius, que le Prince, dans ses *Res Gestae*, compte au nombre de ses restaurations³⁸. Le fait n'est évidemment pas dû au hasard³⁹, et témoigne de l'attention portée par l'historien d'Halicarnasse aux mutations urbanistiques que connaît l'*Vrbs* dans les années où il y séjourne. Il faut dire que Denys s'installe à Rome en une période qui est assurément l'une des plus fascinantes de l'histoire de la Ville. Les premières décennies du principat augustéen sont en effet marquées par un profond remaniement du paysage urbain. Or, et ce fait ne peut avoir échappé à la vigilance de Denys, les modèles artistiques et urbanistiques qui influencent les concepteurs de la « Rome de marbre »⁴⁰ sont grecs : le palais impérial du Palatin s'inscrit en héritier de l'architecture pergaménienne⁴¹ ; le Champ de Mars aménagé par Agrippa comprend le premier gymnase de l'*Vrbs*⁴² et surtout un Panthéon dont le nom même s'inspire des pratiques politico-religieuses de l'Asie Mineure⁴³. Comment ne pas évoquer aussi le Mausolée dont Octave envisage la construction dès 28 a.C.n., et qui se réfère on ne peut plus explicitement au célèbre monument d'Halicarnasse⁴⁴ ! Denys a dû se montrer sensible à tant d'échos helléniques. Peut-être même est-ce la sensation qu'il a pu ressentir d'évoluer à Rome dans une authentique πόλις grecque qui constitue le point de départ de sa réflexion sur les origines grecques des Romains.

³⁸ AUG., *RG*, 19, 1-20, 4.

³⁹ Comme l'ont souligné A. ANDREN, *Roman Monuments*, 1960, p. 90 et I. E. M. EDLUND, *Livy and Dionysius*, 1980, p. 28-29.

⁴⁰ Selon la célèbre expression d'Auguste : *Vrbem [...] excoluit adeo ut iure sit gloriatus 'marmoream se relinquere, quam latericiam accepisset'* (SUET., *Aug.*, 28, 3 : « il l'embellit à tel point qu'il put se vanter à bon droit de la laisser en marbre, après l'avoir reçue en briques » [trad. H. AILLOUD, C.U.F., 1931]).

⁴¹ K. GALINSKY, *Augustan Culture*, 1996, p. 219-220 ; P. MARCHETTI, *Édifices*, 2001, p. 150.

⁴² J.-M. RODDAZ, *Agrippa*, 1984, p. 277-279 et 287 ; E. TORTORICI, *Attività edilizia*, 1990, p. 47-49.

⁴³ F. COARELLI, *Pantheon*, 1983, p. 42 ; J.-M. RODDAZ, *Agrippa*, 1984, p. 273-274, pour qui il est « probable » que l'édifice porte, dès sa conception, le nom de Panthéon (*contra*, A. ZIOLKOWSKI, *Pantheon*, 1999, p. 55-56 pour qui le terme est employé en guise de surnom).

⁴⁴ Pour F. COARELLI, *Pantheon*, 1983, p. 44, c'est le Mausolée d'Alexandre le Grand à Alexandrie, visité par Octave en 30 a.C.n., qui constitue le modèle de l'édifice du Champ de Mars (voir aussi CL. NICOLET, *Inventaire du monde*, 1988, p. 29 et 208) ; l'influence d'Halicarnasse ne serait donc qu'indirecte. J.-CL. RICHARD, *Mausoleum*, 1970, p. 381-383 estime en revanche que le tombeau d'Alexandre prit tardivement le nom de Mausolée, et que c'est donc bien le Mausolée d'Halicarnasse qui a inspiré Octave ; l'historien français suggère que le Prince aurait fait son choix grâce aux propositions de L. Munatius Plancus, proconsul d'Asie de 40 à 38 a.C.n., qui connaissait probablement le monument carien.

b. L'apprentissage de la langue latine

Quoi qu'il en soit, l'amour que Denys manifeste pour Rome et l'Italie se traduit par sa volonté d'apprendre le latin⁴⁵. La chose vaut la peine d'être soulignée, car les Grecs se sont souvent distingués par un sentiment de supériorité face à leurs conquérants doublé d'un certain mépris pour leur langue. Certes, Denys n'appartient pas à la première génération de Grecs parlant le latin : Polybe a ouvert la voie au siècle précédent⁴⁶, Diodore de Sicile affirme connaître le latin⁴⁷, et dans la partie orientale de l'Empire la langue de Cicéron n'est plus totalement inconnue⁴⁸. Il n'en reste pas moins qu'à l'époque de Denys, une connaissance approfondie de la langue des Romains demeure assez rare chez les hellénophones : ainsi Strabon, malgré de nombreux séjours dans l'*Vrbs*, ne maîtrise-t-il pas parfaitement le latin⁴⁹.

L'historien d'Halicarnasse doit son bilinguisme gréco-romain aux vingt-deux années passées dans l'*Vrbs*. Le latin est devenu pour lui, selon toute vraisemblance, un territoire intime, au point d'influencer en profondeur sa langue maternelle. Les Modernes ont plus d'une fois énuméré les nombreux latinismes qui parsèment l'œuvre dionysienne⁵⁰ – ce qui ne manque pas de surprendre chez un chantre de l'atticisme⁵¹. Denys met à profit sa connaissance du latin pour exploiter les sources utiles à l'élaboration de ses *Antiquités romaines* – un rapide décompte laisse apparaître que pas moins de onze annalistes latins sont mentionnés au gré de l'œuvre⁵² – et pour s'enquérir, auprès de Romains érudits, des

⁴⁵ DION. HAL., *AR*, I, 7, 2 : διὰλεκτον τε τὴν Ῥωμαϊκὴν ἐκμαθών. Le latin est aux yeux de Denys une langue mixte (μικτή), joignant à sa composante principale, l'éolien, des éléments barbares dus à de fréquents mélanges avec les peuples alentour (DION. HAL., *AR*, I, 90, 1). Contrairement à B. ROCHETTE, *Latin dans le monde grec*, 1995, p. 82, nous ne pensons pas que pareille définition du latin trahisse le mépris de Denys pour cette langue.

⁴⁶ L. GOETZELER, *De Polybi elocutione*, 1887, p. 17-24 ; M. DUBUISSON, *Polybe*, 1985, p. 9-10 et 257-270.

⁴⁷ DIOD. SIC., I, 4, 4 ; voir M. DUBUISSON, *Historiens grecs*, 1979, p. 91-92 ; B. ROCHETTE, *Latin dans le monde grec*, 1995, p. 231.

⁴⁸ L. HAHN, *Rom und Romanismus*, 1906, p. 79-83 ; R. J. BONNER, *Conflict of Languages*, 1929-1930, p. 588-592 ; A. CAMERON, *Latin Words*, 1931, p. 232-235 ; B. ROCHETTE, *Latin dans le monde grec*, 1995, p. 86-100 et 144-150 ; É. FAMERIE, *Latin et grec*, 1998, p. XV. Sur les colonies de Romains établies en Asie Mineure, voir M. SARTRE, *Haut-Empire romain*, 1997, p. 251-253.

⁴⁹ M. DUBUISSON, *Historiens grecs*, 1979, p. 93 ; B. ROCHETTE, *Latin dans le monde grec*, 1995, p. 234 ; D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 88-96.

⁵⁰ L. GOETZELER, *Animaduersiones* 1, 1893, p. 76-83 ; L. HAHN, *Rom und Romanismus*, 1906, p. 121-128 ; ID., *Sprachenkampf*, 1907, p. 708 ; D. MARIN, *Dionisio*, 1969, p. 595-607 ; M. LEBEL, *Évolution*, 1976, p. 80 ; L. CANFORA, *Città greca*, 1994, p. 25.

⁵¹ Comme le remarque M. Dubuisson, le purisme de Denys aurait dû lui permettre d'endiguer l'influence du latin sur sa langue maternelle (M. DUBUISSON, *Historiens grecs*, 1979, p. 92).

⁵² Il s'agit des annalistes suivants : Aelius Tubero (deux citations), L. Calpurnius Piso (dont le nom apparaît en onze occasions), Caton l'Ancien (sept références), Fabius Maximus Servilianus (cité une fois), Gn. Gellius (cité sept fois), Licinius Macer (sept citations), L. Mallius (une seule référence) ; G. Sempronius Tuditanus (cité deux fois), Valérius Antias (une seule mention), Varron (cité cinq fois) et un certain Vennonius par ailleurs inconnu (une citation). Denys a également pris connaissance des *Annales Maximi* (auxquelles il se réfère à trois reprises) et des *tabulae censoriae* (qu'il cite deux fois). Nous n'avons bien sûr pas pris ici en compte les annalistes écrivant en grec, comme Fabius Pictor (cité douze fois), L. Cincius Alimentus (cité à six reprises) ou G. Acilius (mentionné une seule fois).

informations qui lui font défaut⁵³. L'assimilation de sources latines nombreuses confère autorité à la reconstruction historique dionysienne ; il n'est donc pas surprenant de trouver fréquemment allusion, sous la plume de Denys, à l'ampleur de ses lectures⁵⁴. On s'étonnera davantage, en revanche, de certaines absences. Tite-Live, d'une part, n'est jamais mentionné par son collègue d'Halicarnasse. Son *Histoire romaine*, dont les premiers livres traitent comme les *Antiquités* des *primordia ciuitatis*, commence pourtant à paraître dans les années 20 avant notre ère, alors même que Denys a déjà entrepris ses recherches. Comment interpréter le silence obstiné dont fait preuve notre historien vis-à-vis du Padouan ? Est-il dû à l'ignorance, à la jalousie, au souci de se démarquer ? Aucun élément ne nous permet de trancher en faveur de l'une ou l'autre hypothèse, et force est donc de se résoudre, sur cette question embarrassante, au *non liquet*⁵⁵. D'autre part, il faut remarquer aussi que Denys semble se désintéresser totalement de la littérature latine non historiographique. Nulle trace chez lui des poètes si brillants de son époque, qui évoquent pourtant en maintes occasions le passé romain ; l'absence de Virgile est d'autant plus étonnante que le premier livre des *Antiquités romaines* accorde une large place à Énée et ses Troyens⁵⁶. De même, Denys ne mentionne jamais l'art rhétorique latin. Bien des points communs rapprochent pourtant son plus illustre représentant, Cicéron, de l'historien d'Halicarnasse : l'un et l'autre s'intéressent aux orateurs attiques des V^e et IV^e siècles a.C.n., à la nécessaire propagation du classicisme, aux structures politiques de l'*Vrbs* ; plus encore, l'Arpinate a fréquenté la *gens Aelia Tubero*, dont nous verrons dans un instant les liens qui l'unissent à Denys⁵⁷. En un mot : tout aurait dû pousser celui-ci à évoquer Cicéron, et c'est pourquoi son silence paraît si déconcertant⁵⁸.

⁵³ DION. HAL., *AR*, I, 7, 3 : καὶ τὰ μὲν παρὰ τῶν λογιστῶν ἀνδρῶν οἷς εἰς ὁμιλίαν ἦλθον διδασχῇ παραλαβόν (« je fus instruit oralement de certains faits par les hommes très cultivés que je vins à fréquenter » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]).

⁵⁴ Sur l'autolégitimation apportée par l'usage de sources nombreuses, voir ci-dessous, p. 35-38. Denys affirme avoir lu nombre d'auteurs latins en I, 7, 3 et 89, 1.

⁵⁵ T. J. LUCE, *Livy and Dionysius*, 1995, p. 225 note : « that [Livy and Dionysius] were contemporaries resident in Rome, wrote of the same period of history and drew on the same sources or source traditions somehow seem – in philosophical parlance – to be accidents, their essences being quite different » ; voir aussi p. 235.

⁵⁶ L'*Énéide* dionysienne couvre les chapitres 45-70 du premier livre des *Antiquités*. Elle a récemment fait l'objet d'un commentaire très détaillé : G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 123-263. La question du rapport entre Virgile et Denys est en outre posée par D. MUSTI, *Dionisio*, 1985, p. 83-86.

⁵⁷ Voir notamment CIC., *Ad Att.*, XIII, 20, 2 (= 676, 2 BEAUJEU) ; *Lig.*, 1 ; 8 ; 12 et 21. Sur les convergences entre Cicéron et Denys, voir G. KENNEDY, *Art of Rhetoric*, 1972, p. 353 ; G. W. BOWERSOCK, H V. FROMENTIN, *Introduction*, 1998, p. XIX ; sur les liens établis par ce dernier avec les Aelii Tuberones, voir ci-dessous, p. 16-17.

⁵⁸ Peut-être Denys fait-il allusion aux œuvres cicéroniennes lorsqu'il écrit, dans la *Préface* de son traité sur les anciens orateurs, que son époque voit fleurir, chez les Grecs comme chez les Romains, nombre de λόγοι πολιτικοί (DION. HAL., *DAO*, 3, 2) ? Le silence de Denys est d'autant plus étrange que son collègue et ami Caecilius de Calè-Actè consacre l'un de ses ouvrages à une comparaison entre Démosthène et Cicéron (*FGrH*, 183 T 1 [= SUID., s. u. Καικίλιος]). Sur Caecilius, voir ci-dessous, p. 14-15.

c. Les cercles intellectuels

Au jeune Grec qui s'installe chez elle, l'*Vrbs* va offrir une seconde παιδεία. Tel est du moins ce qu'affirme Denys dans la *Préface* de ses *Antiquités romaines*⁵⁹, avec un art consommé du paradoxe et de la provocation, la παιδεία étant traditionnellement perçue comme l'élément central de l'hellénisme. Pourtant, aux yeux de Denys, l'assertion contient une double vérité : vérité historique, puisqu'il considère Rome comme une authentique πόλις Ἑλληνίς née de la fusion de cinq vagues de colonisateurs grecs⁶⁰ ; vérité contemporaine également, car la capitale augustéenne lui apparaît comme le plus brillant foyer de diffusion de la grécité⁶¹. Ce n'est pas le lieu ici de discuter l'idéalisme qui pousse Denys à apparenter Grecs et Romains : il en sera amplement fait état tout au long de ce travail⁶² ; si nous considérons en revanche la référence de l'historien d'Halicarnasse à la Ville de son temps, force est de reconnaître la justesse du raisonnement dionysien : Rome apparaît sans nul doute, en cette fin du premier siècle avant notre ère, comme un véritable centre intellectuel grec.

Plusieurs facteurs permettent d'apporter un éclairage sur ce dernier point. La conquête de l'Hellade confronte les Romains à l'incroyable supériorité culturelle du monde grec : *Graecia capta ferum uictorem cepit*, reconnaît volontiers Horace⁶³. Aussi les généraux vainqueurs de la République vont-ils introduire dans l'*Vrbs* les trésors de l'art grec⁶⁴ et offrir à leurs enfants une παιδεία qui leur fait à eux-mêmes défaut⁶⁵. Nombreux sont également ceux qui cherchent la compagnie d'intellectuels grecs – on ne soulignera jamais assez l'influence déterminante qu'ont pu avoir Polybe sur Scipion Émilien, Antiochos d'Ascalon sur Lucullus ou encore Théophraste de Mytilène sur Pompée⁶⁶. Dans ce contexte, l'arrivée à Rome des bibliothèques des royaumes vaincus prend un relief tout particulier. Lorsqu'il remporte la victoire de Pydna, Paul-Émile offre au trésor public l'important butin pris sur Persée mais conserve pour sa famille la bibliothèque royale macédonienne, qu'il fait transférer dans l'*Vrbs*⁶⁷. Ce trésor inestimable contribuera tant au rayonnement du 'cercle des Scipions' qu'à la large diffusion de la culture grecque à Rome⁶⁸. Au fil du temps et des victoires, le nombre de bibliothèques grecques de Rome s'accroît considérablement : pour ne

⁵⁹ DION. HAL., *AR*, I, 6, 5.

⁶⁰ DION. HAL., *AR*, I, 5, 1 ; 60, 3 ; 89, 1-2 ; II, 1, 2-4.

⁶¹ DION. HAL., *DAO*, 3, 1, où Denys remercie Rome d'avoir permis le triomphe de l'art oratoire attique sur l'éloquence asiatique.

⁶² Voir notamment ci-dessous, p. 87-96.

⁶³ HOR., *Epist.*, II, 1, 156.

⁶⁴ Voir par exemple les commentaires que suscitent l'arrivée à Rome, par la volonté de Marcellus, des trésors de Syracuse : POL., IX, 10, 2-13 ; LIV., XXV, 40, 1-3 ; PLUT., *Marc.*, 21, 1-7.

⁶⁵ PLUT., *Aem.*, 6, 8-10 ; *Marc.*, 1, 3.

⁶⁶ M. DUBUISSON, *Lucien*, 1984-1986, p. 186 ; ID., *Grec à Rome*, 1992, p. 198-199. Pour le portrait de Pompée en 'patron' d'un cercle d'intellectuels, voir W. S. ANDERSON, *Pompey*, 1963, p. 79-82.

⁶⁷ PLUT., *Aem.*, 28, 11 ; selon Polybe, l'amitié qui le lie à Scipion Émilien, le fils de Paul-Émile, est née autour des livres : POL., XXXI, 23, 4.

⁶⁸ A. J. MARSHALL, *Library Resources*, 1976, p. 258 ; L. CASSON, *Libraries*, 2001, p. 65-66.

retenir que deux exemples, notons que la chute de Mithridate vaut à Lucullus une remarquable collection d'ouvrages qu'il installe dans sa villa de Tusculum⁶⁹ et que la prise d'Athènes par Sylla s'accompagne du transfert vers Rome de la bibliothèque du Lycée⁷⁰. Bientôt, ce réseau privé est complété par l'apparition de bibliothèques publiques : César, influencé par l'exemple alexandrin, envisage de créer la première d'entre elles ; il confie la conception de ce projet à Varron, son ennemi d'hier, mais manque de temps pour le mener à bien⁷¹ ; aussi faut-il attendre 39 a.C.n. pour qu'au lendemain de son triomphe illyrien Asinius Pollion installe une bibliothèque ouverte au public dans l'*Atrium Libertatis*⁷² ; quant à Octave, il agrmente son palais du Palatin d'un double lieu de savoir, où sont distinguées œuvres grecques et latines⁷³.

Le tissu si dense des bibliothèques romaines draine vers la Ville bien des intellectuels grecs, avides de ne pas rompre tout contact avec leur patrimoine confisqué. Rome les reçoit avec générosité, à l'exemple de Lucullus qui leur ouvre grandes les portes de sa propriété de Tusculum⁷⁴. Comme le remarque justement A. J. Marshall, « great libraries attract scholars and act as a magnet for talent »⁷⁵ □ désormais, l'élite culturelle et intellectuelle grecque ne peut se passer du voyage à Rome. Elle y représente une importante communauté⁷⁶, dont Denys va rapidement devenir l'une des figures de proue⁷⁷. Ses *Opuscles rhétoriques* le montrent en effet au centre d'un véritable cercle d'intellectuels grecs. Caecilius de Calé-Acté y apparaît comme un ami proche⁷⁸, et ce que nous connaissons de l'œuvre de ce dernier laisse

⁶⁹ CIC., *De fin.*, III, 7-8 ; PLUT., *Luc.*, 42, 1-2.

⁷⁰ STR., XIII, 1, 54 (C 608-609) ; PLUT., *Syl.*, 26, 1-3 et les remarques de D. EARL, *Prologue-Form*, 1972, p. 850-851 et 853-854 ; C. WOOTEN, *Tradition*, 1994, p. 121-123. Les problèmes financiers du fils de Sylla donnent à Cicéron l'occasion d'acquérir une part de cette bibliothèque : CIC., *Ad Att.*, IV, 10, 1 (= 124, 1 BEAUJEU).

⁷¹ SUET., *Caes.*, 44, 4 avec le commentaire de Y. LEHMANN, *Varron théologien*, 1994, p. 164-165.

⁷² ISID., *Etym.*, VI, 5, 2 ; parmi les Modernes, voir L. CANFORA, *Nascita*, 1993, p. 25-28 ; CL. MOATTI, *Raison de Rome*, 1997, p. 122-123 ; L. CASSON, *Libraries*, 2001, p. 79-80.

⁷³ SUET., *Aug.*, 29, 4. La gestion des bibliothèques d'Auguste (celles du Palatin et celle du Portique d'Octavie) est confiée à Cn. Pompée Macer, fils de Théophraste de Mytilène et ami de Tibère (STR., XIII, 2, 3 [C 618] ; SUET., *Caes.*, 56, 9).

⁷⁴ PLUT., *Luc.*, 42, 1-2 qui précise : καὶ ὅλως ἐστία καὶ πρυτανεῖον Ἑλληνικὸν ὃ οἶκος ἦν αὐτοῦ τοῖς ἀφικνουμένοις εἰς Ῥώμην (« en un mot sa maison était un foyer, un prytanée pour les Grecs qui arrivaient à Rome » [trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001]).

⁷⁵ A. J. MARSHALL, *Library Resources*, 1976, p. 257. Voir aussi R. J. BONNER, *Conflict of Languages*, 1929-1930, p. 587 ; D. NOY, *Foreigners*, 2000, p. 96. Diodore de Sicile note dans la *Préface* de sa *Bibliothèque historique* la richesse incomparable des bibliothèques romaines pour le chercheur : DIOD. SIC., I, 4, 2-3.

⁷⁶ Ainsi, Strabon note, pour clore son exposé sur la cité cilicienne de Tarse : μάλιστα δ'ἡ Ῥώμη δύναται διδάσκειν τὸ πλῆθος τῶν ἐκ τῆςδε τῆς πόλεως φιλολόγων· Ταρσεῶν γὰρ καὶ Ἀλεξανδρέων ἐστὶ μεστή (STR., XIV, 5, 15 [C 675]) : « c'est surtout Rome qui permet de se rendre compte du grand nombre de philologues issus de cette ville : l'*Vrbs* est en effet remplie de gens de Tarse et d'Alexandrie »).

⁷⁷ G. P. GOOLD, *Professorial Circle*, 1961, p. 172 ; M. LEBEL, *Évolution*, 1976, p. 80.

⁷⁸ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 20. Caecilius de Calé-Acté est notamment l'auteur d'un traité Περὶ ὕψους (*Sur le Sublime*), auquel répond le texte anonyme publié sous le même titre ([PS.-LONGIN.], *De Subl.*, 1, 1) ; il a également laissé une œuvre importante consacrée aux dix orateurs attiques (FGrH 183 T 1 [= SUID., s. u. Καικίλιος] et une étude sur la conception de l'histoire (FGrH, 183 F 2 [= ATHEN., XI, 466 a]). Peut-être même est-il l'auteur dont s'inspire le fameux *Ineditum Vaticanum*, recueil d'*excerpta* de l'histoire de Rome □ telle est du moins l'hypothèse formulée par M. A. CAVALLARO, *Dionisio*, 1973-1974, p. 123 et 131-140 (*contra*, E.

en effet entrevoir des conceptions semblables aux idéaux dionysiens dans les domaines de la critique littéraire, de l'art oratoire et de l'historiographie⁷⁹. On trouve également dans les *Opuscles* le nom de Cn. Pompeius Geminus, destinataire d'une lettre où Denys précise sa pensée sur les œuvres de Platon, Hérodote et Xénophon⁸⁰ ; celui d'Ammée, qui se voit adresser deux lettres et dédier le traité *Περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων*⁸¹ ; ceux de Zénon et de Démétrios enfin, personnages évanescents dont les Modernes peinent à cerner l'identité mais qui comptent eux aussi au nombre des Hellènes séjournant régulièrement à Rome⁸². Denys semble avoir occupé au sein de cette constellation d'intellectuels grecs une position prépondérante⁸³. Aussi Pompée Géminos, qui lui écrit afin d'obtenir quelques précisions sur sa critique de Platon, s'adresse-t-il à lui avec beaucoup de déférence : οὐ τολμῶ σοι ἐναντία λέγειν⁸⁴. De même, il semble que les *Opuscles rhétoriques* connaissent rapidement une large diffusion : Pompée Géminos, qui ne réside peut-être pas à Rome⁸⁵, en prend connaissance par l'intermédiaire de Zénon, preuve de la circulation des écrits dionysiens et du renom de leur auteur.

Denys cependant ne fréquente pas exclusivement ses compatriotes hellènes : tout au long de son séjour dans l'*Vrbs*, il s'efforce aussi de tisser de solides liens d'amitié avec d'éminentes personnalités romaines. Ainsi du père de son élève Rufus Métilius, le futur

GABBA, *Classicistic Revival*, 1982, p. 57-59 ; ID., *Dionysius*, 1991, p. 45-48, pour qui les *excerpta* collectés dans ce recueil sont postérieurs).

⁷⁹ Sur les relations entre les deux hommes, on consultera notamment W. R. ROBERTS, *Literary Circle*, 1900, p. 439 ; J. TOLKIEHN, *Dionysius und Caecilius*, 1908, p. 84-86 (*non uidi*) ; S. F. BONNER, *Literary Treatises*, 1939, p. 6-10 ; G. M. A. GRUBE, *Critics*, 1968, p. 207 ; M. A. CAVALLARO, *Dionisio*, 1973-1974, p. 118-123 ; G. AUJAC, *Introduction*, 1978, p. 14 ; K. S. SACKS, *Historiography*, 1983, p. 77-80 ; K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 1-2 ; J. WISSE, *Rise of Atticism*, 1995, p. 69-70 ; V. FROMENTIN, *Introduction*, 1998, p. XVIII.

⁸⁰ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 1, 1 et 17 ; 2, 3. Inconnu par ailleurs, ce Pompée Géminos a retenu l'attention des Modernes. Certains d'entre eux considèrent qu'il est l'auteur du traité anonyme *Sur le Sublime* (W. R. ROBERTS, *Literary Circle*, 1900, p. 440 ; ID., *Literary Letters*, 1901, p. 38 ; G. P. GOOLD, *Professorial Circle*, 1961, p. 172-174 et 188 ; *contra* : CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 122, n. 6). G. Aujac propose pour sa part de l'identifier au scientifique Géminos de Rhodes, auteur d'un traité de géographie et d'astronomie (G. AUJAC, *Introduction*, 1978, p. 26, n. 1, dont l'hypothèse est suivie par CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 122 ; K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 2).

⁸¹ DION. HAL., *DAO*, 1, 1 ; *Dem.*, 49, 2 et 58, 5 ; *Ad Amm. I*, 1, 1 et 3, 1 ; *Ad Amm. II*, 1, 1 et 17, 2. Sur Ammée, qui est peut-être l'un des protecteurs de Denys, l'on se reportera à W. R. ROBERTS, *Literary Circle*, 1900, p. 440 ; TH. HIDBER, *Klassizistische Manifest*, 1996, p. 96-97 ; V. FROMENTIN, *Introduction*, 1998, p. XX.

⁸² DION. HAL., *Ad Pomp.*, 1, 1 (Zénon) et 3, 1 (Démétrios). L'un et l'autre sont, selon toute probabilité, des professeurs de rhétorique installés, au moins temporairement, dans l'*Vrbs*. G. P. Goold a tenté d'assimiler Démétrios à l'auteur du traité *Περὶ ἑρμηνείας* parfois assigné à Démétrios de Phalère (G. P. GOOLD, *Professorial Circle*, 1961, p. 178-189) ; sa démonstration n'emporte cependant pas la conviction, puisqu'une étude approfondie du *Περὶ ἑρμηνείας* permet de le dater du début du I^{er} siècle a.C.n. (P. CHIRON, *Rhétteur méconnu*, 2001, p. 311-370 et surtout 362-370). Denys n'a donc pu connaître personnellement son auteur. Au reste, le nom de Démétrios est tellement répandu en Grèce que la thèse de G. P. Goold s'avérait d'emblée très fragile.

⁸³ Pour G. P. GOOLD, *Professorial Circle*, 1961, p. 172, il est « the leading professor of Greek literature » ; voir aussi R. J. H. SHUTT, *Dionysius*, 1935, p. 140 ; J. X. H. ATKINS, *Literary Criticism* 1, 1952, p. 108 ; ST. USHER, *Historians*, 1969, p. 238. A. J. S. SPAWFORTH, *Shades of Greekness*, 2001, p. 378, dépeint Denys en gourou.

⁸⁴ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 2, 4 : « je n'ai pas l'audace de te contredire » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1992).

⁸⁵ Comme le suggère G. AUJAC, *Introduction*, 1978, p. 26, n. 1.

proconsul d'Achaïe : sans doute n'est-ce pas l'effet du hasard si les *Antiquités romaines* citent, parmi les familles albaines descendantes des Troyens, la *gens Metilia*⁸⁶. Ainsi surtout des Aelii Tuberones. Il est de coutume, depuis le II^e siècle a.C.n., que les intellectuels grecs résidant à Rome évoluent sous la protection d'un 'patron' issu de l'aristocratie ; pour Denys, ce patron a nom Q. Aelius Tubero⁸⁷. Conceptions littéraires, érudition, goût pour l'histoire et peut-être même amitiés familiales⁸⁸ : tout prédispose les deux hommes à s'apprécier. Quintus appartient à une famille de grand renom, qui compte parmi ses ancêtres le grand Paul-Émile⁸⁹ et un célèbre juriste, prénommé lui aussi Quintus, proche du philosophe Panétios⁹⁰. Le patron de Denys a pour père Lucius Aelius, qui reçoit de Posidonios la dédicace de l'un de ses ouvrages⁹¹ ; quant à ses fils, Quintus et Sextus, ils se parent du titre consulaire, respectivement en 11 a.C.n. et en l'an 4 de notre ère⁹². L'élévation de sa famille prédispose l'ami et protecteur de Denys à une brillante carrière. Elle commence dans les prétoires, mais un échec face à Cicéron dans l'affaire Ligarius écarte définitivement le jeune homme des joutes oratoires. Il décide alors de consacrer sa vie à l'étude du droit, des sciences⁹³ et surtout de l'histoire. Atticiste fervent, Quintus voit dans la langue de Thucydide l'apogée du génie grec et s'efforce dès lors d'imiter scrupuleusement l'historien athénien – un penchant moqué

⁸⁶ Denys d'Halicarnasse dédie à son jeune élève Rufus Métilius son traité *De compositione uerborum* en guise de cadeau d'anniversaire : DION. HAL., *DCV*, 1, 1-4 ; 20, 23 ; 26, 17. Il évoque son père comme κάμοι τιμιώτατος φίλων (*DCV*, 1, 4). La *gens Metilia* est mentionnée lors de la destruction d'Albe sous le règne de Tullus Hostilius (*AR*, III, 29, 7) ; elle est absente en revanche dans le récit parallèle de Tite-Live (*LIV.*, I, 30, 2) ; sur cette interpolation dionysienne, voir G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 132, n. 2 ; ID., *Historical Problems*, 1979, p. 70 ; A. HURST, *Critique grec*, 1982, p. 848-849 ; J.-H. SAUTEL, *Notes complémentaires*, 1999, p. 141.

⁸⁷ Denys dédie à son protecteur son traité *De Thucydide* (DION. HAL., *De Thuc.*, 1, 1 et 55, 5 ; voir aussi *Ad Amm.* II, 1, 1). Sans doute Quintus se cache-t-il, dans la *Préface aux Antiquités romaines*, derrière l'expression οἱ λογιώτατοι ἄνδρες οἷς εἰς ὀμιλίαν ἦλθον (*AR*, I, 7, 3 : « les hommes très cultivés que je vins à fréquenter » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]).

⁸⁸ Le père de Quintus, Lucius, fut légat en Asie sous le proconsulat du frère de Cicéron (CIC., *Ad Quint. fr.*, I, 1, 10 [= 30, 10 CONSTANS]) ; or nous avons vu déjà qu'Halicarnasse connaissait à l'époque une véritable renaissance, attribuée par l'orateur latin à l'action de son frère (voir ci-dessus, p. 6). Il est tentant dès lors, même si la chose est indémontrable, d'envisager que des liens d'amitié ont pu se créer entre les légats de Quintus Tullius et l'élite de la cité carienne, à laquelle appartenait sans nul doute Alexandre, le père de Denys.

⁸⁹ PLUT., *Aem.*, 5, 6-10 ; 28, 11-13.

⁹⁰ Ce Quintus Aelius Tubero, petit-fils de Paul-Émile, est resté célèbre pour sa frugalité : CIC., *De orat.*, III, 87 ; *De Off.*, III, 63 ; *Mur.*, 75-76 ; *Brut.*, 117 ; PLIN., *NH*, XXXIII, 142 ; VAL. MAX., IV, 3, 7 et VII, 5, 1 ; TAC., *Ann.*, XVI, 22, 4 ; ATHEN., VI, 274 c-e. Sur ses contacts avec Panétios, voir CIC., *Acad.*, II, 135 et, parmi les Modernes, A. D. LEEMAN, *Orationis Ratio*, 1963, p. 198 ; B. FORTE, *Rome and the Romans*, 1972, p. 92, n. 143 ; 195 et R. SYME, *Augustan Aristocracy*, 1986, p. 305.

⁹¹ H. STRASBURGER, *Poseidonios*, 1965, p. 40. Cicéron, qui le connaît bien, dresse son portrait en ces termes flatteurs : *eruditissimus et Graecis litteris et Latinis, antiquitatisque nostrae et in inuentis rebus et in actis scriptorumque ueterum litterate peritus* (CIC., *Brut.*, 205 : « très versé dans les lettres grecques et latines, connaissant en érudit le passé de Rome, tant au point de vue des institutions que des faits, connaissant aussi très bien nos vieux auteurs » [trad. J. MARTHA, C.U.F., 1923]).

⁹² Quintus fut également, en 17 a.C.n., l'un des *quindecemviri* présidant aux Jeux Séculaires (*CIL*, VI, 32323, l. 152). Sur la carrière des deux frères, on verra T. P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics*, 1979, p. 135-136 ; R. SYME, *Augustan Aristocracy*, 1986, p. 306-307 et 309.

⁹³ Sur sa connaissance approfondie du droit romain, voir GELL., *NA*, I, 22, 7 ; quant à Pline l'Ancien, il invoque l'autorité de Quintus en astronomie : PLIN., *NH*, XVIII, 235.

par Denys, auquel on ne pourra reprocher sa complaisance⁹⁴... Cette passion pour Thucydide pousse Quintus à s'adonner lui-même à l'histoire : suivant en cela le sillage de son père Lucius, il publie une œuvre historique importante, utilisée tant par Tite-Live que par Denys⁹⁵. La familiarité qui s'instaure entre l'aristocrate romain et l'historien d'Halicarnasse joue à n'en pas douter un rôle déterminant pour ce dernier ; la réputation de Quintus ouvre probablement bien des portes à son protégé, lui permettant de puiser aux meilleures sources l'information dont il nourrira ses *Antiquités romaines*. Il est en outre intéressant de noter que la *gens Aelia Tubero* est inscrite dans un réseau d'alliances avec les Aelii Galli, protecteurs de Strabon : n'est-il pas tentant dans ces conditions de penser que l'historien d'Halicarnasse et le géographe d'Amasie se sont rencontrés à Rome et appartiennent au même cercle élargi d'intellectuels ? Hypothèse d'autant plus séduisante que Strabon, qui fait allusion à Denys dans son œuvre⁹⁶, partage aussi son enthousiasme pour la renaissance culturelle grecque qui marque ces années⁹⁷. Enfin, il nous faut encore remarquer que tant les Tubérons que les Galli appartiennent à l'entourage de Séjan, lui-même intime de Tibère⁹⁸. Or, quand on sait l'intérêt du futur empereur pour la civilisation grecque⁹⁹, quand on sait aussi l'importance des enjeux orientaux dans la mise en place d'un principat durable¹⁰⁰, on perçoit le rôle de premier plan joué par les Aelii et leurs multiples connexions à travers le monde hellénique dans l'établissement et la consolidation du régime impérial. C'est dans ce contexte riche et passionnant que s'inscrit le long séjour romain de Denys.

⁹⁴ DION. HAL., *De Thuc.*, 25, 2 et 55, 4 ; voir aussi ce que dit Denys en 55, 5 : τούτων ἡδῖω μὲν <ἄν> εἶχόν σοι περὶ Θουκυδίδου γράφειν, ὃ βέλτιστε Κοῖντε Αἴλιε Τουβέρων, οὐ μὴν ἀληθέστερα (« j'aurais préféré, très cher Quintus Aelius Tubéron, t'écrire sur Thucydide des choses plus plaisantes : elles ne sauraient être plus vraies » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991, qui note le parallèle entre ces lignes et la fin de la lettre de Nicias aux Athéniens telle que nous la transmet THC., VII, 14, 4 – sans doute l'imitation est-elle consciente de la part de Denys]).

⁹⁵ Lucius s'adonne en effet à la recherche historique, ainsi qu'en témoigne CIC., *Ad Quint. fr.*, I, 1, 10 (= 30, 10 CONSTANS). Quant à Quintus, il est l'auteur d'une *Histoire* utilisée notamment par Tite-Live et Denys (voir LIV., IV, 23, 1 et X, 9, 6 ; DION. HAL., *AR*, I, 7, 3 et 80, 1 où Tubéron est qualifié de δεινὸς ἀνὴρ καὶ περὶ τὴν συναγωγὴν τῆς ἱστορίας ἐπιμελής). Son *Histoire* couvre tout le passé de l'*Vrbs*, de la chute de Troie (AEL. TUB., fr. 2 PETER [= SERV., *ad Aen.*, II, 15]) aux guerres civiles (AEL. TUB., fr. 11 PETER [= SUET., *Caes.*, 83, 1]). Sur l'œuvre historique de Quintus Tubéron, on se reportera notamment à S. F. BONNER, *Literary Treatises*, 1939, p. 4-5 ; A. D. LEEMAN, *Oratoris Ratio*, 1963, p. 180-181 ; R. WERNER, *Praenomen*, 1968, p. 509-511 ; M. H. CRAWFORD, *Greek Intellectuals*, 1978, p. 335, n. 55 ; T. P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics*, 1979, p. 135-138 ; G. W. BOWERSOCK, *Historical Problems*, 1979, p. 68-70 ; A. M. BIRASCHI, *Elio Tuberone*, 1981, p. 198-199 ; R. SYME, *Augustan Aristocracy*, 1986, p. 305-306 ; T. P. WISEMAN, *Practice and Theory*, 1987, p. 251 ; J.-M. ANDRE, *Idéologie et traditions*, 1992, p. 13-15 et 18 ; S. P. OAKLEY, *Commentary* 1, 1997, p. 93-94.

⁹⁶ STR., XIV, 2, 16 (C 656), cité ci-dessous, p. 97-98. Parmi les Modernes, voir G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 129-130 ; ID., *Historical Problems*, 1979, p. 70 ; A. M. BIRASCHI, *Elio Tuberone*, 1981, p. 198-199.

⁹⁷ STR., XIV, 1, 41 (C 648) où Strabon exprime sa condamnation de l'asianisme.

⁹⁸ Séjan est le fils adoptif de L. Aelius Gallus, second préfet d'Égypte et patron de Strabon : G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 128 et 133 ; A. M. BIRASCHI, *Elio Tuberone*, 1981, p. 198 ; R. SYME, *Augustan Aristocracy*, 1986, p. 300-305 et 308 ; CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 123.

⁹⁹ TAC., *Ann.*, IV, 58, 1 ; SUET., *Tib.*, 70, 1-6 et parmi les Modernes G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 133-134 ; ID., *Augustus and the East*, 1984, p. 170 ; R. SYME, *Augustan Aristocracy*, 1986, p. 349-350.

¹⁰⁰ G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the East*, 1984, p. 169-185.

I. 3. Itinéraires, itinérances : une vie sur la frontière

La trace de Denys se perd en 7 a.C.n., année de publication du premier livre des *Antiquités romaines*¹⁰¹. Les dernières années de sa vie retrouvent le mystère qui embrume sa jeunesse. Sans doute Denys demeure-t-il dans l'*Vrbs* quelques années encore, afin de mettre un terme à la parution de son œuvre historique. Pour le reste, les Modernes doivent se contenter d'une triste compagne, l'incertitude. Peut-être Denys meurt-il dans l'*Vrbs*, cette Ville qu'il a aimée et placée au centre de ses recherches. Peut-être aussi regagne-t-il au soir de sa vie – nostalgie ? devoirs familiaux ? – sa terre natale. Deux témoignages byzantins semblent orienter vers cette seconde piste. Photios évoque, parmi les manuscrits de sa *Bibliothèque*, un lexique de mots attiques qu'il attribue à un certain Aelius Denys d'Halicarnasse¹⁰² ; la Souda, d'autre part, nous apprend que cet Aelius Denys, sophiste et musicien, vit sous le règne d'Hadrien et descend de l'historien augustéen¹⁰³. Trop heureux de ces convergences, certains Modernes ont conclu au possible retour de Denys à Halicarnasse, où sa famille se serait ensuite maintenue¹⁰⁴. La réalité s'avère plus obscure. Aelius Denys doit peut-être sa prétendue ascendance à la seule fantaisie de la Souda¹⁰⁵ ; en outre, son gentilice Aelius peut lui avoir été conféré par l'empereur Hadrien et perdre du même coup son caractère d'héritage familial¹⁰⁶. La prudence la plus élémentaire oblige donc à reconnaître que Denys a terminé sa vie comme il l'avait commencée : dans le silence.

De son parcours trop mal connu se détachent pourtant certaines caractéristiques. On est frappé, tout d'abord, par l'importance des métissages culturels qui jalonnent l'existence de Denys. Sans doute sa naissance dans une ville aussi bigarrée qu'Halicarnasse contribue-t-elle à expliquer sa fascination pour les frontières et – indispensable corollaire – les ponts qui les traversent. Grandir entre Doriens et Ioniens, entre Grecs et Cariens l'amène à transcender les définitions trop étroites et développe sa curiosité comme son sens de l'ouverture aux différences. Aussi serions-nous bien en peine de trouver dans son œuvre la moindre trace du

¹⁰¹ DION. HAL., *AR*, I, 3, 4 et 7, 2. L'année 7 a.C.n. voit accéder au consulat le futur Empereur Tibère et Gn. Calpurnius Pison. Il est probable que la publication du premier livre des *Antiquités romaines* précède celle de la suite de l'œuvre, tant ce livre occupe par rapport aux autres une position particulière : point ici de narration historique, mais plutôt une reconstitution, à finalité démonstrative, de l'ethnogenèse du peuple romain. Le résumé des résultats acquis au cours de cette enquête ouvre le second livre (II, 1, 1-4), et peut-être est-ce là un indice supplémentaire de la parution différée de celui-ci.

¹⁰² PHOT., *Bibl.*, 152.

¹⁰³ SUID., *s. u.* Διονύσιος Ἀλικαρνασσεύς.

¹⁰⁴ Voir par exemple G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 130 ; ID., *Historical Problems*, 1979, p. 72 ; CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 141 ; J.-CL. RICHARD, *Deux discours*, 1993, p. 134 et 141, n. 52, qui tous notent que le gentilice *Aelius* pourrait avoir été porté déjà par l'historien, auquel ses liens étroits avec Quintus Aelius Tubero auraient valu la citoyenneté romaine. On a parfois argué que le traité que Denys consacre à *Dinarque*, retenu comme le dernier de ses écrits, aurait été rédigé à partir de la bibliothèque de Pergame : CL. E. SCHULTZE, *Authority*, 2000, section 5, n. 54 – mais ce n'est bien sûr là qu'une hypothèse indémontrable dans l'état actuel de nos connaissances.

¹⁰⁵ K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 8-10.

¹⁰⁶ Ce que reconnaît G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 130.

dédain pour les Romains pourtant si répandu parmi les Grecs. La capacité de Denys à se jouer des frontières apparaît nettement lors de son séjour à Rome. Arrivé dans l'*Vrbs*, l'historien fréquente en effet un milieu hétéroclite, où se côtoient aristocrates Romains et hommes de lettres venus de tous les horizons du monde grec¹⁰⁷.

Ce goût de Denys pour ce qu'il est convenu d'appeler, en notre XXI^e siècle, le multiculturalisme, s'accompagne chez lui d'une faculté d'intégration et d'adaptation à des environnements variés. Lorsqu'il apprend la victoire définitive d'Octave sur ses rivaux, il n'hésite pas à quitter un monde connu pour partir à la conquête d'horizons nouveaux : Rome ! Denys décide, sitôt installé, d'y apprendre le latin – une résolution suffisamment rare encore de la part d'un Grec pour être soulignée¹⁰⁸. Son irréprochable bilinguisme ne teinte pas seulement sa langue natale : c'est toute sa personnalité qui se trouve remise en question¹⁰⁹. La maîtrise du latin dont témoigne Denys s'accompagne en outre d'une véritable acculturation : le fils d'Halicarnasse s'imprègne de la culture romaine au point d'en épouser les idéaux et les interdits¹¹⁰. Il ne se départit jamais pour autant d'une claire conscience de ses origines helléniques : malgré sa parfaite intégration à la société dans laquelle il vit, Denys continue à réagir en Grec dans bien des domaines. Un exemple s'avère particulièrement révélateur de ce phénomène : c'est pour contrer la propagande diffusée dans l'entourage de souverains barbares (βασιλεῖς βάρβαροι) que Denys entreprend la rédaction de ses *Antiquités romaines*¹¹¹ ; or il est communément admis que les historiens propagandistes ainsi décriés évoluent dans l'entourage de Mithridate, le roi du Pont défait par Pompée en 66 a.C.n.¹¹² – c'est dire assez que, sur ce point précis, l'historien d'Halicarnasse ne se réfère pas tant à l'actualité du monde romain qu'aux événements qui ont marqué l'Asie Mineure de son enfance. L'enracinement au milieu d'origine reste pour lui fondamental. Ainsi, malgré son intégration réussie à la société romaine, Denys laisse-t-il percevoir la tension permanente qui existe chez lui entre culture originelle et culture d'adoption – entre Halicarnasse et Rome.

¹⁰⁷ Certains Modernes estiment par exemple que le Sicilien Caecilius de Calé-Acté serait d'origine juive : J. X. H. ATKINS, *Literary Criticism* 1, 1952, p. 106 ; A. D. LEEMAN, *Genre et style*, 1955, p. 197 ; G. P. GOOLD, *Professorial Circle*, 1961, p. 169 ; A. DIHLE, *Atticismus*, 1992, col. 1170.

¹⁰⁸ Voir ci-dessus, p. 11-12.

¹⁰⁹ Comme l'a bien montré l'étude consacrée par M. Dubuisson à Polybe : « la langue et la mentalité entretiennent d'étroits rapports réciproques : la première façonne la seconde, qui la modèle en retour. L'influence d'une langue étrangère est donc inséparable de celle qu'exerce la mentalité du peuple qui la parle. Quiconque utilise couramment une seconde langue acquiert des façons différentes de penser ou de voir les choses, qui peuvent s'ajouter aux siennes propres ou au contraire les supplanter » (M. DUBUISSON, *Polybe*, 1985, p. 134 ; voir aussi p. 133-135 et 279-288 ; ID., *Problèmes de bilinguisme*, 1981, p. 28 ; ID., *Traduction*, 1984, p. 217-218).

¹¹⁰ Pour ne retenir qu'un exemple, notons que les chapitres des *Antiquités romaines* consacrés à la législation morale romuléenne soulignent avec emphase la préférence accordée par l'historien aux régulations romaines concernant le mariage et l'éducation des enfants ; les Grecs, répète-t-il à l'envi en ce passage, auraient beaucoup à apprendre de l'exemple romain (DION. HAL., *AR*, II, 24, 1-27, 4 et ci-dessous, p. 337-339).

¹¹¹ DION. HAL., *AR*, I, 4, 3.

¹¹² Sur ce sujet l'étude fondamentale est celle de D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 117-152.

C'est que l'acculturation ne passe pas par l'abandon de l'identité première, mais se définit davantage par l'interaction de celle-ci avec l'identité acquise au contact d'une culture nouvelle. Ce processus de mélange est complexe et perpétuellement renouvelé ; c'est en lui que Denys puise la richesse qui nourrit sa pensée. En effet, fort de son adhésion intime aux mondes grec et romain, il peut s'employer à réduire les différences qui subsistent entre eux et à faire émerger une entité nouvelle, globale et intégrée – en un mot, gréco-romaine ! L'idée est radicalement neuve¹¹³. Alors que Polybe, au siècle précédent, s'attache encore à montrer ce qui distingue Grecs et Romains, Denys souligne pour sa part la profonde unité ethnique, culturelle et politique des deux peuples. Sa démarche fait de lui un Janus de l'historiographie grecque : il apparaît en effet comme celui qui, en promouvant un Empire politiquement romain mais culturellement hellène, apaise les déchirements des historiens grecs sur la question de l'acceptation de l'hégémonie de l'*Vrbs* ; d'autre part, en tant que premier théoricien d'un monde gréco-romain, il ouvre la voie à une aventure intellectuelle hors du commun, celle de la seconde sophistique.

Loin de faire de lui un 'demi-Grec' ou un 'Romain incomplet', les identités multiples de Denys, forgées entre Hellade et Asie, hellénisme et barbarie, mondes grec et romain, lui permettent de poser sur l'Empire universel qui se met en place avec Auguste un regard dont l'acuité ne cesse de nous étonner.

¹¹³ ... Et n'a rien perdu aujourd'hui de sa puissance, tant il reste vrai que « our modern habit of thinking of 'greek history' and 'roman history' as two separate things is a real obstacle to understanding » (T. P. WISEMAN, *Remus*, 1995, p. 35).

II. L'atelier de Denys d'Halicarnasse : conceptions et pratiques historiographiques

*L'historien n'a ni à interpréter (puisque les faits existent),
ni à prouver (puisque les faits ne sont pas l'enjeu
d'une controverse) : il lui suffit de rapporter les faits,
soit comme 'reporter', soit comme compilateur.
Il n'a pas besoin pour cela de dons intellectuels vertigineux.*

Paul VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*

L'homme dont nous avons suivi jusqu'ici les traces évanescentes laisse place à son œuvre : tant de pages offertes ! Dans le contraste entre les éparses données biographiques et l'abondance du corpus transmis jusqu'à nous se tient la vie de Denys, tout entière consacrée à la dévorante passion de l'étude. On a coutume de distinguer dans l'œuvre dionysienne la voix de l'historien, auteur des monumentales *Antiquités romaines*¹¹⁴, et celle du rhéteur et critique littéraire, qui se donne à entendre dans cinq traités et trois lettres regroupés sous le titre d'*Opuscles rhétoriques*¹¹⁵. Le cloisonnement est commode. Il manque cependant de

¹¹⁴ Des vingt livres que compte l'ouvrage, les dix premiers sont conservés intégralement. Le livre XI, mutilé, nous est cependant parvenu presque entier. On ne peut malheureusement en dire autant des livres XII à XX, transmis sous la forme de fragments. Cela suscite bien des interrogations. Il convient en effet de différencier abrégés (tels ceux copiés dans deux manuscrits milanais, l'*Ambrosianus* Q 13 sup. et l'*Ambrosianus* A 80 sup., sur lesquels on se reportera à V. FROMENTIN, *Manuscrits*, 1994, p. 111-115 et à J.-H. SAUTEL, *Épitomé*, 2000, p. 71-92) et citations littérales du texte dionysien (reprises dans les anthologies byzantines, notamment celle commandée par Constantin VII Porphyrogénète) : les premiers offrent seulement l'esprit de l'original, tandis que les secondes y joignent la lettre – l'historien moderne doit tenir le plus grand compte de cette distinction fondamentale, notamment s'il entend étudier le vocabulaire de l'auteur. Une seconde question tient à la difficulté d'assigner aux fragments transmis une place au sein de l'œuvre : on a par exemple longtemps tenu pour impossible de distinguer les livres XVII et XVIII, jusqu'à ce que le récent travail de S. Pittia et de ses collaborateurs propose un ordonnancement plausible des fragments issus de ces deux livres. Enfin, il importe également de s'interroger sur la représentativité des extraits conservés par rapport à l'ensemble du texte dionysien. Ainsi, de ce que les fragments évoquent deux fois seulement la figure de Camille (XIV, 3 et 8-10 = XIV f et k PITTIA) et consacrent une place très importante à celle de Fabricius (dans les livres XIX-XX), on se gardera de conclure que Denys privilégie le second et néglige le premier : la faiblesse ou la densité de leurs représentations respectives trahit davantage les centres d'intérêts des abrégiateurs et compilateurs des *Antiquités romaines* que l'orientation du texte dionysien lui-même. Sur les questions suscitées par la transmission des livres XII à XX, on verra les remarques importantes formulées par S. PITTIA, *Introduction*, 2002, p. 27-48. Sur la problématique plus générale des historiens transmis par fragments, on lira avec intérêt G. SCHEPENS, *Jacoby*, 1997, p. 148-164 ; D. LENFANT, *Fragments*, 1999, p. 103-121.

¹¹⁵ Les traités qui nous sont parvenus intégralement sont consacrés aux *Orateurs antiques*, à l'agencement des mots, ainsi qu'aux œuvres de Démosthène, Thucydide et Dinarque. Les lettres sont adressées, pour l'une à Pompée Gémios, pour les autres à Ammée. Nous possédons également d'importants extraits d'un traité *Sur l'imitation*. L'ordre chronologique dans lequel ces textes ont été rédigés est malaisé à établir : on verra la synthèse que proposent sur cette question délicate S. F. BONNER, *Literary Treatises*, 1939, p. 25-38 ; G.

pertinence. Œuvre historique et réflexion littéraire constituent certes les deux pôles de l'activité intellectuelle de Denys ; mais ces pôles ne se superposent pas – ils sont intimement entremêlés. Denys n'a pas, bien entendu, travaillé successivement à l'un puis à l'autre : sa vie durant, il alimente au contraire le 'pôle historique' de ses recherches pour le 'pôle rhétorique', et vice-versa. L'aller-retour est permanent et invite dès lors les Modernes à jeter des ponts entre les deux rives de l'œuvre dionysienne. Le contenu même des *Opuscles rhétoriques*, qui font une large place à l'analyse des grands textes historiques grecs, engage lui aussi au rapprochement. C'est dans cette optique de lecture de l'historien Denys à l'aune des préceptes énoncés par le théoricien Denys que nous voudrions visiter, dans les pages qui suivent, l'atelier où les *Antiquités romaines* ont vu le jour.

II. 1. Double jeu : les deux carrières de Denys

Comme tant d'autres Grecs installés dans la capitale impériale, Denys d'Halicarnasse enseigne. Rien de comparable pourtant entre la foule des professeurs anonymes, parfois d'origine servile, qui apprennent la langue grecque et les rudiments de l'art rhétorique aux enfants de la bonne société romaine, et Denys, qui fait davantage figure de conférencier pour l'élite intellectuelle □ grecque ou romaine – de l'*Vrbs*. L'enseignement de Denys, exigeant, s'adresse en effet à un public qui non seulement maîtrise parfaitement la langue grecque mais a également une connaissance approfondie de la littérature des V^e et IV^e siècles a.C.n., cet âge d'or de la pensée hellénique. Quintus Aelius Tuberus, destinataire du traité *Sur Thucydide* apparaît ainsi comme un bon spécialiste de l'historien athénien, dont il s'efforce d'imiter le style ; quant à Ammée, autre interlocuteur privilégié de Denys, le simple fait que lui soit dédié l'œuvre la plus ambitieuse des *Opuscles rhétoriques* (le traité *Sur les orateurs antiques*) indique assez qu'il devait appartenir aux meilleurs cénacles intellectuels. Denys lui-même reconnaît en plus d'une occasion que ses ouvrages sont destinés à des lecteurs avertis. Dans le traité sur Démosthène, il affirme par exemple : ἅμα πρὸς ἐπισταμένους (οὐ γὰρ δὴ γε τοῖς ἀπείροις τοῦ ἀνδρὸς τάδε γράφω) τὸ δεῖξαι τὰ πράγματα συμβολικῶς ἀπόχρη¹¹⁶. Cette insistance sur les qualités du public relève certes, en une certaine mesure, de la *captatio benevolentiae*, mais il faut reconnaître que seules des personnes versées dans les lettres grecques classiques peuvent suivre dans le détail les exposés dionysiens.

KENNEDY, *Art of Rhetoric*, 1972, p. 344-346 ; M. LEBEL, *Évolution*, 1976, p. 84-85 ; G. AUJAC, *Introduction*, 1978, p. 22-28 et K. S. SACKS, *Historiography*, 1983, p. 83-87.

¹¹⁶ DION. HAL., *De Dem.*, 46, 4 : « il est vrai que, pour des connaisseurs (et je n'écris pas ce traité pour des gens qui ignoreraient tout de cet orateur [Démosthène]), une démonstration de principe suffit » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1988). Voir aussi, dans le même sens, *De Is.*, 15, 4 : οὐθ'ὁ πρὸς τοὺς ἐπισταμένους τὰ πράγματα λόγος ἐν τῷ πλήθει τῶν παραδειγμάτων τὸ πιστὸν ἔχει ἀλλ'ἀρκεῖ τοῖς τοιούτοις καὶ ἡ βραχεία δὴλωσις (« au reste, quand on s'adresse à des connaisseurs, ce n'est pas la quantité des exemples qui donne du crédit à une théorie ; il suffit pour eux d'indications succinctes » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978]). À ces références, on ajoutera notamment *De Lys.*, 10, 1 ; *De Dem.*, 13, 10 ; 14, 2 ; 42, 1 et 49, 2 ; *De Thuc.*, 8, 3 ; *Ad Pomp.*, 1, 1.

Face à ce public averti, Denys est dégagé de toute contrainte d'ordre pédagogique. Il peut déployer à l'envi sa méthode critique, parfois provocante, toujours érudite et pénétrante, visant à susciter la réflexion et le débat d'idées. Ce penchant de Denys pour des exposés à la forme libre, où l'on s'attarde ici sur un détail pour passer plus rapidement sur un autre point, où l'on s'efforce constamment de maintenir une certaine hauteur de vues malgré l'analyse serrée des textes, témoigne on ne peut mieux de son refus d'un académisme trop étroit. On sent poindre, en plusieurs endroits des *Opuscles rhétoriques*, une véritable aversion pour les exposés trop systématiques, jugés plus appropriés pour des étudiants débutants que pour de fins lettrés. Aussi est-ce à contrecœur que Denys accepte, à la demande de son ami Ammée, de préciser sa pensée sur le style de Thucydide : σοῦ δὲ ὑπολαμβάνοντος ἦπτον ἡκριβῶσθαι τὰς γραφάς [...], ἀκριβεστέραν δὲ τὴν δῆλωσιν τῶν ιδιωμάτων τοῦ χαρακτήρος ἔσεσθαι νομίζοντος εἰ παρὰ μίαν ἐκάστην τῶν προθέσεων τὰς λέξεις τοῦ συγγραφέως παρατιθείην, ὃ οἱ τὰς τέχνας καὶ τὰς εἰσαγωγὰς τῶν λόγων πραγματευόμενοι ποιοῦσιν, προελόμενος εἰς μηδὲν ἐλλείπειν, καὶ τοῦτο πεποίηκα, τὸ διδασκαλικὸν σχῆμα λαβὼν ἀντὶ τοῦ ἐπιδεικτικοῦ¹¹⁷. Ce refus du didactisme et d'une approche 'scolaire'¹¹⁸ montre que Denys préfère ses recherches à l'enseignement, même s'il s'en laisse parfois distraire pour répondre aux questions de ses amis¹¹⁹. Tout dans son œuvre manifeste la variété de ses lectures et de ses centres d'intérêt, et le soin avec lequel il effectue ses recherches¹²⁰ indique assez que c'est dans cette activité qu'il s'épanouit. Cela implique, pensons-nous, un statut social assez élevé, puisque Denys peut se passer de charges d'enseignement rémunératrices et se démarquer de son 'patron' romain, Quintus Aelius Tubero, en toute liberté¹²¹. Comme le remarque Cl. E. Schultze, « his teaching was [...] as a favour : he was not a poor hireling tutor ».

¹¹⁷ DION. HAL., *Ad Amm.* II, 1, 2 : « puisque tu crois pour ta part que mes écrits manquent de précision [...], et puisque tu estimes que mes indications sur les particularités propres à ce type de style gagneraient en précision si, prenant une par une chacune de mes allégations, je l'illustrais par des exemples empruntés à l'historien [Thucydide], comme on le fait dans les ouvrages de rhétorique, traités ou manuels élémentaires, pour ne pas prêter le flanc à la critique, j'ai décidé de m'exécuter, prenant le ton du professeur, au lieu de celui du conférencier » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991). À la lecture de la *Seconde lettre à Ammée*, on sent croître l'exaspération de Denys, qui s'efforce manifestement de se débarrasser aussi rapidement que possible d'une tâche jugée ingrate. La *Lettre* se termine de façon on ne peut plus abrupte : πολλὰ τοιαῦτά τις ἂν εὔροι δι' ὅλης αὐτοῦ τῆς ἱστορίας λεγόμενα, ἱκανὰ δὲ καὶ ταῦτα δείγματος ἕνεκα εἰρησθαι (*Ad Amm.* II, 17, 1 : « on pourrait trouver mille exemples du même genre dans l'ensemble de son histoire ; ceux-ci suffisent pour ma démonstration » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991]).

¹¹⁸ DION. HAL., *De Dem.*, 46, 3 ; *DCV*, 22, 8.

¹¹⁹ Ainsi, pour répondre à Quintus Aelius Tubéron qui s'interroge sur le jugement porté sur Thucydide dans le traité *Sur l'imitation*, Denys abandonne momentanément les recherches qu'il mène en vue de son ouvrage sur Démosthène : DION. HAL., *De Thuc.*, 1, 4.

¹²⁰ Il note par exemple, dans la *Préface* au *De antiquis oratoribus* : ἐγὼ γοῦν οὐδεμιᾷ τοιαύτῃ περιτυχὼν οἶδα γραφῇ, πολλὴν ζήτησιν αὐτῶν ποιησάμενος. Οὐ μὲν δὴ διαβεβαιοῦμαι γε ὥς δὴ καὶ σαφῶς εἰδῶς : τάχα γὰρ ἂν εἴεν τινες αἱ ἐμὲ διαλανθάνουσαι τοιαῦται γραφαί (DION. HAL., *DAO*, 4, 3 : « je ne suis moi-même en tout cas jamais tombé sur un ouvrage de ce genre, en dépit de diligentes recherches. Je n'irai pourtant pas jusqu'à certifier comme de source sûre qu'il n'en existe pas : peut-être quelque traité m'aura-t-il échappé » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978]).

¹²¹ CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 123.

Cependant, les recherches principales de Denys concernent moins la littérature que l'histoire. Si Strabon évoque Denys comme συγγραφεύς et non comme ῥήτωρ, cela n'est pas, pensons-nous, dû au hasard¹²² : sans doute est-ce ainsi que le compatriote d'Hérodote aime à se définir. Sans doute aussi est-ce dans ce qualificatif que le public le reconnaît. Le fait d'être identifié comme historien par ses lecteurs ne va d'ailleurs pas sans poser problème à Denys. Il prend soin de préciser, au seuil d'un traité consacré à l'analyse de l'œuvre thucydidéenne, que sa critique n'est pas motivée par la jalousie – un reproche qu'il s'attend à voir formulé contre lui. Pour s'en défendre, Denys souligne l'infériorité de son talent par rapport à l'historien athénien, mais ajoute aussitôt que cette infériorité n'interdit pas un jugement sans complaisance¹²³. Ainsi va Denys, toujours soucieux de légitimer son indépendance...

Les *Antiquités romaines* apparaissent comme le grand œuvre de sa vie, mené à bien après vingt-deux années de labeur : ἐν παντὶ τούτῳ χρόνῳ τὰ συντείνοντα πρὸς τὴν ὑπόθεσιν ταύτην διετέλουν πραγματευόμενος¹²⁴. On ne sait quand le projet s'est imposé à son auteur : Denys a-t-il quitté Halicarnasse dans le but de se documenter, à Rome, sur le passé de la Ville ? a-t-il conçu le désir d'écrire l'histoire de la plus ancienne Rome après avoir rencontré des personnalités telles Quintus Aelius Tubero, qui peuvent avoir éveillé son intérêt sur la question ? Il est vain de croire qu'existe pour ces interrogations une réponse définitive, mais une chose est sûre : Denys prend assez tôt dans sa vie la décision de rédiger ses *Antiquités romaines* et n'abandonne pas cet ambitieux dessein¹²⁵. Il s'inscrit ce faisant dans le sillage d'un illustre prédécesseur, Polybe, et devient, à sa suite, le second 'historien grec de Rome'¹²⁶. La spécificité de ce regard grec, ainsi que la rencontre constante entre les préceptes énoncés dans les *Opuscles rhétoriques* et l'exercice pratique que constituent les *Antiquités* nous invitent à réfléchir davantage sur le métier d'historien tel que le conçoit Denys.

¹²² STR., XIV, 2, 16 (C 656).

¹²³ DION. HAL., *De Thuc.*, 4, 1.

¹²⁴ DION. HAL., *AR*, I, 7, 2 : « j'ai passé tout ce temps à essayer de me procurer les renseignements relatifs à mon sujet » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹²⁵ Denys est pourtant connu pour promettre, parfois trop légèrement, des ouvrages qu'il n'écrit pas. De sa volonté d'étudier les œuvres de Démosthène, Eschine et Hypéride (DION. HAL., *DAO*, 4, 5 et *De Is.*, 20, 7), seul le traité sur Démosthène nous est parvenu ; nulle trace non plus de l'ouvrage projeté sur la matière des discours démosthénien (De Dem., 58, 5), de la comparaison générale entre Platon et Démosthène (De Dem., 32, 3), du traité sur le choix des mots (*DCV*, 1, 10). Sur ces renoncements dionysiens, voir G. M. A. GRUBE, *Critics*, 1968, p. 209 ; G. AUJAC, *Introduction*, 1978, p. 21 ; K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 353.

¹²⁶ Pour reprendre l'expression consacrée, laquelle s'attache à dire la particularité du regard de ces hommes qui, issus du monde hellénique et imprégnés de sa παιδεία, ont tenté de résoudre le mystère de l'incroyable accession des Romains au pouvoir universel ; on compte parmi eux des historiens aussi différents que Polybe, Appien, Arrien, Dion Cassius ou même Ammien Marcellin. Sur la prudence avec laquelle il importe de manier l'étiquette 'historien grec de Rome', voir les pertinentes remarques de É. FAMERIE, *Latin et grec*, 1998, p. 389-390.

II. 2. Un idéal : la μίμησις

Néanmoins, avant d'approfondir les questions liées à la pratique historique de Denys, nous voudrions prendre en considération une thématique qui parcourt toute son œuvre et apparaît comme l'étendard derrière lequel se rangent les deux facettes, littéraire et historique, de son activité créatrice. Le maître-mot pour qui entend résumer la multiplicité des écrits dionysiens pourrait bien tenir en trois syllabes : μίμησις. La doctrine de l'imitation traverse en effet tant les *Opuscles rhétoriques* – où sa finalité est d'ordre stylistique – que les *Antiquités romaines* – qui soulignent sa valeur symbolique et morale. En quoi consiste-t-elle ? Où trouve-t-elle son origine ? Pourquoi Denys l'érige-t-il en idéal tout au long de son œuvre ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles il nous faut désormais tenter d'apporter des éléments de réponse.

a. La μίμησις, gage de l'excellence stylistique dans les Opuscles rhétoriques

L'un des principaux traités rhétoriques écrits par Denys d'Halicarnasse a pour titre Περὶ τῆς μιμήσεως ; c'est un texte ambitieux, qui, en trois livres, entend aborder tous les aspects théoriques et pratiques de l'imitation. On devine l'importance de l'analyse qui court en ce traité pour la compréhension de la pensée dionysienne. Du Περὶ τῆς μιμήσεως, pourtant, nous ne pouvons dire grand-chose : les aléas de la transmission des textes nous en privent en effet à jamais. Cependant, si le traité a disparu, nous en conservons quelques extraits significatifs, un épitomé et une longue citation du livre II dans la *Lettre à Pompée Gémios*¹²⁷. Denys lui-même en rappelle le plan général dans sa lettre à Pompée : au livre I, consacré à la recherche sur l'imitation, répond le livre II qui propose, très concrètement, et dans des genres variés – de la poésie à l'histoire, de la philosophie à l'art oratoire □, des auteurs à imiter ; enfin, le livre III, dont Denys précise qu'il n'en a pas terminé la rédaction au moment où il écrit à Pompée, propose des conseils sur la façon d'imiter les auteurs retenus¹²⁸.

Le fait que Denys entreprenne une étude de pareille ampleur sur l'imitation ne doit rien au hasard. Dans la plupart de ses autres traités rhétoriques, il reconnaît en effet poursuivre inlassablement le même objectif : ἐπεληλυθὼς οὐς ὑπελάμβανον ἐπιφανεστάτους εἶναι ποιητάς τε καὶ συγγραφεῖς [...], ἵνα τοῖς προαιρουμένοις γράφειν τε καὶ λέγειν εὖ

¹²⁷ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 2-6, 11. Sur la théorie dionysienne de l'imitation, on verra S. EK, *Herodotismen*, 1942, p. 2-4 ; G. KENNEDY, *Art of Rhetoric*, 1972, p. 346-350 ; H. FLASHAR, *Klassizistische Theorie*, 1979, p. 87-88 ; D. BATTISTI, *Imitazione*, 1990, p. 65-68 ; C. J. CLASSEN, *Rhetorik*, 1994, p. 327-333 ; Id., *Rhetoric*, 1995, p. 528 ; D. BATTISTI, *Sull'imitazione*, 1997, p. 9-30 ; T. WHITMARSH, *Politics of Imitation*, 2001, p. 72-75 et 92-93.

¹²⁸ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 1. Voir aussi, à propos du second livre du Περὶ τῆς μιμήσεως, *De Thuc.*, 1, 1.

καλοὶ καὶ δεδοκιμασμένοι κανόνες ὧσιν, ἐφ' ὧν ποιήσονται τὰς κατὰ μέρος γυμνασίας¹²⁹. Ainsi, dès le *Lysias*, que l'on considère généralement comme l'un des premiers opuscules dionysiens¹³⁰, cette volonté de fournir un modèle à imiter est-elle répétée à plusieurs reprises, au point d'apparaître comme un véritable leitmotiv¹³¹. On la retrouve dans bien d'autres textes¹³², et Denys signale à plus d'une reprise que les meilleurs auteurs classiques, eux aussi, ont éduqué leur talent par l'imitation d'illustres prédécesseurs. Démosthène, en qui il voit le plus brillant des orateurs anciens (ἀπάντων ῥητόρων κράτιστος)¹³³, puise son inspiration dans les meilleures pages de Thucydide, d'Isée ou d'autres prosateurs de renom¹³⁴. De même Hérodote trouve-t-il chez Homère des techniques pour varier son propos, avant d'être lui-même soumis à l'imitation de Xénophon¹³⁵ ! En rappelant à ses lecteurs la μίμησις mise en œuvre par les plus brillants auteurs du passé, Denys offre une légitimation à leur propre pratique de l'imitation et les encourage à la persévérance. C'est que se mettre dans les pas de génies littéraires ne va pas sans difficulté et requiert des efforts importants. Les *Opuscules rhétoriques* insistent tout particulièrement sur la nécessité d'un entraînement régulier : πᾶσί τε καὶ παντὸς μάλιστα τοῦτο παρεκελευσάμην ἀσκεῖν τὸ μέρος ἐν τοῖς Λυσίου παραδείγμασι ποιουμένους τὰς γυμνασίας. [6] Κράτιστα γὰρ <ἂν> ἀποδείξαιτο ταύτην τὴν ἰδέαν ὁ μάλιστα τοῦτον τὸν ἄνδρα μιμησάμενος¹³⁶. Sans ce travail constant, qui seul permet de conférer à l'imitation une grâce et un éclat spontanés (αὐτοφυῆς [...] χάρις καὶ ὥρα), celle-ci paraîtra scolaire et conventionnelle – des notions pour lesquelles on connaît l'aversion déclarée de Denys¹³⁷... Au reste, même des auteurs confirmés échouent parfois à imiter tel ou tel glorieux prédécesseur¹³⁸. La μίμησις demeure donc, aux yeux de Denys, un idéal dont la conquête n'est jamais assurée.

¹²⁹ DION. HAL., *De Thuc.*, 1, 1-2 : « j'ai passé en revue les poètes et les prosateurs que je tenais pour les plus fameux [...], [afin de] procurer à tous ceux qui cherchent à bien écrire et à bien parler des modèles beaux et éprouvés qui leur servent dans leurs exercices sur tel ou tel point » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991).

¹³⁰ M. LEBEL, *Évolution*, 1976, p. 84 ; G. AUJAC, *Introduction*, 1978, p. 24 ; K. S. SACKS, *Historiography*, 1983, p. 83 ; C. WOOTEN, *Tradition*, 1994, p. 126.

¹³¹ DION. HAL., *De Lys.*, 1, 6 ; 2, 3 ; 3, 9 ; 4, 3 ; 5, 2 ; 8, 7 ; 9, 5 ; 10, 2-3 ; 11, 4 ; 13, 3 ; 15, 6 ; 18, 5-6.

¹³² Voir par exemple DION. HAL., *DAO*, 4, 2 ; *De Isocr.*, 4, 4 ; *De Is.*, 13, 2 ; *De Thuc.*, 8, 3 ; 25, 2 ; 27, 1 ; 42, 5 ; 55, 2 et 4 ; *Ad Pomp.*, 6, 5 et 11 ; *De Din.*, 1, 1.

¹³³ DION. HAL., *De Thuc.*, 55, 2 ; voir aussi *De Dem.*, 33, 3.

¹³⁴ DION. HAL., *De Dem.*, 10, 4 et *De Thuc.*, 53, 1-55, 2 (pour l'imitation de Thucydide, sur laquelle on verra A. A. ANASTASSIOU, *Synkrisis*, 1964, p. 297-304) ; *De Is.*, 4, 4 (pour l'imitation d'Isée) ; *De Dem.*, 4, 4 ; 8, 2 ; 33, 3 et *De Din.*, 6, 4 (pour l'imitation des meilleurs traits de chacun des orateurs antérieurs). Démosthène est lui-même imité par Eschine (*De Dem.*, 35, 5) et Dinarque (*De Din.*, 5, 4 ; 8, 5).

¹³⁵ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 11 ; *De Thuc.*, 23, 7 (Hérodote imite Homère et les poètes) ; *Ad Pomp.*, 4, 1 (Xénophon imite Hérodote).

¹³⁶ DION. HAL., *De Lys.*, 18, 5-6 : « à tous donc, c'est pour cette partie-là surtout du discours que je conseille de prendre des modèles chez Lysias, dans leurs exercices d'entraînement. [6] Une imitation assidue de cet auteur permettrait de produire les meilleures narrations du monde » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978). Voir aussi *De Isocr.*, 4, 4 ; *De Thuc.*, 1, 2.

¹³⁷ DION. HAL., *De Din.*, 7, 5-6.

¹³⁸ DION. HAL., *De Lys.*, 2, 2 ; 10, 4 ; 13, 1 (à l'exception d'Isocrate, personne ne peut imiter Lysias) ; *De Dem.*, 1, 3 et *De Thuc.*, 52, 3 (les historiens échouent à imiter le style si particulier de Thucydide). Voir aussi *De Din.*, 8, 1-3.

b. Les Antiquités romaines, ou la μίμησις à l'œuvre dans la cité

Ἱστορία φιλοσοφία ἐστὶν ἐκ παραδειγμάτων

PS.-DION. HAL., *Ars Rhet.*, 11, 2, p. 375 USENER-RADERMACHER

Si l'œuvre rhétorique de Denys poursuit l'objectif, à travers l'étude d'auteurs classiques, de faire de ses lecteurs de meilleurs orateurs et de meilleurs écrivains, les *Antiquités romaines* proposent elles aussi un voyage de l'autre côté du miroir de la μίμησις. Plus question ici d'une imitation stylistique. L'idéal de μίμησις qui se donne à lire dans les *Antiquités* vise à l'édification des responsables politiques et des citoyens au moyen des exemples de bonne conduite fournis par les grands hommes du passé. C'est dans ce rôle de catalogue des actions dignes de susciter l'imitation qu'une œuvre historique trouve sa raison d'être.

Car l'histoire, aux yeux de Denys, se doit d'être utile aux hommes qui la lisent ; il le déclare d'emblée en affirmant dans sa *Préface* : [δεῖ] τοὺς ἀναγράφοντας ἱστορίας [...] πρῶτον μὲν ὑποθέσεις προαιρεῖσθαι καλὰς καὶ μεγαλοπρεπεῖς καὶ πολλὴν ὠφέλειαν τοῖς ἀναγνωσομένοις φερούσας¹³⁹. La conception n'est pas neuve : nombreux sont les historiens convaincus de l'utilité que revêt l'étude du passé pour fournir des paradigmes dignes d'imitation et d'émulation aux hommes présents et à venir. C'est Isocrate, dont on sait l'influence déterminante sur l'historiographie grecque postérieure, qui le premier attire l'attention sur l'intérêt que les hommes d'État peuvent tirer de l'imitation des faits passés. La perspective symbouleutique qu'il imprime à cette μίμησις se trouve tout entière résumée dans le traité offert au jeune souverain chypriote Nicoclès. Isocrate promet en effet : ἂν γὰρ τὰ παρεληλυθότα μνημονεύης, ἄμεινον περὶ τῶν μελλόντων βουλευέσει¹⁴⁰. À sa suite, historiens¹⁴¹ et orateurs¹⁴² insistent tour à tour sur la nécessité de nourrir la délibération et

¹³⁹ DION. HAL., *AR*, I, 1, 2 : « ceux qui écrivent des Histoires [...] [doivent] d'abord choisir des sujets beaux, nobles et présentant une grande utilité pour leurs futurs lecteurs » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998) ; voir aussi I, 2, 1 ; 6, 5.

¹⁴⁰ ISOCR., *Ad Nic.*, 35 : « si tu conserves le souvenir du passé, tu prendras de meilleures décisions pour l'avenir » (trad. G. MATHIEU et É. BREMOND, C.U.F., 1938) ; voir aussi *Areop.*, 78-79.

¹⁴¹ Parmi les historiens, on peut notamment citer POL., I, 1, 2 ; III, 31, 4-12 ; VII, 11, 2 ; IX, 2, 5 ; XII, 25 b 3 et f 2 ; LUC., *Hist. Conscr.*, 42. On verra en contrepoint les remarques de H. VERDIN, *Fonction de l'histoire*, 1974, p. 299 ; F. W. WALBANK, *Profit*, 1990, p. 265 ; R. B. RUTHERFORD, *Learning from History*, 1994, p. 62-65 ; L. DE BLOIS et J. A. E. BONS, *Platonic Philosophy*, 1992, p. 169.

¹⁴² Parmi les orateurs, voir notamment DEM., *Aristocr.*, 107 ; LYC., *Leocr.*, 124 ; QUINT., *Inst. Or.*, X, 1, 34. Dans sa *Rhétorique*, Aristote théorise l'emploi d'exemples du passé par les orateurs : ARST., *Rhet.*, I, 2 (1357 b 26-36) et 4 (1360 a 30-37) ; II, 20 (1393 a 28-b 4 et 1394 a 5-8) ; voir aussi PS.-ARST., *Rhet. ad Alex.*, 8, 1 (1429 a 21-27). Pour l'utilisation du passé selon cette finalité symbouleutique chez les orateurs, on se reportera aux commentaires de C. D. HAMILTON, *Rhetoric and History*, 1979, p. 296-298 ; M. NOUHAUD, *Utilisation de*

l'action politiques par l'expérience des Anciens : confronté à une situation de crise, un responsable tirera toujours avantage des modèles de comportement fournis par le passé. Denys n'est pas insensible à cette fonction symbouleutique de la μίμησις. Aussi dépeint-il dans ses *Antiquités* le jeune Romulus recourant, au moment de donner une πολιτεία à l'*Vrbs*, aux conseils de vieillards versés dans l'étude du passé (παρὰ τῶν πρεσβυτέρων [...] διὰ πολλῆς ἱστορίας ἐληλυθότων)¹⁴³. De même, il souligne plus d'une fois les avantages que les πολιτικοί, s'ils y prennent garde, peuvent puiser dans l'étude du passé et dans l'exploitation de modèles qu'ils y trouvent¹⁴⁴.

Néanmoins, chez Denys, la μίμησις a surtout une portée morale¹⁴⁵. Elle ne peut dès lors rester l'apanage d'un groupe restreint de citoyens, ceux qui sont à la tête de la πόλις, mais doit être pratiquée par l'ensemble de la population. Les *Antiquités romaines* visent en effet à l'édification de tous les Romains, dont Denys ne doute pas qu'ils auront à cœur de suivre les paradigmes éthiques laissés par leurs ancêtres : ἐξ ἧς ἀκριβῶς γραφείσης συμβήσεται τὰ κράτιστα καὶ δικαιοτάτα τῶν ἔργων [...], [4] τοῖς δὲ ἀπ'ἐκείνων τῶν ἰσοθέων ἀνδρῶν νῦν τε οὖσι καὶ ὕστερον ἐσομένοις μὴ τὸν ἥδιστόν τε καὶ ῥᾶστον αἰρεῖσθαι τῶν βίων ἀλλὰ τὸν εὐγενέστατον καὶ φιλοτιμότατον, ἐνθυμουμένους ὅτι τοὺς εἰληφότας καλὰς τὰς πρώτας ἐκ τοῦ γένους ἀφορμὰς [...] μηδὲν ἀνάξιον ἐπιτηδεύειν τῶν προγόνων¹⁴⁶. On le perçoit nettement à la lecture de cet extrait de la *Préface* : dans la vision idéalisée de la société romaine proposée par Denys, il s'instaure entre l'individu et son passé une relation intime et privilégiée, car l'imitation permet l'émulation. Les grands hommes fournissent à leurs descendants des modèles de comportement qui déterminent l'action de ceux-ci. C'est le cas par exemple de Publius Valérius Publicola, figure tutélaire de la République romaine ; non seulement les membres de sa *gens* s'efforcent de rivaliser avec lui en déployant mille et une vertus¹⁴⁷, mais plus largement ce sont tous les

l'histoire, 1982, p. 44-53 ; R. NICOLAI, *Storiografia*, 1992, p. 11 ; Y. L. TOO, *Rhetoric of Identity*, 1995, p. 59-60 ; T. L. PAPILLON, *Use of Myth*, 1996, p. 12-14 et 20 ; S. GOTTELAND, *Mythe et rhétorique*, 2001, p. 42-49.

¹⁴³ DION. HAL., *AR*, II, 3, 6.

¹⁴⁴ Voir par exemple DION. HAL., *AR*, V, 56, 1 ; 75, 1 ; VII, 66, 4 ; XI, 1, 1 et 4-5 qu'on éclairera par les remarques de H. VERDIN, *Fonction de l'histoire*, 1974, p. 296-301 ; K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 271-272 et 275-278 ; T. P. WISEMAN, *Lying Historians*, 1993, p. 144-145.

¹⁴⁵ On trouvera une allusion à la valeur éthique des παραδείγματα chez POL., I, 35, 9 ; XXIII, 14, 12 ; DIOD. SIC., I, 1, 4 ; 2, 8 ; XVI, 70, 2 ; LIV., *Praef.*, 10-11 ; PLUT., *Per.*, 1, 4 ; *Tim. (praef.)*, 1-6. Sur la finalité morale des exemples dans l'historiographie, voir notamment T. P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics*, 1979, p. 37-40 ; C. W. FORNARA, *Nature of History*, 1983, p. 104-120 ; K. S. SACKS, *Diodorus Siculus*, 1990, p. 23-26 ; F. W. WALBANK, *Profit*, 1990, p. 264 ; M. FOX, *Historical Myths*, 1996, p. 73-74 ; L. PORCIANI, *Forma proemiale*, 1997, p. 105-106 ; J. P. HERSCHBELL, *Concept of History*, 1997, p. 231-232 et 237-238 ; T. DUFF, *Virtue and Vice*, 2000, p. 66-71 ; PH. A. STADTER, *Rhetoric of Virtue*, 2000, p. 493-510 ; M. FOX, *Rhetoric in History*, 2001, p. 81.

¹⁴⁶ DION. HAL., *AR*, I, 6, 3-4 : « le récit détaillé [de l'histoire romaine] aura les effets les meilleurs et les plus justes [...]. [4] Pour les descendants présents et futurs de ces héros égaux des dieux, ce sera de choisir pour existence non pas la plus agréable et la plus facile, mais la plus noble et la plus ambitieuse, avec la conviction que les hommes dont les origines sont illustres doivent [...] ne rien faire qui soit indigne de leurs ancêtres » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁴⁷ DION. HAL., *AR*, XI, 4, 4 et 5, 1. Sur Publicola, on verra ci-dessous, p. 407-425.

Romains qui s'inspirent de sa conduite : Fabricius, quand il refuse l'argent corrupteur du roi Pyrrhus, se réclame du fondateur de la République, connu pour son mépris des richesses¹⁴⁸. Associée à l'idéal de μίμησις, la relecture du passé permet de tracer la voie pour un avenir meilleur : tel est le souhait ambitieux inscrit par Denys dans son projet historiographique¹⁴⁹.

II. 3. Denys et le métier d'historien

Il reste maintenant à s'interroger sur la manière dont Denys s'y prend pour le mettre en œuvre. Fournir des modèles d'action et de comportement à ses lecteurs implique en effet, comme le reconnaît l'historien d'Halicarnasse, de choisir un sujet adapté, particulièrement apte à éveiller chez ceux-ci le désir de la μίμησις. Il faut ensuite rassembler les sources permettant un traitement adéquat du sujet retenu, et les déployer de façon à obtenir une *Histoire* utile autant que plaisante – car si l'ennui détourne les lecteurs du genre historique, où puiseront-ils les paradigmes nécessaires à leur édification ? La détermination du sujet et la sélection des matériaux qui permettent de lui donner toute son ampleur, tels sont, selon la *Préface* des *Antiquités romaines*, les deux pôles de l'activité historique : δεῖ τοὺς προαιρουμένους μνημεῖα τῆς ἑαυτῶν ψυχῆς τοῖς ἐπιγιγνομένοις καταλιπεῖν [...] καὶ πάντων μάλιστα τοὺς ἀναγράφοντας ἱστορίας [...], πρῶτον μὲν ὑποθέσεις προαιρεῖσθαι καλὰς καὶ μεγαλοπρεπεῖς καὶ πολλὴν ὠφέλειαν τοῖς ἀναγνωσομένοις φερούσας, ἔπειτα παρασκευάζεται τὰς ἐπιτηδείους εἰς τὴν ἀναγραφὴν τῆς ὑποθέσεως ἀφορμὰς μετὰ πολλῆς ἐπιμελείας τε καὶ φιλοπονίας¹⁵⁰. Voyons comment Denys les aborde.

¹⁴⁸ DION. HAL., *AR*, XIX, 16, 4 = XIX s PITTIA. Cincinnatus fournit lui aussi aux Romains l'exemple de sa modération : X, 17, 6.

¹⁴⁹ Sur l'idéalisation du passé inhérente à la volonté dionysienne de fournir des modèles à imiter, voir M. FOX, *History and Rhetoric*, 1993, p. 31-32 et 34 ; T. J. LUCE, *Livy and Dionysius*, 1995, p. 225-226 et 230 ; M. FOX, *Historical Myths*, 1996, p. 63-71 ; J. D. CHAPLIN, *Exemplary History*, 2000, p. 17.

¹⁵⁰ DION. HAL., *AR*, I, 1, 2 : « les hommes qui se proposent de laisser à la postérité des monuments de leur esprit [...], et en particulier ceux qui écrivent des Histoires [...] doivent d'abord choisir des sujets beaux, nobles et présentant une grande utilité pour leurs futurs lecteurs, et ensuite rechercher les sources nécessaires à la rédaction du sujet avec beaucoup de soin et d'ardeur au travail » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998). Il est intéressant de constater que Denys évoque les auteurs d'ouvrages historiques en employant le participe ἀναγράφοντες ; la traduction qu'en propose V. Fromentin, si elle n'est pas incorrecte, apparaît pour le moins réductrice : ἀναγράφω désigne, en son sens premier, l'action de graver, d'inscrire sur un matériau dur. Or, et ce fait mérite d'être souligné, Denys range les ἀναγράφοντες ἱστορίας parmi les hommes souhaitant laisser à la postérité des monuments de leur esprit (μνημεῖα τῆς ἑαυτῶν ψυχῆς). La proximité de μνημεῖα, qui évoque les monuments funéraires, et du participe ἀναγράφοντες laisse entendre que Denys compare son *Histoire* à une inscription monumentale. Sur pareille comparaison chez les maîtres de l'historiographie grecque, Hérodote et Thucydide, voir J. L. MOLES, *Inscriptional Inheritance*, 1999, notamment section 8. L'histoire est également évoquée comme un *monumentum* par les Latins : voir notamment CIC., *Ad Fam.*, V, 12, 1 (= 112, 1 CONSTANS) et LIV., *Praef.*, 10 (que commentent J. L. MOLES, *Livy's Preface*, 1993, p. 153-155 et F. DELARUE, *Préface*, 1998, p. 55-56).

a. Τὸ ἀναγκαιότατον ἔργον¹⁵¹ : réflexions sur le choix d'un sujet

1. Οὔτε τὴν ἐλαχίστην τῶν ὑποθέσεων προήρημαι¹⁵² :

Rome ou le parfait objet historique

L'ὑπόθεσις : tel est donc selon Denys l'élément qui doit retenir toute l'attention de qui entend rédiger une *Histoire*. C'est qu'il ne partage pas le jugement des historiens modernes, pour qui chaque expérience humaine est aussi historique : aux yeux de Denys, tout n'est pas bon à dire, et moins encore à écrire. La Guerre du Péloponnèse par exemple, affrontement fratricide qui précipite l'asservissement de la Grèce, apparaît chez lui comme un anti-sujet d'histoire. Thucydide devient dès lors, pour Denys, coupable d'un mauvais choix : ὁ δὲ Θουκυδίδης πόλεμον ἕνα γράφει, καὶ τοῦτον οὔτε καλὸν οὔτε εὐτυχῇ, ὅς μάλιστα μὲν ὥφειλε μὴ γενέσθαι, εἰ δὲ μή, σιωπῇ καὶ λήθῃ παραδοθεὶς ὑπὸ τῶν ἐπιγινομένων ἡγνοῖσθαι¹⁵³. Dans l'optique dionysienne, qui vise à promouvoir l'éducation des lecteurs par la μίμησις, l'historien athénien commet l'irréparable en proposant de désastreux modèles. Denys n'entend pas tomber dans pareil piège. C'est pourquoi il consacre un grand soin, en ouvrant ses *Antiquités romaines*, à justifier le choix qu'il a posé¹⁵⁴. Pour mieux mettre en valeur la grandeur de son sujet, Denys envisage successivement les plus célèbres Empires qui ont précédé l'hégémonie romaine. Les Assyriens ? Ils n'ont contrôlé qu'une part de l'Asie. Les Mèdes ? Quatre générations suffirent à abattre leur puissance. Les Perses ? Leurs échecs en Europe ont limité à deux cents ans seulement la durée de leur hégémonie. Et que dire des Macédoniens, dont l'Empire, le plus grand jamais réuni, s'effondra dans les crises de succession¹⁵⁵ ? La supériorité romaine est manifeste, dans l'espace comme dans le temps : πρώτη καὶ μόνη τῶν ἐκ τοῦ παντὸς αἰῶνος μνημονευομένων ἀνατολὰς καὶ δύσεις

¹⁵¹ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 2 : « la tâche la plus nécessaire ».

¹⁵² DION. HAL., *AR*, I, 3, 6 : « je n'ai pas choisi le plus petit des sujets » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁵³ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 4 : « Thucydide, pour sa part, ne raconte qu'une seule guerre, et qui n'est ni belle ni heureuse, une guerre qui n'aurait jamais dû éclater, ou du moins qu'il fallait abandonner au silence ou à l'oubli, et laisser à jamais ignorée des générations à venir » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1992), avec les commentaires de G. M. A. GRUBE, *Thucydides*, 1950, p. 100-103 ; T. J. LUCE, *Livy and Dionysius*, 1995, p. 226 ; T. DUFF, *Virtue and Vice*, 2000, p. 56-58 ; M. FOX, *Rhetoric in History*, 2001, p. 81. Cette partie de la lettre de Denys à Pompée Géminos consiste en fait en la reproduction des chapitres du second livre du traité Περὶ τῆς μιμήσεως incriminés par l'interlocuteur de Denys. G. Kennedy y voit « the most horrendous literary judgement ever written » (G. KENNEDY, *Art of Rhetoric*, 1972, p. 350). Sur le parallèle étroit entre la *Préface* aux *Antiquités romaines* et la lettre à Pompée Géminos, on verra les remarques de K. S. Sacks, qui propose de considérer la seconde partie de la lettre comme un véritable traité Περὶ ἱστορίας (K. S. SACKS, *Historiography*, 1993, p. 74-80) ; voir aussi M. FOX, *Historical Myths*, 1996, p. 67 ; S. FORNARO, *Epistola a Pompeo*, 1997, p. 17-23.

¹⁵⁴ DION. HAL., *AR*, I, 2, 1-6, 5.

¹⁵⁵ DION. HAL., *AR*, I, 2, 2-3. La succession des quatre Empires retenue par Denys appartient au nombre des *topoi* historiographiques. Polybe déjà évoque dans sa *Préface* l'Empire des Perses et celui des Macédoniens ; il mentionne également l'ἡγεμονία des Lacédémoniens (POL., I, 2, 2-6). Denys pour sa part distingue les δυνάμεις des Grecs des véritables Empires : il s'agit pour lui de réalités incomparables (DION. HAL., *AR*, I, 3, 1-2). Sa représentation connaîtra un important succès chez les auteurs postérieurs, puisqu'on la retrouve tant chez Appien que chez Aelius Aristide (APP., *Praef.*, 8-10 ; AEL. ARSTD., *A Rome*, 14-71 ; on verra ci-dessous, p. 173-174, pour de plus amples références).

ὅρους ποιησαμένη τῆς δυναστείας· χρόνος τε αὐτῇ τοῦ κράτους οὐ βραχὺς ἀλλ' ὅσος οὐδεμιᾷ τῶν ἄλλων οὔτε πόλεων οὔτε βασιλειῶν¹⁵⁶. C'est assez dire que placer Rome au centre d'une *Histoire* n'a rien d'insignifiant, et Denys le signale : περί τε πόλεως γράφω τῆς περιφανεστάτης καὶ περὶ πράξεων ὧν οὐκ ἂν ἔχοι τις ἑτέρας ἐπιδείξασθαι λαμπρότερας¹⁵⁷.

Cependant, et Denys en a pleinement conscience, il est des esprits chagrins qui pourraient lui reprocher de ne pas se pencher sur la capitale impériale mais sur la Ville des origines – une cité à l'horizon étroit et aux ambitions mesurées, un bien piètre sujet d'histoire en vérité¹⁵⁸... Denys s'efforce de donner tort à cette opinion complaisamment répandue dans l'entourage des rois barbares, ennemis de l'*Vrbs*. Rome, affirme-t-il, n'est pas née d'hommes quelconques mais de colons issus des plus illustres peuples grecs¹⁵⁹ ; sitôt fondée elle se distingue en déployant les qualités qui lui permettront de conquérir, au fil du temps, une hégémonie universelle¹⁶⁰. Pourtant, ces origines plus glorieuses que ne le disent les malveillants et les jaloux, bien peu de Grecs les connaissent, car elles n'ont pas trouvé encore leur historien – une carence à laquelle Denys entend remédier : ἔδοξέ μοι μὴ παρελθεῖν καλὴν ἱστορίαν ἐγκαταλειφθεῖσαν ὑπὸ τῶν πρεσβυτέρων ἀμνημόνευτον, ἐξ ἧς ἀκριβῶς γραφείσης συμβήσεται τὰ κράτιστα καὶ δικαιότατα τῶν ἔργων¹⁶¹. Les *Antiquités romaines* traitent donc d'un sujet parfaitement respectable, et contrairement à l'œuvre de Thucydide proposent à leurs lecteurs nombre de faits surprenants et admirables (τὰ παράδοξα καὶ θαυμαστά)¹⁶².

2. La contribution de Denys à l'historia perpetua

Le sujet une fois défini, encore faut-il lui assigner des limites chronologiques précises : δεύτερόν ἐστι τῆς ἱστορικῆς πραγματείας ἔργον γνῶναι πόθεν τε ἄρξασθαι

¹⁵⁶ DION. HAL., *AR*, I, 3, 3 : « elle est la première et la seule de toutes les cités dont le souvenir s'est conservé depuis l'origine des temps à avoir fait du levant et du couchant les limites de sa puissance. La durée de sa suprématie, loin d'être brève, est au contraire telle qu'aucune autre cité ni royauté n'en a connu d'aussi longue » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁵⁷ DION. HAL., *AR*, I, 3, 6 : « j'écris [...] sur la plus illustre cité et sur des actions dont on ne saurait montrer d'autres exemples plus brillants » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁵⁸ DION. HAL., *AR*, I, 4, 1-3.

¹⁵⁹ DION. HAL., *AR*, I, 5, 1 ; c'est là la première formulation de la thèse dionysienne, dont la démonstration occupera la majeure partie du premier livre des *Antiquités romaines*.

¹⁶⁰ DION. HAL., *AR*, I, 5, 2-3.

¹⁶¹ DION. HAL., *AR*, I, 6, 3 : « j'ai décidé de ne pas laisser de côté une belle période de l'histoire négligée par mes aînés, et dont le récit détaillé aura les effets les meilleurs et les plus justes » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998). Voir aussi I, 8, 1, où Denys estime que ses prédécesseurs ont négligé de traiter des temps les plus reculés en raison de la difficulté de mener les recherches nécessaires.

¹⁶² DION. HAL., *AR*, I, 5, 3.

καὶ μέχρι ποῦ προελθεῖν δεῖ¹⁶³. Cette fois encore, Denys peut puiser dans l'expérience des historiens qui l'ont précédé. Il loue la délimitation qu'Hérodote impose à son sujet : voulant traiter du conflit entre Grecs et Perses, le Père de l'Histoire remonte jusqu'à la cause de celui-ci et ne termine pas son *Enquête* avant de voir châtiés les Barbares¹⁶⁴ □ un choix parfait, puisque, selon les critères énoncés par Denys, il faut ἀρχὴν τε λαβεῖν ἧς οὐκ ἂν εἴη τι πρότερον, καὶ τέλει περιλαβεῖν τὴν πραγματείαν ᾧ δόξει μηδὲν ἐνδεῖν¹⁶⁵. Les frontières temporelles retenues par Thucydide sont moins appropriées. Et Denys de reprocher à l'Athénien d'ouvrir son *Histoire* par les événements de Corcyre et non par la glorieuse pentékontaétie, puis d'abandonner le récit au temps de la débâcle, au lieu de le prolonger jusqu'à la restauration de la démocratie athénienne¹⁶⁶. Ainsi, l'historien d'Halicarnasse condamne-t-il sévèrement Thucydide, coupable d'avoir choisi un mauvais sujet et de lui imposer des limites chronologiques inadéquates.

La réflexion menée par Denys sur les choix temporels d'Hérodote et Thucydide trouve un aboutissement pratique dans la *Préface* des *Antiquités*. Denys y détermine en effet très précisément les bornes qu'il assigne à son travail. Il obéit aux règles édictées dans le *Sur Thucydide* en remontant aussi loin que possible : ἀρχομαι μὲν οὖν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῶν παλαιωτάτων μύθων οὓς παρέλιπον οἱ πρὸ ἐμοῦ γενόμενοι συγγραφεῖς χαλεποὺς ὄντας ἄνευ πραγματείας μεγάλης ἐξευρεθῆναι¹⁶⁷. D'autre part, il place en aval de son œuvre une date-clé de l'histoire romaine, le début de la première Guerre Punique¹⁶⁸, soit un moment suffisamment important pour qu'une page puisse être tournée. Lorsqu'en 265 a.C.n. la crise suscitée par l'envoi de soldats romains en appui aux Mamertins sonne l'heure de l'affrontement avec Carthage, l'*Vrbs* vient de terminer la conquête de l'Italie. L'aventure outre-mer va commencer pour le peuple de Romulus, et Denys peut dès lors légitimement estimer que son *Histoire de la Rome archaïque*¹⁶⁹ est terminée. Du reste, on notera que ce terme chronologique assigné par l'historien d'Halicarnasse à son œuvre historique n'a toujours rien perdu de sa pertinence, puisque T. J. Cornell l'a récemment retenu pour ses *Beginnings of Rome*¹⁷⁰ !

¹⁶³ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 8 : « le second travail, pour un auteur de traité historique, c'est de décider où commencer et jusqu'où aller » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1992).

¹⁶⁴ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 8.

¹⁶⁵ DION. HAL., *De Thuc.*, 10, 1 : « prendre pour début ce qui ne saurait avoir de préalable, et donner à l'ouvrage une conclusion à laquelle on n'ait rien à ajouter » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991).

¹⁶⁶ DION. HAL., *De Thuc.*, 10, 1-12, 3 ; l'analyse est résumée en *Ad Pomp.*, 3, 9-10.

¹⁶⁷ DION. HAL., *AR*, I, 8, 1 : « je commence donc mon Histoire avec les légendes les plus anciennes que les historiens qui m'ont précédé ont négligées parce qu'il est difficile de les trouver sans un travail important » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁶⁸ DION. HAL., *AR*, I, 8, 2.

¹⁶⁹ Selon le titre donné, très justement, par E. Gabba aux *Antiquités romaines*.

¹⁷⁰ L'ouvrage de l'historien anglais, paru en 1995, est sous-titré : *Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars*.

Il est une raison plus puissante encore qui pousse Denys à choisir le début de la première Guerre Punique pour terme de ses *Antiquités*. Polybe en effet ouvre par cet événement sa propre *Histoire*¹⁷¹, et Denys, qui ne peut l'ignorer, propose en quelque sorte de prolonger le travail de son prédécesseur en remontant le temps. Cette volonté de transformer la matière historique en une trame continue n'est pas neuve : il s'agit même de l'une des caractéristiques les plus saillantes de l'historiographie grecque ancienne¹⁷². Le phénomène s'observe depuis Xénophon. Dans ses *Helléniques*, celui-ci propose de prendre le relais de Thucydide et de narrer les événements postérieurs à 411 a.C.n. Son texte commence aussi abruptement que ne se terminait celui de Thucydide, *in medias res*¹⁷³, et se ferme sur une formule célèbre : ἐμοὶ μὲν δὴ μέχρι τούτου γραφέσθω· τὰ δὲ μετὰ ταῦτα ἴσως ἄλλω μελήσει¹⁷⁴. Aussi Xénophon apparaît-il comme le premier historien à « fabriquer du continu »¹⁷⁵. À sa suite, d'autres συγγραφεῖς viennent inscrire leur œuvre dans le *continuum* historique : Théopompe et les *Helléniques* d'Oxyrhynque poursuivent également l'œuvre de Thucydide, Démophile écrit la suite de l'*Histoire* de son père Éphore, Phylarque débute là où Duris de Samos a posé le stylet¹⁷⁶. Polybe n'est pas en reste, qui dote son œuvre d'un double point de départ : l'ἀρχή du premier livre coïncide avec l'affaire des Mamertins, et du même coup avec la fin de l'*Histoire* de Timée¹⁷⁷ ; mais le point de départ véritable de l'œuvre est marqué par le début de l'affrontement entre Rome et la Grèce, là où s'arrête l'ouvrage d'Aratos de Sicyone¹⁷⁸. Cette double entrée en matière s'inscrit explicitement dans le sillage d'auteurs antérieurs et place l'œuvre polybienne dans la continuité historiographique chère

¹⁷¹ POL., I, 5, 1.

¹⁷² C. DARBO-PESCHANSKI, *Fabriquer du continu*, 1995, p. 17-34 ; J. MARINCOLA, *Authority*, 1997, p. 237-257 ; F. MORA, *Storiografia*, 1999, p. 13-14.

¹⁷³ Thucydide clôt son œuvre en évoquant le sacrifice offert à l'Artémis d'Éphèse par Tissapherne (THC., VIII, 109, 2). Xénophon enchaîne son récit sur cet épisode, sans même prendre le temps de se présenter : μετὰ δὲ ταῦτα οὐ πολλαῖς ἡμέραις ὕστερον (XEN., *Hell.*, I, 1, 1). Les Modernes ont souvent évoqué la continuité instaurée entre Thucydide et Xénophon et ses conséquences : voir par exemple D. EARL, *Prologue-Form*, 1972, p. 844 ; G. SCHEPENS, *Apogée*, 1993, p. 184-185 ; S. HORNBLOWER, *Introduction*, 1994, p. 29-30 ; ID., *Reception of Thucydides*, 1995, p. 50 ; C. DARBO-PESCHANSKI, *Fabriquer du continu*, 1995, p. 23-25 ; J. MARINCOLA, *Authority*, 1997, p. 237-238 ; ID., *Genre*, 1999, p. 310-311. On notera qu'aux yeux de Denys d'Halicarnasse, en dépit de cette continuité, Xénophon est plus proche d'Hérodote que de Thucydide : DION. HAL., *Ad Pomp.*, 4, 1-4 – au point que l'on peut parler de lui comme d'un « discontinuateur » de Thucydide (selon l'expression de G. SCHEPENS, *Apogée*, 1993, p. 202) !

¹⁷⁴ XEN., *Hell.*, VII, 5, 27 : « pour moi, mon œuvre s'arrêtera ici ; la suite, un autre se chargera peut-être de la traiter » (trad. J. HATZFELD, C.U.F., 1965).

¹⁷⁵ D'après l'heureuse formule de C. DARBO-PESCHANSKI, *Fabriquer du continu*, 1995. On peut certes arguer que la *Pentékontaétie* de Thucydide prend le relais de l'*Enquête* hérodotéenne, mais le traitement thucydidéen de cette période est si particulier qu'il ne se laisse pas réduire au simple statut de 'suite'.

¹⁷⁶ Pour Théopompe, on verra *FGrH*, 115 F 13 (= DIOD. SIC., XIII, 42) et PHOT., *Bibl.*, 176 ; pour les *Helléniques* d'Oxyrhynque : *FGrH*, 66 F 1 (= PAP. OX., 842) ; pour Démophile, *FGrH*, 70 T 9 a (= DIOD. SIC., XVI, 14, 3) ; pour Phylarque, on verra J. MARINCOLA, *Authority*, 1997, p. 238 et 290, n. 9.

¹⁷⁷ POL., I, 5, 1.

¹⁷⁸ POL., I, 3, 2 et 5-6. Polybe considère en effet ses deux premiers livres comme une introduction générale ; son *Histoire* proprement dite commence au livre III. Le Mégapolitain évoque explicitement un nouveau départ pour son œuvre en III, 4, 13. Sur ce double départ, on verra F. W. WALBANK, *Commentary* 1, 1970, p. 303 ; C. DARBO-PESCHANSKI, *Fabriquer du continu*, 1995, p. 21-23 ; J. MARINCOLA, *Authority*, 1997, p. 238-239.

aux Grecs. À son tour le Mégapolitain fournira une ἀρχή à ses successeurs, puisque tant Posidonios que Strabon rédigent τὰ μετὰ Πολύβιον¹⁷⁹.

On le voit : par-delà leurs différences et malgré des méthodes de travail, des approches du passé, des conceptions du rôle de l'historien extrêmement variées, les auteurs d'*Histoires* ajustent leurs œuvres les unes aux autres de manière à créer un tissu historiographique continu, une *historia perpetua*¹⁸⁰. Denys n'échappe pas à cette règle tacite, mais il y cède à sa manière □ paradoxale. Contrairement à Posidonios et Strabon, il ne descend pas le cours de l'histoire pour atteindre, à partir des événements dépeints par Polybe, ceux qui parsèment sa propre époque. Non : Denys écrit l'histoire à rebours, remontant le courant historique pour ensuite laisser glisser sa narration jusqu'aux seuils polybiens¹⁸¹. Ses *Antiquités romaines* se donnent pour le portrait des temps 'antépolybiens'¹⁸², et si ce choix anticonformiste peut surprendre, il s'avère néanmoins parfaitement en phase avec les intentions dionysiennes. Remonter le temps comporte en effet pour Denys deux avantages majeurs. Cela lui permet, d'une part, de prouver la continuité ethnique entre les Aborigènes et les Romains de l'époque des Guerres Puniques – or, si les Aborigènes sont bien des Grecs, comme le démontre le livre premier des *Antiquités*, il ne fait pas de doute que les Romains du III^e siècle a.C.n. le sont aussi ! Cette notion de permanence identitaire appartient aux idées forces de l'œuvre historique dionysienne ; elle n'aurait pu s'enraciner si profondément si Denys avait choisi d'écrire à la suite de Polybe. D'autre part, en évitant d'évoquer l'aval des *Histoires* de Polybe, l'historien d'Halicarnasse ne tombe pas dans le piège thucydidéen : comme la Guerre du Péloponnèse, les guerres civiles qui épuisent à partir de la fin du II^e siècle a.C.n. la République romaine appartiennent à ses yeux aux pires sujets d'histoire, ceux dont il faut se garder et préserver ses lecteurs¹⁸³.

Par ces remarques, nous espérons avoir montré le soin extrême mis par Denys à choisir un sujet et à le délimiter chronologiquement. Ce n'est pas le hasard qui le guide dans ces opérations qu'il juge primordiales, mais des conceptions très précises, mises au point dans ses *Opuscules rhétoriques* à partir de l'étude d'illustres historiens. Aussi, si Denys s'insère

¹⁷⁹ POSID., *FGrH*, 87 T 1 (= SUID., *s. u.* Ποσειδώνιος) ; STR., *FGrH*, 91 T 2 (= SUID., *s. u.* Πολύβιος). Sur l'œuvre historique de Posidonios comme suite à celle de Polybe, on se reportera à H. STRASBURGER, *Poseidonius*, 1965, p. 42 ; J. MARINCOLA, *Authority*, 1997, p. 239 ; ID., *Genre*, 1999, p. 311-312 ; K. CLARKE, *Between Geography and History*, 1999, p. 154 ; F. MORA, *Storiografia*, 1999, p. 13-14. L'*Histoire* de Strabon est perdue, mais on verra les remarques de K. CLARKE, *Between Geography and History*, 1999, p. 193-194 et de D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 69-75.

¹⁸⁰ Selon l'expression de CIC., *Ad Fam.*, V, 12, 2 et 6 (= 112, 2 et 6 CONSTANS).

¹⁸¹ DION. HAL., *AR*, I, 8, 2, où l'expression très imagée καταβιβάζω δὲ τὴν διήγησιν laisse entendre que Denys « fait descendre le récit ».

¹⁸² J. P. V. D. Balsdon estime qu'il faut considérer les œuvres de Denys, puis de Polybe et Posidonios comme une trilogie permettant de sillonner toute l'histoire romaine : J. P. V. D. BALSDON, *Political Pamphlet*, 1971, p. 18 ; voir aussi CL. ANDO, *Polis*, 1999, p. 12.

¹⁸³ Il arrive que Denys fasse une allusion rapide, et toujours extrêmement négative, à ces temps de terreur : voir par exemple DION. HAL., *AR*, II, 11, 3 (les Gracques) ; V, 77, 4-6 (Sylla).

dans la trame historiographique tissée par ses prédécesseurs, il le fait en apportant avec lui son bagage de théoricien de l'histoire et l'admiration qu'il voue à la première Rome, objet idéal de μύμησις. Autant d'indices qui renseignent sur l'originalité de l'historien d'Halicarnasse, dont les Modernes ont parfois voulu faire un compilateur manquant d'envergure intellectuelle. L'analyse de son rapport aux sources historiques qu'il nous faut maintenant aborder permettra d'invalider définitivement ce point de vue.

b. Le traitement et la mise en œuvre des sources

Denys a beaucoup lu, nul ne le contestera. Si ses *Opuscles rhétoriques* fourmillent de références aux poètes, historiens et orateurs de l'âge classique¹⁸⁴, les *Antiquités romaines* soutiennent la comparaison : au gré de leurs vingt livres, le lecteur croise cinquante-neuf auteurs, répartis en cent cinquante-trois citations. Parmi les historiens mentionnés par Denys, les Grecs s'avèrent majoritaires, avec trente-trois auteurs, mais les Latins sont néanmoins bien représentés, puisque seize d'entre eux sont cités¹⁸⁵. À côté de ces sources 'littéraires', Denys fait également recours à d'autres types de témoignages, notamment des inscriptions. Comment les sources récoltées sont-elles mises en œuvre ? Quelle autorité l'historien d'Halicarnasse leur confère-t-il ? Où passe chez lui la frontière entre 'mythique' et 'historique', entre 'fabuleux' et 'vraisemblable' ? Telles sont quelques-unes des questions qui vont être abordées dans les pages qui suivent.

1. Une quête d'autorité

Dans la *Préface* des *Antiquités romaines*, Denys souligne que le second pôle de l'activité historique, après le choix d'un bon sujet, consiste à élaborer le récit avec soin. Il fustige ses confrères peu scrupuleux, qui basent leur reconstruction du passé εἰκῇ δὲ καὶ ῥαθύμως [...] ἐκ τῶν ἐπιτυχόντων ἀκουσμάτων¹⁸⁶ et s'efforce de s'en démarquer. Cela lui est d'autant plus nécessaire que, abordant un sujet peu exploité par les historiens, il craint

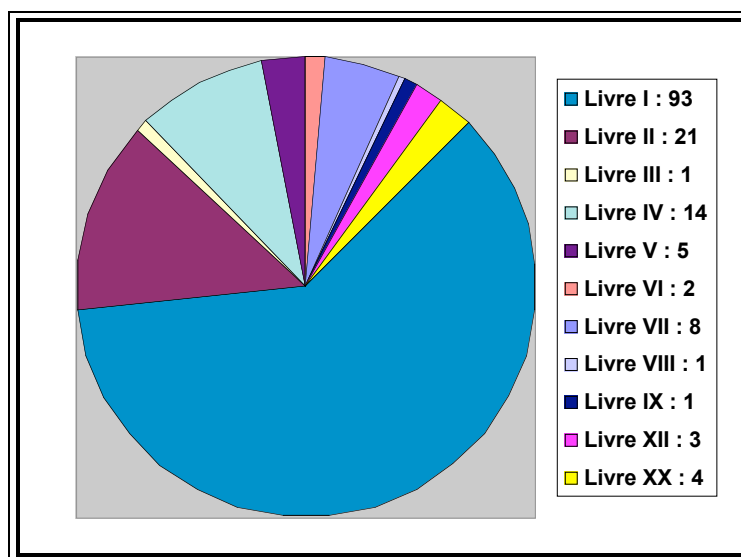
¹⁸⁴ Un rapide décompte, à partir de l'édition des *Opuscles rhétoriques* proposée par G. Aujac, laisse apparaître que Denys y évoque pas moins de 119 auteurs, dont 42 orateurs, 34 historiens, 27 poètes et 16 philosophes. Les citations qui parsèment les *Opuscles* ont notamment été étudiées par G. CALVANI MARIOTTI, *Citazioni omeriche*, 1990, p. 85-95 ; EAD., *Citazioni*, 1995, p. 163-190.

¹⁸⁵ Voir ci-dessus, p. 11, n. 52. On notera que dans la *Préface*, Denys cite parmi ses références sept auteurs grecs, puis sept auteurs latins (DION. HAL., *AR*, I, 6, 1-2 et 7, 3) ; sur ce parallèle, voir J. MARINCOLA, *Authority*, 1997, p. 244-245.

¹⁸⁶ DION. HAL., *AR*, I, 2, 4 : « au petit bonheur et avec négligence d'après les premiers racontars venus » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998). On retrouve le même constat en des termes presque identiques en I, 6, 1.

qu'on ne l'accuse d'improviser et d'inventer purement et simplement ce qu'il rapporte. Denys se doit dès lors d'expliquer très précisément *πόθεν ἢ τούτων γνῶσις εἰς ἐμὲ παραγέγονεν*¹⁸⁷. De cette angoisse d'être mal perçu par ses lecteurs naît l'un des traits les plus caractéristiques de l'historien Denys : sa propension à citer les sources où il puise son information. La chose est suffisamment rare pour être soulignée. Les Anciens en effet s'appliquent le plus souvent à ne rien dire des matériaux qu'ils utilisent : le fait de se ranger sous l'étendard de la tradition leur suffit à légitimer leur histoire¹⁸⁸. Denys, qui aborde une période mal connue des Grecs ne peut s'en contenter, et exhibe les noms des auteurs suivis comme autant de preuves de sa propre autorité.

Il y a plus encore. Si l'on observe la répartition des citations à travers les *Antiquités romaines*, on ne peut manquer d'être frappé par une disproportion flagrante : soixante pour cent d'entre elles sont concentrées dans le seul premier livre. Le déséquilibre est manifeste ! Est-ce à dire que la geste du roi Ancus Marcius ou les péripéties liées au décemvirat, pour lesquelles Denys ne fait mention d'aucune source, sont mieux connues que les aventures d'Énée, ponctuées d'abondantes références ? Non, bien sûr. Pour expliquer la surenchère de citations qui caractérise le premier livre des *Antiquités*, il faut se tourner vers une explication d'un autre type. P. Veyne a bien montré que l'apparition des références, à l'époque moderne, est étroitement liée aux grandes polémiques théologiques ou juridiques¹⁸⁹. Il n'en va pas autrement chez Denys : c'est la nature controversée du premier livre, dont bien des points sont



**Graphique 1 : Répartition des citations
entre les différents livres des *Antiquités romaines***

¹⁸⁷ DION. HAL., *AR*, I, 7, 2 : « d'où la connaissance [de ces faits] m'est venue » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁸⁸ Un phénomène mis en lumière par P. VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru*, 1982, p. 17-27.

¹⁸⁹ ID., *ibid.*, p. 23-25.

problématiques¹⁹⁰ et où, en outre, l'historien d'Halicarnasse prend le contre-pied de nombre d'idées communément admises, qui explique la densité du réseau de références déployé¹⁹¹. Pour les livres suivants, Denys trouve une tradition plus consensuelle : désormais, il ne citera plus ses sources, si ce n'est pour s'opposer à quelque détail inexact ou pour mettre particulièrement en valeur tel ou tel point de son récit.

Il arrive que Denys, lorsqu'il cite un auteur antérieur, fournisse à son lecteur quelques renseignements sur celui-ci. Cela nous est précieux, car à travers ces brèves caractérisations se donnent à voir les propres conceptions de Denys. Il faut distinguer trois types d'appréciations. Le premier est le plus neutre : dans certains cas en effet, Denys se contente de définir l'activité de l'auteur cité, évoquant par exemple « Sophocle le poète tragique », « Callistrate, l'historien de Samothrace », « Aristote le philosophe », « Lucius Cincius, un membre du Sénat »¹⁹². Ce type d'informations prouve la variété des lectures de Denys, mais ne nous dit rien des critères par lesquels il juge l'autorité d'un auteur. Il n'en va pas de même lorsqu'il insiste sur le caractère ancien de la source qu'il exploite¹⁹³ : cette ancienneté assure aux yeux de notre historien la qualité de l'information transmise. Aussi regrette-t-il amèrement la naissance tardive du genre historique à Rome : παλαιὸς μὲν οὖν οὔτε συγγραφεὺς οὔτε λογογράφος ἐστὶ Ῥωμαίων οὐδὲ εἷς¹⁹⁴. Enfin, le troisième type de caractérisation se base sur les qualités reconnues aux auteurs utilisés. De Xanthos de Lydie, dont il va suivre le témoignage au détriment du texte hérodotéen, Denys affirme : ἱστορίας παλαιᾶς εἰ καὶ τις ἄλλος ἔμπειρος ὢν, τῆς δὲ πατρίου καὶ βεβαιωτῆς ἂν οὐδενὸς ὑποδεέστερος νομισθεῖς¹⁹⁵ – des louanges bien nécessaires pour contrer le prestige du Père de l'Histoire ! Quant à Q. Aelius Tubéron, Denys souligne sa δεινότης et son ἐπιμέλεια, en guise de clin d'œil à leur amitié¹⁹⁶. Ces allusions aux qualités des auteurs cités ont elles aussi pour objectif de renforcer l'autorité des *Antiquités romaines*. Cela est particulièrement manifeste lorsque Denys qualifie Caton et Sempronius de λογιώτατοι τῶν Ῥωμαϊκῶν συγγραφέων¹⁹⁷, puis ajoute aussitôt que, malgré leurs compétences, ces auteurs n'ont pu fournir les précisions qu'il

¹⁹⁰ Parmi les sujets posant question, au centre de nombreux débats entre les historiens antérieurs à Denys, on peut mentionner l'origine ethnique des Aborigènes et des Pélasges, les étapes du voyage d'Énée, les questions relatives aux Étrusques.

¹⁹¹ On verra aussi M. FOX, *History and Rhetoric*, 1993, p. 34 ; CL. E. SCHULTZE, *Authority*, 2000, section 6.

¹⁹² Respectivement DION. HAL., *AR*, I, 12, 2 ; 68, 2 ; 72, 3 ; 74, 1 ; on verra aussi I, 72, 5 ; II, 38, 3 ; 39, 1 ; 49, 1 ; XII, 9, 3 ; XX, 10, 2.

¹⁹³ Voir notamment DION. HAL., *AR*, I, 12, 3 ; 13, 1-2 ; 34, 4 ; 48, 1 ; 68, 2 ; 72, 1 ; 73, 4.

¹⁹⁴ DION. HAL., *AR*, I, 73, 1 : « les Romains n'ont pas un seul historien ou logographe ancien » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998, légèrement modifiée). En un autre passage des *Antiquités*, cependant, Denys semble se satisfaire de l'ancienneté relative de Fabius Pictor : VII, 71, 1.

¹⁹⁵ DION. HAL., *AR*, I, 28, 2 : il est « un spécialiste, s'il en fut, en histoire ancienne, et, en ce qui concerne celle de son propre pays, peut être considéré comme une autorité à nulle autre pareille » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁹⁶ DION. HAL., *AR*, I, 80, 1 ; sur les relations entre les deux hommes, voir ci-dessus, p. 16-17.

¹⁹⁷ DION. HAL., *AR*, I, 11, 1 : « les plus savants des historiens romains » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998). Un jugement proche sur Caton est déjà exprimé en I, 7, 3.

va lui-même apporter : le procédé valorise subtilement les recherches dionysiennes puisqu'il laisse entendre que Denys fait mieux encore que les meilleurs historiens romains ! Les deux facteurs les plus aptes à conférer autorité au texte des *Antiquités romaines* sont donc, aux yeux de Denys, l'ancienneté des auteurs cités et les qualités qui leur sont reconnues. Il arrive d'ailleurs que les deux critères soient intimement mis en relation, comme dans la description d'Antiochos de Syracuse : pour Denys, il n'est οὐ τῶν ἐπιτυχόντων τις οὐδὲ νέων συγγραφεύς¹⁹⁸.

Aux informations qu'il tire de ses nombreuses lectures, Denys en ajoute d'autres, provenant de ce que les classifications modernes considèrent comme de véritables sources¹⁹⁹. Au rang de celles-ci, on trouve notamment des registres censoriaux, antiques documents pieusement conservés par les plus nobles familles romaines et qui retracent l'évolution du peuple romain de recensement en recensement. Bien introduit auprès de certains aristocrates romains, Denys affirme avoir consulté personnellement ces registres²⁰⁰. Notre historien mentionne également des 'sources épigraphiques'. Il a vu de ses propres yeux certaines des inscriptions évoquées, comme la stèle du temple de Diane sur l'Aventin, qui pérennise l'*amphictyonie* latine mise en place par Servius Tullius²⁰¹. D'autres inscriptions sont mentionnées d'après des auteurs qui en ont eu une connaissance directe : un certain L. Mamius, ἀνὴρ οὐκ ἄσημος, est cité pour avoir copié le texte d'une inscription gravée sur un trépied dédié dans le sanctuaire de Zeus à Dodone²⁰² ; quant à l'inscription du *Lapis Niger*, évoquée à deux reprises dans les *Antiquités romaines*, et présentée tantôt comme la liste des exploits de Romulus, tantôt comme un monument funéraire à la mémoire d'Hostus Hostilius, elle n'a pu être vue par Denys, puisque les travaux de Sylla sur le *Comitium* ont nécessité son enfouissement²⁰³. Enfin, l'historien d'Halicarnasse sait aussi, quand l'occasion s'en présente, se faire archéologue. Il puise certaines informations dans l'expérience personnelle qu'il a de monuments ou de sites visités²⁰⁴, et plusieurs travaux récents ont souligné la qualité des notices archéologiques rassemblées par Denys²⁰⁵.

¹⁹⁸ DION. HAL., *AR*, I, 73, 4 : « ni un historien quelconque ni un historien récent » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁹⁹ Cette distinction entre sources premières et travaux réalisés par les historiens à partir de ces sources, fondamentale pour les Modernes, n'apparaît jamais chez Denys, pas plus que chez les Anciens : P. VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru*, 1983, p. 17 ; C. DARBO-PESCHANSKI, *Logoi des autres*, 1985, p. 119-120.

²⁰⁰ DION. HAL., *AR*, I, 74, 5. Sur la nature exacte de ces τιμητικὰ ὑπομνήματα, voir E. GABBA, *Documenta censoria*, 2000, p. 155-158 ; voir aussi CL. E. SCHULTZE, *Roman Chronology*, 1995, p. 194.

²⁰¹ DION. HAL., *AR*, IV, 26, 5.

²⁰² DION. HAL., *AR*, I, 19, 3, passage que l'on rapprochera de I, 51, 1. Derrière la graphie Μάμιος des manuscrits dionysiens se cache peut-être L. Mamilius, sénateur et homme de lettres du début de I^{er} siècle a.C.n. : voir D. BRIQUEL, *Pélasges*, 1984, p. 391-392 ; CL. E. SCHULTZE, *Authority*, 2000, section 7, n. 94.

²⁰³ DION. HAL., *AR*, II, 54, 4 et III, 1, 2 avec les commentaires de C. AMPOLO, *Storiografia*, 1983, p. 19-26 ; sur cette inscription, on verra ci-dessous, p. 225-226, n. 3.

²⁰⁴ On en trouvera une énumération ci-dessus, p. 9, n. 37.

²⁰⁵ A. ANDREN, *Roman Monuments*, 1960, p. 88-104 ; I. E. M. EDLUND, *Livy and Dionysius*, 1980, p. 26-30 ; A. DUBOURDIEU, *Lavinium*, 1993, p. 71-82 ; G. POMA, *Dionigi e la religione*, 1994, p. 545 ; F. ZEVI, *Dionigi*, 1999, p. 290-291.

2. Le regard critique de l'historien

Face à l'abondance et à la variété des documents auxquels Denys fait référence, il importe de s'interroger sur la façon dont il les ajuste les uns aux autres pour créer son propre récit. Cela nous amène à poser la question, cruciale, du jugement posé par notre historien sur le matériel qu'il a rassemblé. Nous l'aborderons par le biais de deux thématiques particulièrement chères à l'historien d'Halicarnasse : la chronologie, tout d'abord, qui le pousse à dévaloriser certains témoignages peu conformes aux exigences de la science du temps ; le rationalisme, ensuite, qui teinte toute l'œuvre dionysienne et pousse Denys à tracer des frontières parfois étonnantes entre le *fabuleux* et le *vraisemblable*.

Denys accorde une grande importance à la chronologie. Il consacre d'ailleurs un ouvrage à la question, destiné à harmoniser temps romain et temps grec²⁰⁶, et qui consiste probablement en tables de concordance entre divers systèmes chronologiques en vigueur dans le monde ancien □ Olympiades, archontats athéniens, décompte *ab Vrbe condita*. En rédigeant ce traité de chronologie, Denys entend construire un système temporel cohérent et universellement applicable. Il est dès lors vraisemblable, en raison de cet objectif, que l'ouvrage est écrit assez tôt dans la carrière de son auteur, comme un indispensable préalable à la rédaction des *Antiquités romaines*²⁰⁷. Fort des compétences très pointues qu'il a acquises en la matière, Denys peut se permettre de critiquer ses prédécesseurs s'ils se font oublieux de la chronologie. Il ne manque pas de distribuer ses reproches. À Timée, qui souligne le synchronisme entre les fondations de Rome et Carthage, il adresse un cinglant : οὐκ οἶδ' ὅτῳ κανόνι χρησάμενος²⁰⁸. Polybe est contesté pour n'avoir pas fourni à ses lecteurs les calculs sur lesquels il base sa datation de la naissance de l'*Vrbs*²⁰⁹. Q. Fabius Pictor et L. Cincius Alimentus ne trouvent pas davantage grâce à ses yeux : eux aussi échouent à dater précisément la naissance de l'*Vrbs*. Seuls Caton et Ératosthène, bien qu'utilisant des canons chronologiques différents, proposent de l'événement une datation correcte²¹⁰. Denys ne transige pas plus sur les questions de chronologie relative, et sa volonté de faire prévaloir dans son œuvre des critères temporels sains nous vaut une intéressante digression chronologique dans les premiers chapitres du livre IV. Denys y démontre, avec force arguments, que contrairement à l'opinion répandue par □ άβιος et οἱ άλλοι ιστορικοί, Tarquin le Superbe ne peut être le fils de Tarquin l'Ancien – un raisonnement qui oblige l'historien d'Halicarnasse à

²⁰⁶ DION. HAL., *AR*, I, 74, 2 et 4 ; 75, 3. De ces Χρόνοι ou Χρονικά dionysiens, nous ne possédons plus que de maigres fragments (*FGrH* 251 F 1 [= CLEM. ALEX., *Strom.*, I, 102, 1] et 4 [= SUID., *s. u.* Εὐριπίδης τραγικός]).

²⁰⁷ Sur ce traité de Denys, on consultera CL. E. SCHULTZE, *Roman Chronology*, 1995, p. 193-195 ; H.-J. GEHRKE, *Dionysius*, 1997, p. 133.

²⁰⁸ DION. HAL., *AR*, I, 74, 1 : « je ne sais sur quelle chronologie il se base ».

²⁰⁹ DION. HAL., *AR*, I, 74, 3, avec les remarques de T. STEINBY, *Pontifical Document*, 1958, p. 143-151.

²¹⁰ DION. HAL., *AR*, I, 74, 1-2.

insérer entre eux, mais aussi entre Égérius et Collatin, une génération fantôme²¹¹. On le voit : quand il est question de respecter la chronologie, absolue ou relative, et les lois qui président à la logique temporelle, Denys n'hésite pas à critiquer ses sources et à proposer, à l'encontre de la majorité d'entre elles, une reconstruction toute personnelle.

Il n'en va pas autrement quand il s'agit de la rationalité. Denys en effet est un esprit profondément rationnel et se méfie des reconstructions dont le bon sens et la logique sont écartés²¹². Dans bon nombre de cas, cette disposition d'esprit le pousse à condamner les mythes. Aussi met-il en place, en plusieurs passages de ses *Antiquités*, un véritable procédé de dédoublement narratif : après avoir présenté la version *fabuleuse* d'un événement, qui est aussi, en règle générale, la plus répandue, il en donne la version *véritab*le, obtenue par l'élimination de tout élément mythique²¹³. L'exemple le plus frappant de ces dédoublements concerne la venue d'Héraclès en Italie. Denys annonce d'emblée qu'il existe deux récits, l'un « mythique » et l'autre « véridique » (τὰ μὲν μυθικώτερα, τὰ δ'ἀληθέστερα)²¹⁴. Il entreprend d'abord de remonter le cours de la légende, dont les éléments, de la capture des bœufs de Géryon à la perfidie du voleur Cacus, sont bien connus de ses lecteurs²¹⁵, puis poursuit par un récit dépouillé, dont tous les éléments merveilleux sont soigneusement gommés : Héraclès y apparaît comme un puissant chef de guerre, parcourant le monde pour anéantir les tyrans – Cacus est de leur nombre – et faire triompher la loi et la philanthropie²¹⁶. Denys justifie sa préférence pour la seconde version des faits par deux remarques teintées d'un profond rationalisme : il note que le Latium ne se trouve pas sur la route de qui veut rallier la Grèce depuis l'Espagne²¹⁷, et que le renom dont jouit Héraclès en Italie ne peut s'expliquer seulement par son passage en ces régions □ pour que les hommes se souviennent de lui, il faut que son action ait été admirable²¹⁸ ! L'opposition entre les notions de μυθικόν

²¹¹ DION. HAL., *AR*, IV, 6, 1-7, 5 ; 64, 3. Sur le traitement dionysien de la généalogie des Tarquins, on verra notamment F. HALBFAS, *Theorie und Praxis*, 1910, p. 25-27 ; O. DE CAZANOVE, *Chronologie des Bacchiades*, 1988, p. 615-648 ; ID., *Détermination chronographique*, 1992, p. 69-98 et CL. E. SCHULTZE, *Roman Chronology*, 1995, p. 199-200 ; voir aussi ci-dessous, p. 389-390.

²¹² Son ami l'annaliste Q. Aelius Tubero est lui aussi connu pour avoir écrit l'histoire de l'*Vrbs* en éliminant tout aspect mythique : voir par exemple AEL. TUB., fr. 2 PETER (= SERV. AUCT., *ad Aen.*, II, 15) où le cheval de Troie perd son aura épique : *equus* ne serait autre que l'appellation donnée par les Achéens à leurs machines de guerre – semblable en cela à la *testudo* des Romains... Sur le rationalisme tubéronien, voir J.-M. ANDRE, *Idéologie et traditions*, 1992, p. 18.

²¹³ Certains Modernes ont considéré cette méthode acceptable : voir p. ex. B. G. NIEBUHR, *Histoire romaine* 2, 1836, p. 280 : « Denys s'est permis d'élaguer le merveilleux, de sorte qu'il nous reste, comme squelette de la tradition, une histoire qui n'a rien d'impossible ».

²¹⁴ DION. HAL., *AR*, I, 39, 1 ; le choix des termes indique assez clairement à quel récit va sa préférence. On notera que le traité *Sur Thucydide* loue l'historien athénien qui sut déjouer les pièges du μυθώδης (*De Thuc.*, 6, 5). Sur l'emploi de μυθώδης et μυθικός dans les *Antiquités romaines*, voir A. E. WARDMAN, *Myth*, 1960, p. 409-410 ; V. FROMENTIN, *Attitude critique*, 1988, p. 321-322 ; J.-M. ANDRE, *Idéologie et traditions*, 1992, p. 19-20 ; F. MORA, *Pensiero storico-religioso*, 1995, p. 53.

²¹⁵ DION. HAL., *AR*, I, 39, 1-40, 6. À l'époque de Denys, ce récit, l'un des plus célèbres de la première histoire romaine, est rapporté par LIV., I, 7, 4-14 ; VERG., *Aen.*, VIII, 184-279 ; OV., *F.*, I, 543-584.

²¹⁶ DION. HAL., *AR*, I, 41, 1-42, 4.

²¹⁷ DION. HAL., *AR*, I, 41, 2.

²¹⁸ DION. HAL., *AR*, I, 41, 2 et 42, 4.

ou μυθῶδες et d'ἀλεθές ou πιθανόν se répète à plusieurs reprises dans les *Antiquités romaines*, et Denys accorde presque toujours sa préférence à la version démythifiée, seule à satisfaire les exigences de la raison²¹⁹. Pour autant, et malgré sa tendance à éliminer de son œuvre tout élément surnaturel, Denys adopte parfois des points de vue étonnants. Ainsi lorsqu'il retrace la mort du roi Tullus Hostilius, attribuée par certains auteurs à la colère divine, par d'autres au complot mené par Ancus Marcius pour s'emparer du trône. On pourrait penser que Denys se range derrière cette dernière interprétation. Il n'en est rien. Comment expliquer cette apparente incohérence ? Une fois de plus, c'est le rationalisme de Denys qui entre en jeu : si Ancus Marcius avait réellement été l'assassin de Tullus, affirme l'historien, jamais le peuple romain ne lui aurait reconnu le titre de roi ! Le bon sens oblige dans ce cas Denys à voir dans l'intervention des dieux le λόγος ἀληθῆς καὶ πιθανός²²⁰. On le voit : Denys ne rejette pas systématiquement les éléments *fabuleux* – ne reconnaît-il pas quelque utilité philosophique aux mythes²²¹ ? □, mais se donne le droit de le faire s'ils viennent contredire sa logique rationaliste. Il démontre ici encore la profonde originalité avec laquelle il exploite le bagage que lui livrent ses sources.

* *
*

Au terme de ce rapide survol, il apparaît que Denys n'est pas si mauvais historien qu'on ne l'a dit parfois ; au moins s'efforce-t-il de respecter dans ses *Antiquités romaines* les tâches qu'il assigne à l'historien dans ses *Opuscules rhétoriques*. Cela est particulièrement net en ce qui concerne le choix d'un sujet adéquat, propre à susciter l'émulation des lecteurs. De même, Denys attache une grande importance à la détermination des limites temporelles assignées à son *Histoire*, se distinguant ainsi d'un Thucydide, dont il pointe les imperfections dans ses traités historiographiques. D'autre part, il est apparu que les *Antiquités romaines* brassent une quantité impressionnante de sources : l'on comprend aisément que Denys ait mis vingt-deux ans pour les rassembler et les intégrer à sa propre reconstruction du passé romain ! L'historien d'Halicarnasse, nous espérons l'avoir montré, n'a rien d'un compilateur borné, suivant servilement le témoignage de ses prédécesseurs : il s'investit personnellement beaucoup dans la mise en œuvre de ses sources²²² et sait faire preuve face à elles d'un

²¹⁹ Voir notamment DION. HAL., *AR*, I, 48, 1 et 4 ; 79, 1-3 ; 84, 1 ; II, 56, 2-3 ; IV, 2, 1. Il arrive parfois que Denys suspende son jugement et refuse de privilégier une version sur une autre : I, 48, 4 ; 77, 3 ; 79, 3 ; II, 61, 3 ; III, 35, 6 ; VIII, 79, 4 – ce en quoi il suivrait une habitude hérodotéenne : S. EK, *Herodotismen*, 1942, p. 7-12 ; ST. USHER, *Style*, 1982, p. 819-820.

²²⁰ DION. HAL., *AR*, III, 35, 2-6.

²²¹ DION. HAL., *AR*, II, 20, 1-2.

²²² Comme le notait déjà O. BOCKSCH, *De fontibus*, 1895, p. 252. Voir aussi J.-CL. RICHARD, *Variations*, 1992, p. 154.

véritable sens critique. Il ne fait pas de doute non plus que les nombreuses références citées par Denys proviennent d'une connaissance 'de première main' : il n'est plus personne aujourd'hui pour estimer qu'il a eu accès à tous les textes qu'il cite par l'intermédiaire de quelques annalistes tardifs²²³. Le portrait qui se dégage de ces quelques observations est celui d'un historien attentif à élaborer, à partir de ses nombreuses lectures et de documents soigneusement sélectionnés, une œuvre répondant aux critères exigeants qu'il a lui-même définis.

II. 4. Les Antiquités romaines, œuvre d'une vie

Après l'historien, son *Histoire*. Nous ne voudrions pas refermer ces pages consacrées à l'atelier dionysien sans évoquer l'œuvre qui en sort. Les considérations qui vont suivre tenteront donc de mettre en relief les caractéristiques principales des *Antiquités romaines* : leur attachement au plus ancien passé romain, leur volonté de transcender des genres historiographiques trop étroitement définis, leur destination, enfin, à un public aussi large que varié.

a. Une archéologie

Ἐπὶ τὴν ἀρχαιολογίαν ἀπέκλινα □ « j'ai incliné pour une histoire des origines »²²⁴. C'est sous ce terme d'ἀρχαιολογία que Denys place son entreprise historique. Un titre

²²³ E. GABBA, *Studi* 1, 1960, p. 179-180 ; E. NOE, *Ricerche*, 1979, p. 22 ; T. J. CORNELL, *Historical Tradition*, 1986, p. 80-81 ; M. A. LEVI, *Esame critico*, 1989, p. 121 ; CL. E. SCHULTZE, *Authority*, 2000, section 5 et 5-3. Pareille accusation de n'avoir pas eu de contact direct avec les auteurs les plus anciens a également été formulée contre Tite-Live, et démontée par S. J. NORTHWOOD, *Early Annalists*, 2000, p. 45-55 ; il a d'ailleurs été prouvé que le Padouan fait peu de place, dans son premier livre, aux thèses de l'annalistique tardive (J. POU CET, *Silences*, 1986, p. 212-224). Sur le fait que Denys connaît de première main les œuvres citées dans ses *Opuscles rhétoriques*, et notamment celles des premiers historiens grecs énumérés dans le traité *Sur Thucydide* (5, 2), voir S. GOZZOLI, *Teoria antica*, 1970-1971, p. 173 ; W. K. PRITCHETT, *Dionysius*, 1975, p. 50-53 ; C. W. FARNARA, *Nature of History*, 1983, p. 17-20 ; D. L. TOYE, *First Greek Historians*, 1995, p. 282. Le jugement de L. Porciani est moins affirmatif : pour l'historien italien, Denys aurait eu connaissance de la plupart de ces auteurs par l'intermédiaire de la critique alexandrine (L. PORCIANI, *Prime forme*, 2001, p. 34-47 ; ID., *Storia locale*, 2001, p. 293-295 – un point de vue mis en doute par E. GABBA, *Alle origini*, 2002, p. 522).

²²⁴ DION. HAL., *AR*, I, 4, 1. L'expression Ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία, qui donne son titre à l'œuvre dionysienne, apparaît en I, 6, 1. Que ce titre soit celui choisi par Denys et attribué à l'ouvrage dès sa publication trouve confirmation... dans l'œuvre de Flavius Josèphe ! Il a en effet souvent été reconnu que l'historien juif s'inspire du titre et de la répartition en vingt livres des *Antiquités romaines* pour sa propre Ἰουδαϊκὴ ἀρχαιολογία (S. BOWMAN, *Josephus*, 1987, p. 362-363 ; E. GABBA, *Dionysius*, 1991, p. 214-216 ; J. IRIGOIN, *Titres*, 1997, p. 130-131 ; CL. E. SCHULTZE, *Authority*, 2000, section 2). À la traduction classique de l'expression Ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία par *Antiquités romaines*, il convient de préférer celle proposée par E. Gabba : *Histoire de la Rome archaïque* (on verra sur la portée de ce changement de titre les remarques de L. BRACCESI, *Divagazioni*, 1999, p. 271) ; néanmoins, pour plus de clarté, nous continuons à utiliser en ces pages la traduction la plus communément reçue.

modeste²²⁵ ? En apparence seulement : tout indique que Denys entend inscrire son œuvre au premier rang de l'historiographie et ériger un μνημεῖον τῆς ἑαυτ[οῦ] ψυχῆς τοῖς ἐπιγιγνομένοις²²⁶. À ses yeux, l'ἀρχαιολογία est pleinement ἱστορία, comme en témoignent les nombreuses attestations de ce substantif au gré de la *Préface*²²⁷. Et il s'en justifie : l'histoire de la plus ancienne Rome, affirme-t-il, n'a rien de commun avec les chroniques locales, même lorsque celles-ci traitent d'une région aussi brillante que l'Attique²²⁸ : elle appartient de plein droit à l'histoire *universelle* (κοινὴ ἱστορία), à la mesure de l'hégémonie *universelle* (κοινὴ ἡγεμονία) conquise par l'*Vrbs*²²⁹.

Le choix d'une παλαιὰ ἱστορία résolument posé par Denys ne va pourtant pas de soi. Des historiens majeurs, un Thucydide, un Polybe, ont refusé avec vigueur de s'attarder aux temps anciens. Leur culte d'une histoire contemporaine, permettant l'autopsie et l'enquête auprès des acteurs de l'actualité, naît du mépris qu'ils vouent aux zones brumeuses du passé, mal dégagées encore de la légende et du mythe²³⁰. Denys serait-il imperméable à ce type de raisonnement et insensible à la fragilité des matériaux sur lesquels baser toute reconstruction des *primordia* ? Non, bien sûr. Néanmoins, il pense pouvoir éviter les écueils pointés par Thucydide et Polybe. Selon lui, en effet, un travail assidu permet de rendre à la lumière les événements oubliés, et si ses prédécesseurs ont pour la plupart gardé le silence sur les périodes les plus reculées de l'histoire romaine, c'est, comme nous l'avons déjà souligné, par manque de recherches et d'application²³¹. Denys ne craint pas d'avoir à user d'un matériau mythique, convaincu qu'en lui appliquant un traitement adéquat il saura en extraire la vérité : il y a chez ce rationaliste une conviction intimement ancrée, celle que, une fois ôtés les ornements de la légende, apparaît l'histoire véridique²³². Dans les *Antiquités romaines*, la distinction classique entre 'temps mythique' et 'temps historique' n'a pas cours²³³ : elle

²²⁵ On pourrait penser de même que, lorsque Denys se qualifie de συντάξας (DION. HAL., *AR*, I, 8, 4 : « celui qui rassemble et met en ordre » selon la belle traduction de FR. HARTOG, *Rome et la Grèce*, 1991, p. 151), il le fait par modestie, évitant les termes plus élogieux de ἱστορικός ou de συγγραφεύς. Or l'expression n'est en rien dévalorisante, puisque Denys parle en termes semblables des plus grands historiens et penseurs grecs : voir DION. HAL., *De Thuc.*, 5, 5 (Hérodote) et 17, 2 (Thucydide) ; *Ad Pomp.*, 1, 10 (Platon) et 6, 1 (Théopompe) ; *Ad Amm.* I, 6, 1 ; 7, 2 (bis) ; 12, 1 (Aristote) ; *De Dem.*, 4, 1 (Isocrate) ; *De Dem.*, 51, 3 ; *Ad Amm.* I, 3, 1 ; 4, 7 ; 6, 1 ; 10, 1 et 5 (Démosthène).

²²⁶ DION. HAL., *AR*, I, 1, 2 : « un monument de [son] esprit pour la postérité ». Sur cette notion de 'monument', voir J. L. MOLES, *Livy's Preface*, 1993, p. 153-155 ; ID., *Inscriptional Inheritance*, 1999, section 4.

²²⁷ DION. HAL., *AR*, I, 1, 1 (bis) ; 1, 2 ; 1, 3 ; 1, 4 ; 2, 1 ; 3, 1 ; 4, 2 ; 4, 3 (bis) ; 5, 2 ; 5, 3 ; 5, 4 ; 6, 1 (bis) ; 6, 2 ; 6, 3 ; 6, 5 ; 7, 3 ; 7, 4 ; 8, 1 ; 8, 3 ; 8, 4.

²²⁸ DION. HAL., *AR*, I, 8, 3.

²²⁹ DION. HAL., *AR*, I, 2, 1 et 3, 5.

²³⁰ Pour Polybe, on verra S. GOZZOLI, *Polibio e Dionigi*, 1976, p. 151-152 et l'étude récente de É. FOULON, *Histoire des origines*, 2001, p. 271 et 274-275.

²³¹ DION. HAL., *AR*, I, 6, 1 et 8, 1 : voir ci-dessus, p. 31 et 32.

²³² Cela est très net dans la double narration sur la venue d'Héraclès à Rome, rapportée ci-dessus, p. 40 : M. FOX, *History and Rhetoric*, 1993, p. 44-45 ; CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 126 ; T. J. LUCE, *Livy and Dionysius*, 1995, p. 227 ; M. FOX, *Historical Myths*, 1996, p. 57 et 79 ; J.-CL. CARRIERE, *Du mythe à l'histoire*, 1998, p. 77.

²³³ Sur la théorisation de cette distinction par les Anciens, voir A. MOMIGLIANO, *Time*, 1969, p. 30-31 ; M. PIERART, *Historien*, 1983, p. 49-51 ; J. POUCKET, *Temps mythique*, 1987, p. 70-75.

manque tout simplement de pertinence. Une fois accompli le travail de l'historien, aux yeux de Denys, il n'y a plus de différence fondamentale, en matière de statut historique, entre Énée et P. Valérius Publicola, entre Héraclès et Pyrrhus²³⁴.

Cet optimisme dionysien quant à la possibilité de rejoindre le passé le plus éloigné n'écarte pas les *Antiquités romaines* des œuvres historiques contemporaines. Dans la Rome du premier siècle avant notre ère, en effet, évoquer les débuts de l'*Vrbs* relève de l'actualité la plus brûlante : le passé fait figure d'enjeu majeur dans les luttes qui déchirent la République, chaque faction tentant d'y puiser une légitimité tout en éclaboussant d'opprobres ses opposants²³⁵ ; plus tard, lorsque avec Auguste vient le temps de la reconstruction, les *primordia* offrent au présent un miroir où se mirer²³⁶. De cette exaltation des premiers temps, qui n'est pas tant le fruit d'un soudain goût pour le passé que d'une volonté politique précise²³⁷, témoignent nombre de chef-d'œuvres, dont les auteurs ont nom Varron²³⁸ ou Virgile, Tite-Live ou Ovide. Ce n'est pas la moindre gloire de Denys que de figurer à leurs côtés.

b. Une histoire totale : les *Antiquités romaines* sous le signe du mélange

Ἐγὼ δὲ οὔτε αὐχμηρὰν καὶ ἀκόσμητον καὶ ἰδιωτικὴν τὴν ἱστορικὴν εἶναι
πραγματείαν ἀξιῶσαι μ' ἄν, ἀλλ' ἔχουσάν τι καὶ ποιητικόν·
οὔτε παντάπασι ποιητικὴν, ἀλλ' ἐπ' ὀλίγον ἐκβεβηκυῖαν τῆς ἐν ἔθει·
ἀνιαρὸν γὰρ ὁ κόρος καὶ τῶν πάνυ ἡδέων

DENYS D'HALICARNASSE, *Sur Thucydide*, 51, 4²³⁹

²³⁴ Tite-Live fait preuve de plus de prudence, posant la question de la légitimité de l'histoire des *primordia* (Liv., *Praef.*, 1) et faisant passer au moment de la fondation de Rome la frontière entre mythe et histoire (*Praef.*, 6 ; mais voir VI, 1, 3).

²³⁵ On verra par exemple ci-dessous, p. 290-297, les multiples usages faits de la légende romuléenne en ces temps de crise.

²³⁶ Le Prince prend plaisir à remettre en valeur les vestiges de la plus ancienne Rome : de la cabane de Romulus au *lituus*, de la tombe d'Énée à Lavinium à nombre de temples restaurés, l'intérêt pour le passé ne se dément pas, qui confère au descendant d'Énée une part non négligeable de son *auctoritas*.

²³⁷ Comme le note très justement E. Gabba, « vi può essere una storiografia politica, contemporanea, anche senza narrazione pragmatica di fatti contemporanei » (E. GABBA, *Eduard Schwartz*, 1979, p. 1045).

²³⁸ Ses *Archéologies*, parues entre 56 et 47 a.C.n., marquent le triomphe d'un genre, les *antiquités*, auquel ressortit pleinement Denys : J.-M. ANDRE, *Idéologie et traditions*, 1992, p. 10 ; CL. MOATTI, *Raison de Rome*, 1997, p. 100.

²³⁹ « Je voudrais quant à moi qu'un traité historique, loin d'être sec, brut, trivial, ait un air poétique ; sans être d'un bout à l'autre poétique, qu'il sorte de temps en temps du style habituel ; il est désolant en effet d'éprouver de la satiété, même pour des choses très agréables » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991).

Dans la *Seconde lettre à Ammée*, Denys peine à dissimuler son ennui : il a peu de goût pour l'exercice scolaire et laborieux auquel le convie son ami. Se priver des errances érudites qui émaillent ses *Opuscles rhétoriques* lui coûte, et il le fait sentir en pressant le pas, avide de quitter le chemin trop bien balisé par les questions d'Ammée²⁴⁰. C'est que, pour Denys, la ποικιλία compte au nombre des qualités principales d'un texte. De cet amour de la variété, il tire un plaisir enthousiaste – ainsi l'amusante description de l'allégresse que lui procure la lecture de Démosthène²⁴¹ – mais aussi un idéal esthétique : la ποικιλία intervient à plusieurs reprises lorsqu'il s'agit de définir les qualités d'un style²⁴².

Denys juge également l'œuvre des historiens à l'aune de cette ποικιλία ; il ne s'agit plus tant ici de variété de la forme que de variété du fond – cette capacité d'emporter le lecteur, de lui ménager à côté du temps de la réflexion des espaces pour l'imagination, le plaisir, le repos de l'esprit. Hérodote reçoit, pour ce don qu'il possède mieux que tout autre, la pleine approbation de Denys : ποικίλην ἐβουλήθη ποιῆσαι τὴν γραφήν, Ὀμήρου ζηλωτῆς γενόμενος· καὶ γὰρ τὸ βιβλίον ἦν αὐτοῦ λάβωμεν, μέχρι τῆς ἐσχάτης συλλαβῆς ἀγάμεθα καὶ ἀεὶ τὸ πλεον ἐπιζητοῦμεν²⁴³. Thucydide en revanche échoue à captiver son public : hormis l'une ou l'autre occasion, il semble ne pas percevoir cette vérité, ὥς ἡδὺν χρῆμα ἐν ἱστορίας γραφῇ μεταβολὴ καὶ ποικίλον²⁴⁴. Fort des principes élaborés dans ses *Opuscles rhétoriques*, Denys aborde sa propre *Histoire* sous le signe du mélange²⁴⁵. Guerres étrangères, conflits civils, discours²⁴⁶, constitutions, lois et coutumes : il promet de ne rien

²⁴⁰ Voir ci-dessus, p. 23.

²⁴¹ DION. HAL., *De Dem.*, 22, 3 : διαφέρειν τε οὐδὲν ἐμαυτῷ δοκῶ τῶν τὰ μητρῶα καὶ τὰ κορυβαντικὰ καὶ ὅσα τούτοις παραπλήσιά ἐστι τελευμένων, εἴτε ὁσμαῖς ἐκεῖνοί γε εἴτε ἤχοις εἴτε τῷ δαιμόνων πνεύματι αὐτῷ κινούμενοι τὰς πολλὰς καὶ ποικίλας ἐκεῖνοι λαμβάνουσι φαντασίας (« je me fais tout à fait l'effet de ces initiés qui célèbrent le culte de Cybèle, les mystères des Corybantes ou quelque autre rite du même genre : stimulés par des vapeurs, par des bruits, ou bien par le propre souffle des dieux, ils reçoivent quantité d'images variées » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1988]).

²⁴² Voir par exemple DION. HAL., *De Isocr.*, 2, 4 et *De Dem.*, 20, 9 (sur la ποικιλία d'Isocrate, jugée trop affectée) ; *De Is.*, 3, 3 ; 3, 6 et 12, 1 (ποικιλία d'Isée) ; *De Dem.*, 8, 2 et 3 ; 20, 6 ; 22, 3 ; 34, 5 ; 48, 4-5 ; 50, 11 ; *De Thuc.*, 53, 2 ; *De Din.*, 8, 6 (ποικιλία de Démosthène, qui est selon Denys un modèle absolu en la matière). L'idéal de variété manifesté par Denys est déjà bien présent chez Isocrate : M. VALLOZZA, *Poikilia*, 1993, p. 865-876.

²⁴³ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 11 : « il cherchait à introduire de la variété dans son œuvre, en bon imitateur d'Homère ; c'est pourquoi, quand nous prenons son livre, nous sommes sous le charme jusqu'à la dernière syllabe et nous en demandons toujours davantage » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991). Sur la ποικιλία d'Hérodote, voir aussi *De Thuc.*, 23, 7. Denys loue en outre la ποικιλία de Xénophon et le πολύμορφον de Théopompe (respectivement *Ad Pomp.*, 4, 2 et 6, 3).

²⁴⁴ DION. HAL., *Ad Pomp.*, 3, 12 : « que, dans un livre d'histoire, le changement est une chose agréable, introduit de la variété » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991).

²⁴⁵ S. GOZZOLI, *Polibio e Dionigi*, 1976, p. 157-158 ; K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 291-298.

²⁴⁶ C'est Thucydide qui le premier a théorisé l'utilisation des discours dans une œuvre historique (THC., I, 22, 1). À sa suite, nombreux sont les historiens qui en ont fait usage, malgré les remarques sévères exprimées par Polybe (POL., II, 56, 10-12 ; XII, 25 a 1-b 4 ; XXXVI, 1, 1-7, avec les commentaires de P. PEDECH, *Méthode historique*, 1964, p. 256-259 ; C. WOOTEN, *Speeches in Polybius*, 1974, p. 235-236 ; F. W. WALBANK, *Speeches*, 1985, p. 248-260 ; K. S. SACKS, *Rhetoric and Speeches*, 1986, p. 394-395). Denys est prédisposé par son intérêt pour la rhétorique à insérer dans ses *Antiquités romaines* de longues joutes oratoires. Il affirme leur utilité dans un passage célèbre de son œuvre historique (DION. HAL., *AR*, VII, 66, 3), et en fait grand usage : à partir du livre II, les discours occupent environ un tiers de son texte ! Sur l'usage des discours chez Denys d'Halicarnasse, on

négliger et proclame avec quelque emphase συλλήβδην ὅλον ἐπιδείκνυμι τὸν ἀρχαῖον βίον τῆς πόλεως²⁴⁷. Ce ne sont pas là des engagements pris à la légère : Denys s'y tient tout au long des *Antiquités*. Des généalogies, des récits de fondation, des guerres et des révoltes, mille et une allusions aux institutions politiques, sociales ou religieuses de l'*Vrbs*, des commentaires sur le mariage, les pratiques culinaires, l'éducation des enfants, de longs discours ou de beaux portraits : l'œuvre fourmille d'informations, tour à tour graves et plaisantes.

En affichant sa volonté d'une histoire 'totale', Denys prend la voie opposée à l'historiographie polybienne. Alors que le Mégaloopolitain, dans un passage célèbre, revendique le caractère monotone (τὸ μονοειδές) de son *Histoire*, au risque de paraître austère, et critique ses confrères avides de plaire au public²⁴⁸, Denys s'oppose catégoriquement à une conception pragmatique de l'histoire, où l'on se contente de décrire les guerres et les régimes politiques²⁴⁹. Ses *Antiquités* se veulent ἐξ ἀπάσης ιδέας μικτὸν ἐναγωνίου τε καὶ θεωρητικῆς²⁵⁰ – une définition exigeante, dont V. Fromentin a bien montré la complexité et la richesse, et qui fait de l'histoire « le genre littéraire par excellence, celui en lequel s'accomplit la synthèse de l'éloquence et de la philosophie »²⁵¹. Autour d'elles se retrouvent donc les personnes versées dans les πολιτικοὶ λόγοι²⁵² ou dans la φιλόσοφος θεωρία, mais aussi, tout simplement, ceux qui cherchent dans l'histoire quelque divertissement agréable. En rédigeant une histoire variée et polymorphe, Denys entend réconcilier deux notions trop souvent opposées, l'utilité et le plaisir²⁵³ ; il a compris qu'il ne pourrait amener ses lecteurs à l'imitation des vertus anciennes s'il ne réussissait à retenir leur attention par une peinture vivante et colorée : ἥδεται γὰρ ἡ διάνοια παντὸς ἀνθρώπου χειραγωγουμένη διὰ τῶν λόγων ἐπὶ τὰ ἔργα καὶ μὴ μόνον ἀκούουσα τῶν λεγομένων

verra notamment H. LIERS, *Theorie der Geschichtsschreibung*, 1886, p. 14-15 (*non uidi*) ; M. EGGER, *Denys*, 1902, p. 268-284 ; FR. HALBFAS, *Theorie und Praxis*, 1910, p. 52-54 ; S. GOZZOLI, *Polibio e Dionigi*, 1976, p. 168-175 ; ST. USHER, *Style*, 1982, p. 832-837 ; H. A. GÄRTNER, *Discours*, 1989, p. 218-221 et 224 ; J.-CL. RICHARD, *Deux discours*, 1993, p. 125. Sur la critique des discours de Thucydide par Denys, voir DION. HAL., *De Thuc.*, 16, 1-18, 7 et une analyse plus détaillée en 34, 1-49, 4.

²⁴⁷ DION. HAL., *AR*, I, 8, 2 : « en un mot, je montre dans son ensemble la vie de la Rome archaïque » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

²⁴⁸ POL., IX, 1, 2-2, 7, avec les commentaires de F. W. WALBANK, *Historical Commentary*, 2, 1967, p. 116-118 ; S. GOZZOLI, *Polibio e Dionigi*, 1976, p. 149-151 ; É. FOULON, *Histoire des origines*, 2001, p. 271-275.

²⁴⁹ DION. HAL., *AR*, I, 8, 3 ; voir aussi V, 48, 1 ; XI, 1, 2-6.

²⁵⁰ DION. HAL., *AR*, I, 8, 3 : « un mélange de toutes les formes d'éloquence publique et de toutes les formes de réflexion spéculative » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

²⁵¹ V. FROMENTIN, *Définition de l'histoire*, 1993, p. 183. Voir aussi L. PORCIANI, *Forma proemiale*, 1997, p. 87-91.

²⁵² Sur la définition dionysienne des πολιτικοὶ λόγοι, on verra K. GOUDRIAAN, *Over Classicisme*, 1989, p. 71-76.

²⁵³ Contrairement à Denys, la plupart des historiens anciens privilégient l'utilité par rapport au plaisir : voir par exemple THC., I, 22, 4 ; POL., IX, 2, 6 ; XV, 36, 3-7 ; LUC., *Hist. conscr.*, 9. Sur la notion de τερπνόν chez Polybe, voir l'étude de F. W. WALBANK, *Profit*, 1990, p. 253-266.

ἀλλὰ καὶ τὰ πραπτόμενα ὁρῶσα²⁵⁴. On le voit : plus qu'un idéal stylistique, la ποικιλία représente pour Denys la recette la plus adéquate pour conférer à une œuvre souffle et ampleur.

c. Une histoire pour tous

Les Modernes ont souvent posé la question du public de Denys sous l'angle de la nationalité. Et il est vrai que le projet dionysien d'une *Histoire de Rome* écrite en grec interpelle : à qui s'adresse l'œuvre ? Quelques indices se laissent cueillir, au gré des *Antiquités*, qui permettent d'entrevoir le public envisagé par Denys – mais, à l'image d'une œuvre protéiforme, ces indices apparaissent le plus souvent contradictoires... Les uns incitent à penser que l'ouvrage est conçu pour un lectorat de Romains cultivés, ceux que l'historien vient à fréquenter durant son long séjour dans l'*Vrbs*. La *Préface* indique en effet que l'un des objectifs des *Antiquités* consiste à donner aux descendants des grands hommes qui y sont évoqués le désir de se conformer à ceux-ci : Denys s'attend donc à être lu des Romains eux-mêmes²⁵⁵. D'autres indices, plus nombreux, laissent présager d'un lectorat conçu comme grec. Denys affirme, tout d'abord, avoir pris la décision d'écrire l'histoire des *primordia* romains pour combler les lacunes de l'historiographie grecque en ce domaine : c'est que sur ce silence des historiens prospèrent les pires propagandes, qui depuis la cour de rois barbares répandent des propos insidieux et malveillants à l'encontre de la capitale impériale. L'ambition de Denys ? Prouver l'inanité de ces idées fausses et amener ses lecteurs à avoir, de Rome, une opinion plus exacte²⁵⁶. L'historien d'Halicarnasse s'adresse clairement ici à ses compatriotes hellènes, prompts à secouer le joug de la domination romaine et à se laisser séduire par les sirènes d'un Mithridate²⁵⁷. D'autre part, certains passages de son œuvre soulignent explicitement qu'elle se destine à un public grec. Ainsi, lorsqu'il évoque les réformes religieuses du roi Numa, Denys évite de démonter tous les arcanes de cette législation et s'en justifie en ces termes : τὸ μῆκος ὑφορώμενος τοῦ λόγου καὶ ἅμα

²⁵⁴ DION. HAL., *AR*, XI, 1, 3 : « l'esprit de tout homme se plaît à être guidé par les mots jusqu'aux faits, et ne veut pas seulement entendre les paroles prononcées mais aussi voir les actions accomplies ». Sur la dialectique de l'ouïe et de la vue, récurrente dans la philosophie et la pensée politique grecques, voir M. LAFFRANQUE, *Vue et ouïe*, 1963, p. 75-82 et surtout *Ceil et oreille*, 1968, p. 263-272. Sur les implications historiographiques de la question, on se reportera à G. SCHEPENS, *Éphore*, 1970, p. 165-171 ; ID., *Divisions*, 1974, p. 279.

²⁵⁵ DION. HAL., *AR*, I, 6, 4. Parmi les Modernes convaincus que Denys destine son œuvre à un public principalement romain, voir J. PALM, *Rom*, 1959, p. 11 ; H. HILL, *Origins of Rome*, 1961, p. 88-93 ; G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 130-131.

²⁵⁶ DION. HAL., *AR*, I4, 1-5, 3.

²⁵⁷ On a montré en effet que les propagandes visées par la *Préface* émanent de l'entourage du roi du Pont : D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 117-152. Denys, qui écrit quelque soixante années après l'anéantissement de la révolte mithridatique par Pompée, en 66 a.C.n., continue de se sentir interpellé par ces événements si déterminants pour sa patrie : voir ci-dessus, p. 19.

οὐδ'ἀναγκαίαν ὀρῶν τὴν ἀναγραφὴν αὐτῶν Ἑλληνικαῖς ἱστορίαις²⁵⁸. En bien des cas pourtant, Denys n'a pas ces scrupules, et donne à ses lecteurs une foule de détails sur des réalités bien connues des Romains²⁵⁹ : ce tourbillon d'informations est sans nul doute adressé à un public peu au fait de la vie de l'*Vrbs*²⁶⁰. Enfin, et ce dernier argument en faveur d'un lectorat grec n'est pas le moindre, il arrive à Denys de se placer du côté de son public supposé et de contempler les pratiques romaines d'un point de vue purement grec. Ainsi, à propos du *far* que partagent les époux dans les cérémonies de mariage par *confarreatio*, il précise : de même que nous, les Grecs, tenons l'orge pour la céréale la plus ancienne, de même les Romains assignent-ils cette place à l'épeautre²⁶¹. De ces témoignages, puisés au fil des *Antiquités*, il est tentant de considérer que l'œuvre historique dionysienne est prioritairement écrite pour des Grecs – ce que certains Modernes ont fait²⁶². Néanmoins, il nous semble réducteur d'aborder la question du lectorat de Denys par le seul biais de la nationalité. Le simple fait que l'on puisse arguer à la fois de lecteurs romains et de lecteurs grecs indique assez que l'œuvre n'est strictement réservée ni aux uns, ni aux autres, mais entend toucher tous les gens capables de lire le grec, au rang desquels figurent de nombreux Romains²⁶³. À l'instar des *Histoires* de Polybe, les *Antiquités romaines* ont été écrites à destination d'un public gréco-romain.

Cependant, alors que Polybe affiche sa volonté d'une histoire élitiste, principalement destinée à des lecteurs impliqués dans la gestion des affaires publiques (οἱ πολιτικοί)²⁶⁴, Denys veut séduire le plus large public possible : aux πολιτικοί, il ajoute les φιλόσοφοι, mais aussi et surtout tous les gens avides de trouver dans la lecture d'une œuvre historique un divertissement de qualité²⁶⁵. Potentiellement, les *Antiquités romaines* s'adressent donc à l'homme cultivé, quelle que soit sa nationalité ou son statut social – il s'agit, pourrait-on dire, d'une *Histoire* 'démocratique', comme l'était celle d'Hérodote. N'est-ce là qu'une illusion,

²⁵⁸ DION. HAL., *AR*, II, 63, 1 : « je redoute les proportions d'un tel exposé et, en outre, je n'en vois pas la nécessité dans une histoire destinée à des Grecs » (trad. J. SCHNÄBELE, La Roue à Livres, 1990).

²⁵⁹ Voir par exemple DION. HAL., *AR*, II, 72, 1 : οἷομαι δ'ἐπειδήπερ οὐκ ἔστιν ἐπιχώριον Ἑλλήσι τὸ περὶ τοὺς εἰρηνοδίκας ἀρχεῖον ἀναγκαῖον εἶναι μοι πόσων καὶ πηλίκων ἐστὶ πραγμάτων κύριον διελθεῖν (« puisque la magistrature des fétiaux est étrangère à la Grèce, je crois indispensable d'expliquer le nombre et l'importance des procédures qui sont de leur ressort » [trad. J. SCHNÄBELE, La Roue à Livres, 1990]).

²⁶⁰ Comme l'ont noté J. POUCKET, *Préoccupations érudites*, 1981, p. 667 ; L. FASCIONE, *Mondo nuovo*, 1988, p. 24.

²⁶¹ DION. HAL., *AR*, II, 25, 2 et la remarque de FR. HARTOG, *Rome et la Grèce*, 1991, p. 161 : « ce 'nous' face à 'eux' est fugitif comme un lapsus ».

²⁶² Voir J. P. V. D. BALSDON, *Political Pamphlet*, 1971, p. 18 ; B. FORTE, *Rom and the Romans*, 1972, p. 196 ; G. VALDITARA, *Magister populi*, 1989, p. 36 ; M. A. LEVI, *Esame critico*, 1989, p. 121 ; ID., *Plebei*, 1992, p. 25 et 31 ; J. SCHNÄBELE, *Patriciens*, 1993, p. 143 ; M. FOX, *History and Rhetoric*, 1993, p. 34 ; ID., *Historical Myths*, 1996, p. 53-54 ; J. MARTINEZ-PINNA, *Origenes*, 1999, p. 15 ; D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 132 et 136.

²⁶³ F. HALBFAS, *Theorie und Praxis*, 1910, p. 50-51 ; E. GABBA, *Classicistic Revival*, 1982, p. 60 ; ID., *Storia*, 1982, p. 802 ; ID., *Scienza*, 1985, p. 25 ; CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 138-139 ; E. GABBA, *Dionysius*, 1991, p. 213-216 ; G. B. MILES, *Livy*, 1995, p. 172-173 ; voir aussi É. FAMERIE, *Latin et grec*, 1998, p. 32-33 ; J. D. CHAPLIN, *Exemplary History*, 2000, p. 53, n. 13.

²⁶⁴ POL., III, 21, 9-10 et 118, 12 ; IX, 1, 4-5, commenté par S. GOZZOLI, *Polibio e Dionigi*, 1976, p. 161-164.

²⁶⁵ DION. HAL., *AR*, I, 8, 3 ; XI, 1, 2-5.

hâtivement déduite du désir qu'avait Denys de s'adresser au plus grand nombre ? Nous ne le pensons pas : plusieurs passages de l'œuvre laissent entendre sans ambiguïté que l'historien d'Halicarnasse conçoit son histoire dans une perspective 'démocratique'. Retenons-en deux ici. La *Préface* aux *Antiquités romaines*, tout d'abord, mentionne en plus d'une occasion la postérité. Denys déclare sans ambages que son *Histoire* lui ouvre les portes de l'éternité : μνημεῖον de l'esprit, l'œuvre ne disparaîtra pas sous l'effet du temps (ὕπὸ τοῦ χρόνου)²⁶⁶. Dès lors il voit en elle un instrument d'éducation, qui incitera à l'imitation des vertus du passé les Romains présents et à venir (νῦν τε ὄντες καὶ ὕστερον ἐσόμενοι)²⁶⁷. De telles allusions à l'avenir montrent que Denys, non content de s'adresser à un public varié et cosmopolite, espère également écrire pour les générations futures : de ses *Antiquités*, il rêve lui aussi de faire un κτῆμα ἐς αἰεί²⁶⁸. Or cette volonté d'immortalité doit être lue, précisément, à la lumière de certains jugements posés par Denys sur Thucydide. Ici intervient le second passage retenu. Dans le traité qu'il lui consacre, en effet, Denys reproche à l'historien athénien son style obscur et tortueux, difficilement compréhensible pour des lecteurs non avertis. Les partisans de Thucydide s'accommodent pourtant de l'obscurité de leur maître : son œuvre s'adresse, affirment-ils, à des gens éduqués (οἱ εὐπαίδευτοι), et a été écrite pour des hommes du V^e siècle, qui comprenaient sans difficulté la langue thucydidéenne. Un point de vue que Denys réfute avec véhémence, parce qu'il confine l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* dans un cercle étroit de lettrés. Et de poursuivre : τὸ τοῦ πράγματος ἀναγκαῖόν τε καὶ χρήσιμον ἅπασιν [...] ἀναιροῦσιν ἐκ τοῦ κοινοῦ βίου, ὀλίγων παντάπασιν ἀνθρώπων οὕτω ποιοῦντες, ὥσπερ ἐν ταῖς ὀλιγαρχουμέναις ἢ τυραννουμέναις πόλεσιν· εὐαρίθμητοι γάρ τινες εἰσιν οἱοὶ πάντα τὰ Θουκυδίδου συμβαλεῖν, καὶ οὐδ' οὔτοι χωρὶς ἐξηγήσεως γραμματικῆς ἔνια²⁶⁹. L'argumentation est intéressante, qui démontre le lien établi par Denys entre accessibilité à un large public et legs à la postérité. Elle s'appuie en outre sur une métaphore politique : tenir le plus grand nombre à l'écart de l'histoire, c'est se comporter en oligarque ou en tyran – un jugement qui, à vingt-et-un siècles de distance, n'a rien perdu de son acuité...

Un public gréco-romain, composé d'hommes de toutes conditions, présents et à venir : la ποικιλία que Denys tenait à introduire dans ses *Antiquités romaines* pourrait également

²⁶⁶ DION. HAL., *AR*, I, 1, 2.

²⁶⁷ DION. HAL., *AR*, I, 6, 4.

²⁶⁸ Se tourner vers le public à venir est, d'après Lucien, la tâche de tout bon historien : LUC., *Hist. Conscr.*, 61-63. Chez les Modernes, on verra J. BENOIST, *Contingence*, 1996, p. 265 ; M. FOX, *Rhetoric in History*, 2001, p. 79-80.

²⁶⁹ DION. HAL., *De Thuc.*, 51, 1 : « cette œuvre, indispensable et bénéfique à tous [...], ils en privent le grand public, quand ils la réservent ainsi à un tout petit nombre, à l'imitation de ce qui se passe dans les oligarchies ou les tyrannies ; car il est facile de compter les hommes capables de comprendre tout Thucydide, et même ceux-là ne peuvent le faire, pour quelques passages, sans le secours d'un commentaire grammatical » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1991). Sur la difficulté présentée par l'œuvre thucydidéenne pour les Anciens eux-mêmes, voir E. GABBA, *True History*, 1981, p. 50-51. Sur le lien établi par Denys entre histoire et démocratie, voir M. FOX, *Historical Myths*, 1996, p. 75 ; L. PORCIANI, *Forma proemiale*, 1997, p. 104-106.

définir le lectorat auquel il s'adresse ! Il est malaisé de déterminer à quel point les désirs de Denys ont été exaucés : nous manquons de connaissances sur les modes de production et de transmission des textes dans l'Antiquité pour pouvoir appréhender la réalité de la diffusion de l'œuvre. Nous ne saurons donc jamais si les *Antiquités* ont trouvé le public 'démocratique' auquel elles se destinaient²⁷⁰. Néanmoins, il ne fait pas de doute que les lettrés les ont beaucoup lues : Strabon évoque Denys en le qualifiant de συγγραφεύς, Plutarque fait usage de ses recherches dans la rédaction de certaines *Vies*, et divers témoignages attestent la diffusion d'abrégés de l'œuvre²⁷¹. Quant à la postérité, si elle s'est longtemps délectée d'une histoire colorée, elle l'a aussi vivement critiquée. Au moins n'a-t-elle pas oublié Denys et son μνημεῖον...

²⁷⁰ Sur la popularité rencontrée par le genre historique dans l'Antiquité et sur les réceptions orales des œuvres d'histoire, on verra A. MOMIGLIANO, *Audiences*, 1981, p. 362-368 ; M. NOUHAUD, *Utilisation de l'histoire*, 1982, p. 106-112 ; L. CANFORA, *Tucidide*, 1982, p. 81 et 83-84 ; CL. E. SCHULTZE, *Audience*, 1986, p. 133-135 ; T. P. WISEMAN, *Practice and Theory*, 1987, p. 254-256 ; S. SWAIN, *Hellenism and Empire*, 1996, p. 65 ; P. PAYEN, *Logos*, 1994, p. 43 ; M. RAIMONDI, *Amnistia*, 1997, p. 102.

²⁷¹ STR., XIV, 2, 16 (C 656). Pour l'utilisation de Denys dans les *Vies parallèles*, voir PLUT., *Rom.*, 16, 7 ; *Cor.*, 41, 4 ; *Pyrrh.*, 17, 7 et 21, 13, avec les remarques de L. GÖTZELER, *Einfluss des Dionysius*, 1891, p. 194-206 ; O. BOCKSCH, *De fontibus*, 1895, p. 194-212 ; C. B. R. PELLING, *Truth and Fiction*, 1990, p. 40-41 ; E. GABBA, *Dionysius*, 1999, p. 213-214 ; H.-J. GEHRKE, *Dionysios*, 1997, p. 134 ; J. P. HERSCHBELL, *Concept of History*, 1997, p. 226-227. Au VI^e siècle p.C.n., Stéphane de Byzance évoque une ἐπιτομή des *Antiquités romaines* (STEPH. BYZ., s. u. Ἀρκεία), et la bibliothèque de Photios comporte également une version abrégée de l'œuvre (σύνοψις), qui aurait été, si l'on en croit le patriarche byzantin, rédigée par Denys lui-même (PHOT., *Bibl.*, 84).

III. Regards croisés sur l'œuvre de Denys

Nous avons perdu Ménandre et nous jouissons de Denys d'Halicarnasse. Car, ne cherchons pas à nous dissimuler cette infortune : nous possédons Denys d'Halicarnasse.

Émile FAGUET dans le *Journal des Débats* du 22 décembre 1893²⁷²

Dans les notices qu'il consacre à Denys d'Halicarnasse, Photios énumère ses qualités stylistiques et souligne son goût pour la digression, meilleur antidote à l'ennui ; mais le patriarche byzantin précise également que les *Antiquités romaines* se confondent trop souvent avec une λεπτολογία □ un récit vain et oiseux²⁷³. Ce balancement entre éloge et blâme est caractéristique du jugement porté par la postérité sur l'œuvre de Denys. Sans doute n'est-il pas sans intérêt de s'arrêter un instant sur les raisons qui ont fait osciller la réputation de l'historien d'Halicarnasse entre admiration et écœurement.

Dès sa redécouverte, en 1480, grâce à la traduction latine qu'en propose Lapus Biragus²⁷⁴, Denys d'Halicarnasse jouit d'une excellente réputation. L'*editio princeps* des *Antiquités romaines*, œuvre de Robert et Henri Estienne, paraît à Paris en 1546-1547 et marque le départ d'une activité éditoriale soutenue²⁷⁵ : traductions en langues modernes et nouvelles éditions se succèdent rapidement, témoignant de l'intérêt suscité par l'œuvre²⁷⁶. Jean Bodin, Juste Scaliger, Grotius et Giambattista Vico lui accordent un crédit plus large qu'à Tite-Live²⁷⁷ ; son traducteur Fr. Bellanger va plus loin encore, qui écrit : « personne [...] n'a mieux connu ni mieux observé toutes les règles de l'histoire. C'est un des premiers maîtres dans l'art d'écrire. Il avait un génie sublime, une critique solide, un discernement

²⁷² Cité par M. Egger en exergue de son ouvrage (M. EGGER, *Denys*, 1902). Il est d'autres voix parmi les Modernes pour regretter la survie de l'œuvre dionysienne : voir par exemple J. D. DENNISTON, *Criticism*, 1924, p. XXV.

²⁷³ PHOT., *Bibl.*, 83.

²⁷⁴ Sur cette traduction des onze premiers livres des *Antiquités romaines*, voir V. FROMENTIN, *Tradition directe*, 1989, p. 56-62 ; EAD., *Introduction*, 1998, p. LXI-LXIII et LXXXVIII-LXXXIX.

²⁷⁵ Sur les conceptions de l'histoire qui sont celles de Henri Estienne et président à ses choix d'éditeur, on consultera avec intérêt B. BOUDOU, *Estienne éditeur d'historiens*, 2001, p. 37-50, notamment p. 43-45 et 50 où est soulignée l'influence de la pensée dionysienne sur l'humanisme.

²⁷⁶ On trouvera un exposé fort commode sur ces nombreuses publications des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles chez V. FROMENTIN, *Introduction*, 1998, p. LXXXIX-XCIV.

²⁷⁷ L. FASCIONE, *Mondo nuovo*, 1988, p. 25 ; FR. HARTOG, *Choix de Denys*, 1990, p. X ; ID., *Rome et la Grèce*, 1991, p. 156-157 ; D. PIETRAGALLA, *Riuso umanistico*, 1996, p. 545-546.

exquis, une profonde érudition »²⁷⁸. Montesquieu lui-même, comme l'a souligné une étude brillante de P.-M. Martin, connaît parfaitement l'œuvre de Denys et s'y réfère souvent, allant jusqu'à lui donner la préférence sur le récit livien pour la période allant de la fondation romuléenne à l'épisode décemviral²⁷⁹.

Las ! Le temps de ce succès sans partage ne dure guère. Au XVIII^e siècle déjà, des recherches telles celles de L. de Beaufort viennent sonner le glas du renom dionysien. La *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* ne pouvait manquer de s'intéresser à Denys : elle lui consacre un chapitre, intitulé « Du caractère de Denys d'Halicarnasse et du fond qu'on peut faire de son histoire ». Le ton est donné : la critique sera acerbe, mêlant une condamnation des méthodes historiques mises en œuvre dans les *Antiquités* à une réprobation de l'attitude, jugée servile, de Denys vis-à-vis des Romains²⁸⁰. Le XIX^e siècle voue l'historien d'Halicarnasse aux gémonies du positivisme triomphant, et le coup de grâce est porté, en 1903, par l'article qu'E. Schwartz lui consacre dans la *Real-Encyclopädie*. La litanie des reproches exprimés par le savant allemand fait de Denys le prototype de l'historien asservi à la rhétorique et au pire classicisme, incapable de comprendre le drame de sa patrie soumise à l'Empire romain □ le jugement tombe, définitif : Denys est une « kleine Seele »²⁸¹. En réalité, l'analyse de l'œuvre dionysienne proposée par E. Schwartz se trouve surdéterminée par les conceptions qu'il a développées ailleurs. Pour le savant prussien, il n'est de véritable historiographie qu'en temps de crise politique et morale : Thucydide apparaît dès lors comme un modèle indépassable, lui qui écrit dans les années qui voient sombrer la πόλις athénienne et ses valeurs²⁸². Par comparaison, les périodes de paix, et notamment la *Pax romana* qui dilue en un Empire universel la complexité et le génie du monde grec, sont des ères de dégénérescence, caractérisées par le déploiement d'un classicisme stérile et froid, honni par E. Schwartz²⁸³. Mû par ces convictions, l'article de la *Real-Encyclopädie* mène à « uno fraintendimento completo dello storico greco »²⁸⁴. Au reste, E. Schwartz n'est pas le seul à rejeter catégoriquement les *Antiquités romaines* : le grand U.

²⁷⁸ FR. BELLANGER, *Les Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse*, Paris, 1723, p. XIV, cité par V. FROMENTIN, *Introduction*, 1998, p. IX.

²⁷⁹ P.-M. MARTIN, *Source de Montesquieu*, 1987, p. 301-314 ; voir aussi E. GABBA, *Dittatura*, 1983, p. 225-226.

²⁸⁰ Sur tout ceci, on verra FR. HARTOG, *Choix de Denys*, 1991, p. XI-XII ; ID., *Rome et la Grèce*, 1991, p. 157-158 ; V. FROMENTIN, *Introduction*, 1998, p. X.

²⁸¹ E. SCHWARTZ, *Dionysius n° 113*, 1903, col. 934.

²⁸² E. GABBA, *Eduard Schwartz*, 1979, p. 1034.

²⁸³ E. Schwartz condamne tant le IV^e siècle a.C.n. où fleurissent Isocrate, Théopompe et Éphore que le *saeculum augustum* : E. GABBA, *Eduard Schwartz*, 1979, p. 1034-1035 et 1039-1040. Cette prise de position d'E. Schwartz a été assimilée par M. Fox à des sentiments proto-nazis, ce que réfute E. Gabba (M. FOX, *History and Rhetoric*, 1993, p. 31 ; E. GABBA, *Per Dionigi*, 1994, p. 495-496). L'attitude très circonspecte qu'entretiendra l'historien allemand (mort en 1940) à l'égard du régime nazi est évoquée par A. MOMIGLIANO, *Premesse*, 1984, p. 238.

²⁸⁴ E. GABBA, *Eduard Schwartz*, 1979, p. 1043 ; voir aussi L. BRACCESI, *Divagazioni*, 1999, p. 271.

von Wilamowitz n'a-t-il pas écrit à leur propos qu'elles constituent « das unausstehlichste Geschichtsbuch [...] das in griechischer Sprache existiert »²⁸⁵ ?

À ce déferlement de critiques émanant d'illustres et influents philologues allemands répond, en France, un ouvrage consacré par M. Egger aux *Opuscules rhétoriques* de Denys. Le jugement porté sur ceux-ci est globalement positif, mais il s'agit d'une arme à double tranchant : partant du principe qu'un bon orateur ne fait pas un bon historien, M. Egger se livre avec acharnement à la critique des *Opuscules* où il est question d'historiographie – « ce que valent ces écrits, il est facile de le deviner : l'influence de l'esprit scolaire y amène l'inintelligence et l'injustice »²⁸⁶ □ et des *Antiquités romaines*, perverties par la rhétorique. Denys « est si verbeux », note le savant français, « il a si peu le sens politique et philosophique que son éloquence reste fausse, prolixe, peu instructive, et qu'elle est le vice capital de son œuvre »²⁸⁷. Et de poursuivre : « nous n'avons là que l'œuvre d'un esprit facile, d'un bon élève des rhéteurs, qui manquait de critique et dont l'horizon était circonscrit par ses idées étroites de *Graeculus* »²⁸⁸.

Telles sont les opinions qui ont longtemps prévalu²⁸⁹. Les *Antiquités romaines* ont dès lors cessé d'être lues pour elles-mêmes²⁹⁰, les Modernes se contentant bien souvent d'une approche morcelée et mutilante, puisant ici ou là un détail inconnu par ailleurs, une citation d'annaliste, une donnée permettant de confirmer ou d'infirmer le récit livien. Il faut attendre 1960 pour voir s'inverser cette tendance générale. Cette année-là est en effet marquée par la parution d'un article d'E. Gabba centré sur la *Constitution de Romulus*. L'historien italien y démonte habilement le processus par lequel Denys retravaille le matériau annalistique en vue de le rendre conforme à ses objectifs²⁹¹. De cet article, qui marque une étape capitale dans le développement des études dionysiennes, se dessine le portrait d'un Denys érudit, maîtrisant parfaitement l'héritage de l'annalistique et capable d'y fusionner un autre legs, celui de la pensée politique grecque classique. E. Gabba poursuit ses investigations sur les *Antiquités*

²⁸⁵ U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Griechische Literature*, 1912, p. 222. Sur les relations entretenues par E. Schwartz et U. von Wilamowitz, on se reportera à A. MOMIGLIANO, *Premesse*, 1984, p. 234 et 237-238.

²⁸⁶ M. EGGER, *Denys*, 1902, p. 185.

²⁸⁷ ID., *ibid.*, p. 270.

²⁸⁸ ID., *ibid.*, p. 284.

²⁸⁹ Seul fait exception dans ce concert de critiques l'article publié en 1935 par R. J. H. Shutt ; néanmoins, les imperfections de la méthode utilisée par ce dernier servent bien mal la cause de Denys (R. J. H. SHUTT, *Dionysius*, 1935, p. 135-150).

²⁹⁰ Ce qui explique sans doute en partie l'absence de traductions des *Antiquités romaines* en langues modernes au cours du XIX^e siècle : l'œuvre ne mérite pas de large diffusion. Le cas du français est à cet égard exemplaire, puisque la dernière traduction des *Antiquités*, par l'abbé Fr. Bellanger, remonte à 1723, et qu'il a fallu attendre ces dernières années pour voir s'amorcer une nouvelle entreprise de traduction dans la Collection des Universités de France.

²⁹¹ E. GABBA, *Studi* 1, 1960, p. 175-225.

romaines dans bien d'autres contributions²⁹², qui mènent à la parution, en 1991, d'un livre important, *Dionysius and the History of Archaic Rome*. Les acquis à porter au mérite de l'historien italien sont considérables. Nous n'en retiendrons que trois ici. Le premier, qui est aussi sans doute le plus fondamental, consiste en une approche radicalement neuve de Denys : il n'est plus question désormais de chercher à atteindre, à travers les *Antiquités romaines*, l'histoire véritable de la plus ancienne Rome – déformé par trop de siècles et par les interventions, le plus souvent contradictoires, d'annalistes avides de gloire ou de pouvoir, le passé qui se donne à lire dans les *Antiquités*, comme d'ailleurs dans l'*Ab Vrbe condita*, entretient avec la réalité des *primordia* des rapports bien distants. E. Gabba prend le parti de ne pas s'en lamenter, et d'étudier l'œuvre comme un produit de l'époque augustéenne et des espoirs suscités par la mise en place de nouvelles structures politiques. Denys n'apparaît plus dès lors comme un historien médiocre et crédule mais comme un intellectuel participant pleinement aux débats de son temps – une vue aujourd'hui tellement bien établie que l'on peine à percevoir la révolution qu'a constitué sa diffusion, due en large part à E. Gabba. Un second point fondamental souligné avec force par l'historien italien est le lien intrinsèque qui unit les *Antiquités romaines* aux *Opuscules rhétoriques*. Denys ne parle pas de son œuvre historique dans ses traités littéraires, n'évoque pas ceux-ci dans les *Antiquités*. Les Modernes ont dès lors souvent pris le parti de lire les unes, ou les autres, sans ressentir l'obligation de jeter un pont entre les deux rives de l'œuvre²⁹³. E. Gabba au contraire s'est efforcé de mettre en lumière les fils subtils que Denys tisse entre ses principaux pôles d'activité²⁹⁴ ; ce faisant, il donne une profondeur nouvelle aux conceptions qui régissent les thèses de l'historien d'Halicarnasse. Enfin, concernant la place de Denys au sein de l'Empire qui se crée, E. Gabba a su ne pas tomber dans les embuscades de l'anachronisme et transcender la stérile querelle entre les Modernes qui voient en lui un 'résistant' ou un 'collaborateur' à la domination romaine en Grèce²⁹⁵. Dans de nombreux articles, il retrace en effet les parcours parallèles des 'historiens grecs de Rome', depuis Polybe jusqu'à Dion Cassius, et cette mise en perspective permet de valoriser les particularités propres à chacun²⁹⁶. Dès lors, l'heure n'est plus aux jugements outranciers mais à une perception plus nuancée de l'attitude des intellectuels grecs – et singulièrement de Denys – face à l'Empire romain. Autant d'avancées significatives

²⁹² On retiendra notamment E. GABBA, *Studi* 2, 1961, p. 98-121 ; *Studi* 3, 1964, p. 29-41 ; *Processo*, 1966, p. 143-153 ; *Storia di Roma arcaica*, 1975, p. 218-229 ; *Mirsilo*, 1975, p. 199-210 ; *Storia*, 1982, p. 799-816 ; *Dittatura*, 1983, p. 215-228 ; *Dionigi e Varrone*, 1984, p. 855-870.

²⁹³ Ce que pourtant réclamait déjà W. R. ROBERTS, *Literary Circle*, 1900, p. 439.

²⁹⁴ Comme l'ont récemment rappelé M. FOX, *History and Rhetoric*, 1993, p. 31 et F. ZEVI, *Dionigi*, 1999, p. 286.

²⁹⁵ Denys est présenté en champion de la cause grecque par H. HILL, *Origins of Rome*, 1961, p. 89-93 ; E. Schwartz le stigmatise au contraire comme un 'traître à la patrie', incapable de comprendre la tragédie vécue par son peuple (E. SCHWARTZ, *Dionysius n° 113*, 1903, col. 934).

²⁹⁶ Voir notamment E. GABBA, *Storici greci*, 1959, p. 361-381 ; *Storiografia*, 1974, p. 625-642 ; *Historians*, 1984, p. 61-88 ; *Storici e impero*, 1992, p. 625-630 ; *Opera storiografica*, 1993, p. 103-115 ; *Idea di Roma*, 1997, p. 425-435

qui trouvent un point d'aboutissement dans la journée d'étude tenue à Bari en 1998 sur le thème : « Emilio Gabba e la *Storia di Roma arcaica* di Dionigi »²⁹⁷.

Sur le terrain défriché par E. Gabba, les études dionysiennes ont trouvé à se développer durablement. Les chercheurs français sont pour beaucoup dans ce regain d'intérêt. À partir de 1969, P.-M. Martin, qui consacre sa thèse à une édition critique et commentée du premier livre des *Antiquités*, publie nombre d'articles centrés sur des aspects précis de l'œuvre historique de Denys²⁹⁸. Il est aussi l'instigateur, avec son collègue D. Briquel, de deux importants colloques internationaux, qui ont permis, en 1989 et 1993, de faire le point sur l'état de la recherche dionysienne. Depuis, le projet de réaliser une nouvelle édition des *Antiquités romaines* dans la Collection des Universités de France a vu le jour, et les chercheurs disposent aujourd'hui, pour les livres I et III, d'un texte de qualité, sensiblement amélioré par rapport à celui de C. Jacoby : l'avancée est déterminante, et nous ne pouvons que souhaiter la parution prochaine du reste de l'œuvre. Enfin, ce tour d'horizon de l'actualité des *Antiquités romaines* ne serait pas complet si nous ne soulignons le travail d'une équipe de recherches menée par S. Pittia et dont les activités concernent l'édition et l'étude des derniers livres des *Antiquités*, trop longtemps écartés des champs d'investigation des Modernes en raison de leur transmission par fragments. Toutes ces initiatives récentes montrent que l'injustice dont a souffert Denys d'Halicarnasse pendant de longues décennies est en voie d'être réparée – on ne pourra que s'en réjouir !

²⁹⁷ M. PANI, *Dionigi di Gabba*, 1999, p. 265-271.

²⁹⁸ Voir notamment P.-M. MARTIN, *Dessein*, 1969, p. 197-206 ; *Propagande augustéenne*, 1971, p. 162-179 ; *Notice*, 1971, p. 23-44 ; *Interprétations*, 1972, p. 281-292 ; *Héraclès*, 1972, p. 252-275 ; *Ver sacrum*, 1973, p. 23-38 ; *Autochtonie*, 1980, p. 47-59 ; *Éloge*, 1987, p. 62-80 ; *Énée*, 1989, p. 113-142 ; *De l'universel*, 1993, p. 193-214 ; *Cité grecque*, 2000, p. 147-158.

IV. Sommaire

Alors que les Modernes continuent, dans une large mesure, à étudier « l'histoire grecque » ou « l'histoire romaine » comme deux entités distinctes, un historien, né en Asie Mineure il y a plus de deux mille ans et fervent admirateur de l'*Vrbs*, s'est employé sa vie durant à mettre à bas le mur séparant la Grèce et Rome. Dans cette entreprise dont on ne dira jamais assez le caractère profondément novateur, son arme la plus efficace tient en vingt livres – son œuvre. Denys d'Halicarnasse en effet, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est l'auteur d'une *Histoire de la Rome archaïque* où il s'efforce de démontrer au monde que les Romains sont nés Grecs et que leur cité, capitale impériale, est avant tout la plus parfaite des πόλεις helléniques. Avec lui prend vie un concept appelé à un grand succès, mais souvent abstrait : le monde gréco-romain.

Le travail que nous présentons ici est né de la volonté de comprendre les mécanismes poussant Denys à concevoir *unitairement* deux univers qui, à son époque encore, se pensent *distinctement*. Il s'agit dès lors moins d'une étude historique, interrogeant les *realia* présentés dans les *Antiquités romaines*, que d'une étude historiographique, aspirant à reconstituer la vision du monde d'un historien grec installé à Rome lorsque éclôt le Principat. Pour tenter de répondre à l'objectif ainsi fixé, nous avons choisi de structurer la recherche en deux temps. Le premier est centré sur la représentation de la Grèce chez Denys et s'efforce de prouver que les nombreuses références à l'Hellade dont l'historien émaille les *Antiquités romaines* ont toutes pour fonction d'accroître le prestige de la Ville. De même, dans la seconde partie de l'exposé, consacrée au portrait de l'*Vrbs* brossé par Denys, la lumière qui baigne la reconstitution du passé romain est résolument grecque : Denys en effet réinterprète en fonction de concepts hérités de la pensée politique des V^e et IV^e siècles a.C.n. le bagage annalistique, lui-même déjà fortement teinté d'hellénisme. Des allusions à la Grèce sous-tendues par l'idée de Rome, une description de Rome sous-tendue par l'idée de la Grèce : dans cet entrelacs, Denys tisse le destin commun, ou mieux : unique, de ses patries d'origine et d'adoption.

La première partie de cette recherche sera donc centrée sur le monde grec. Un premier chapitre propose de situer la thèse de la grécité des Romains, chère à Denys, dans le concert des voix qui, depuis la Grèce, ont tenté de faire une place à l'*Vrbs*. D'Hésiode à Dion Cassius, quelle image les Grecs véhiculent-ils de la cité de Romulus ? Comment *la* positionnent-ils par rapport à eux lorsqu'elle n'est encore qu'une puissance régionale aux ambitions limitées ? Comment *se* positionnent-ils par rapport à elle lorsque vient le temps de la conquête puis de la domination de l'Hellade par Rome ? Autant de questions que nous tenterons d'aborder tour à

tour et qui feront ressortir la profonde originalité des positions dionysiennes et la grande cohérence de leur énonciation.

Un second chapitre analysera les références au monde grec qui se donnent à lire au fil des *Antiquités romaines*. On y observera que l'historien d'Halicarnasse semble ne retenir de sa patrie que deux pôles principaux, l'Arcadie d'une part, cœur vibrant de l'hellénisme, Athènes et Sparte d'autre part, les sœurs-ennemies, qui symbolisent à elles seules la splendeur et la déchéance de la Grèce des V^e et IV^e siècles a.C.n. La présence récurrente de ces deux pôles trouve sa raison d'être dans les rapports qu'ils entretiennent avec l'*Vrbs*. Les Romains en effet, telle est du moins la thèse de Denys, doivent à l'Arcadie leur identité primordiale : plus que πόλις Ἑλληνίς, Rome apparaît dans les *Antiquités* comme une πόλις Ἀρκάς. Il importera de nous interroger sur les raisons de cette présence déterminante de l'Arcadie au plus intime de l'histoire romaine. D'autre part, alors que l'Arcadie se rapporte à l'*être* de la Ville, Athènes et Sparte se placent du côté de son *devenir* : elles invitent en effet à l'émulation, et Rome saura se montrer supérieure à elles, tant sur le plan de la politique intérieure que sur celui de la gestion d'un Empire. Enfin, dans la dernière partie de ce chapitre, il nous faudra poser la question des enjeux que recèle, à l'époque augustéenne, le portrait de la Grèce brossé par Denys.

La seconde partie du travail pourra alors s'ouvrir, centrée sur la représentation dionysienne de la πολιτεία romaine²⁹⁹. Le premier chapitre cherchera à éclairer la représentation des premiers temps de la colonie albaine, marquée du sceau de la royauté. Il débutera par une étude du vocabulaire et de la syntaxe du pouvoir personnel chez Denys. Nous tenterons ensuite d'analyser la représentation qu'offre l'historien d'Halicarnasse de certaines figures de la royauté, Romulus tout d'abord, qui à son statut de βασιλεύς ajoute les titres glorieux de Fondateur et de Législateur, Tarquin l'Ancien ensuite, dont le règne marque chez Denys l'apogée de la royauté à la romaine, Servius Tullius et Tarquin le Superbe enfin, figures du déclin cristallisées autour de deux imageries emblématiques, celles du *démagogue* et du *tyran*.

Avec le deuxième chapitre vient le temps de la République. Le pouvoir n'est plus l'affaire d'un seul : il appartient désormais à la collectivité des Romains. Dans les faits

²⁹⁹ Πολιτεία doit s'entendre ici non dans son sens étroit de 'constitution', mais dans la large définition qu'en donnent, au IV^e siècle a.C.n., Isocrate et Aristote. Pour le premier, la πολιτεία est la ψυχὴ τῆς πόλεως (ISOCR., *Areop.*, 14 et *Panath.*, 138), pour le second le βίος τῆς πόλεως (ARSTT, *Pol.*, IV, 11, 3 [1295 a 40-b 1]). La πολιτεία représente donc ici tout ce qui a trait à l'esprit de la πόλις (on verra, en ce sens, J. DE ROMILLY, *Modérés athéniens*, 1954, p. 336 ; CL. NICOLET, *Polybe*, 1974, p. 243 ; E. LEVY, *Défaite de 404*, 1977, p. 195 ; J. BORDES, *Politeia*, 1982, p. 127-129 et 353-357). C'est donc véritablement d'un Βίος qu'il s'agit, comme Denys le reconnaît dans sa *Préface* (DION. HAL., *AR*, I, 8, 2), à l'image du Βίος τῆς Ἑλλάδος composé, au IV^e siècle a.C.n., par Dicéarque (pour la comparaison avec Dicéarque, voir E. GABBA, *Storia*, 1982, p. 805 ; ID., *Dionysius*, 1991, p. 46-47 et 99-101 ; FR. HARTOG, *Rome et la Grèce*, 1991, p. 151).

cependant, certains groupes familiaux puissants jouent le rôle de relais des aspirations multiples, et souvent contradictoires, qu'exprime une société en mutation. Les *Antiquités romaines* accordent à ces *gentes* une place de premier plan et structurent par leur intermédiaire tout le paysage politique des premiers temps de la République. Pour assurer à l'époque une plus grande lisibilité, Denys, héritier en cela de la tradition annalistique romaine, attribue à chaque groupe familial une caractérisation très forte : chacun d'eux personnifie un comportement social et politique. Ainsi les Valerii apparaissent toujours dans les *Antiquités romaines* comme les défenseurs du peuple romain, quand les Claudii n'ont pour celui-ci que mépris. Une étude plus approfondie de la représentation de ces deux *gentes* dans les *Antiquités romaines* montre l'originalité de Denys, qui, à partir de caractéristiques générales, réussit à dépeindre des personnalités contrastées.

L'étude pourra alors se clore sur une esquisse de la conception dionysienne des différents niveaux du pouvoir romain – la cité, tout d'abord, où Denys trouve la forme la plus parfaite d'organisation politique, basée sur une constitution mixte équilibrée ; l'Empire ensuite, pour lequel il tente de montrer l'originalité de la conquête romaine et de sa structuration. En analysant les rouages du pouvoir à Rome et du pouvoir *de* Rome, Denys entend une fois encore rendre perceptible la supériorité morale manifestée par les Romains, dès leurs origines, sur les autres Grecs. Il n'est pas anodin qu'une telle vision se développe précisément au moment où Auguste, tout en sauvegardant les apparences républicaines, donne le départ d'un nouveau régime et instaure un empire universel basé sur la *pax romana* ; le destin de Rome se confond désormais avec celui de l'*oἰκουμένη*. Dans ce contexte, bien plus qu'une « démonstration de rhéteur »³⁰⁰, les *Antiquités romaines* apparaissent comme une œuvre pleinement représentative de leur époque, elles qui les premières ont défini Rome comme Ville universelle.

³⁰⁰ Selon l'expression de FR. LASSERRE, *Prose grecque*, 1979, p. 137.